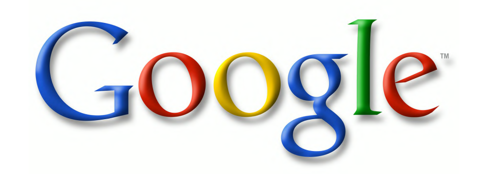
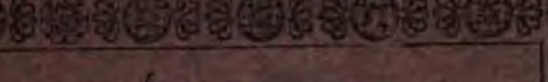





Garde
ZET



DÉFENSE

DE LA

RELIGION ÉVANGÉLIQUE,

EN RÉPONSE AUX OBJECTIONS DES DÉISTES ET DES INCRÉDULES EN GÉNÉRAL,

PAR J.-J. GARDES,

L'UN DES PASTEURS DE NÎMES.

SECONDE ÉDITION.

1.re livraison, au bénéfice des Grecs.

N. B. Les cinq autres livraisons sont sous presse.



UZÈS,

IMPRIMERIE POLYAMATYPE DE L. GEORGE.

SE VEND

A PARIS, chez SERVIER, libraire, rue de l'Oratoire, n.° 6.

AN 1826.

De la part de l'auteur à son bien-aimé frère en J. C. J. King.

DÉFENSE

DE

LA RELIGION RÉFORMÉE.

DÉFENSE
DE LA
RELIGION RÉFORMÉE,
OFFERTE
AUX CHRÉTIENS ÉVANGÉLIQUES;

PAR J. J. GARDES,
L'UN DES PASTEURS DE NÎMES.

SECONDE ÉDITION.

Éprouvez toutes choses, retenez ce qui est bon.
1 *Thess.* 5. 21.



UZÈS,
IMPRIMERIE POLYAMATYPE DE L. GEORGE.
AN 1826.

A SA SEIGNEURIE MONSIEUR LE COMTE BOISSY D'ANGLAS, GRAND-OFFICIER DE LA LÉGION D'HONNEUR, PAIR DE FRANCE; MEMBRE DE L'INSTITUT ROYAL ET DE L'ACADÉMIE ROYALE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES; MEMBRE DU CONSISTOIRE DE L'ÉGLISE CHRÉTIENNE RÉFORMÉE DE PARIS; VICE-PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ BIBLIQUE:

MONSIEUR LE COMTE,

Lorsque vous publiâtes vos Réflexions sur la vie *et les écrits* de l'auguste M. de Malesherbes, *vous daignâtes les envoyer au vénérable Patriarche de nos églises* (1), *dont j'étais le fils adoptif. Pendant votre séjour à Nismes, vous m'avez fait don avec la bienveillance qui vous caractérise, de vos* Études littéraires et poétiques d'un vieillard: *dans vos ouvrages, comme à la tribune, toutes vos paroles portent l'empreinte de vos honorables sentimens.*

Vous m'avez permis de vous lire divers fragmens de l'écrit polémique que je publie aujour-

---

(1) M. Olivier-Desmont, pasteur et président du Consistoire, à Nismes, chevalier de la légion d'honneur, membre du Conseil municipal et du Conseil du département.

d'hui, et vous m'avez soutenu par vos encouragemens. Je m'élève contre la Traite des Noirs, le massacre des Grecs, l'incrédulité, la superstition, l'intolérance dans tous les cultes et dans tous les pays : je plaide la cause du pur Évangile. Comme ami de Paul Rabaut et de Rabaut St.-Étienne, comme ami de l'humanité et de la réformation, vous daignerez accepter favorablement l'hommage d'un livre de piété que j'ose vous offrir, et dont chaque pensée, pour le bien public, est sortie brûlante de mon cœur.

Veuillez agréer,

MONSIEUR LE COMTE,

Le témoignage public et sincère du profond respect, et de la juste vénération de votre très-humble et très-obéissant serviteur,

GARDES, Pasteur.

PRÉFACE.

L'ACCUEIL bienveillant que le public a accordé à cet écrit, dont la première édition a été épuisée au bout de quelques jours, m'a engagé à en offrir une édition nouvelle. Des hommes recommandables de tous les cultes m'ont encouragé dans ce projet et ont loué ma modération ; ceux qui me connaissent savent combien l'amour de la paix, le support, la charité fraternelle, animent mes sentimens et guident mes démarches. Néophyte littéraire, débuter par un ouvrage polémique ! Cette pensée a été pour moi affligeante ; j'ai souvent quitté la plume avec découragement ; mon ouvrage était sous presse que je voulais en arrêter l'impression ; mon âme retombait péniblement accablée sur elle-même, au souvenir des maux que les controverses ont causé. Voudrais-je creuser en-

core l'abîme des malheurs passés ? Est-ce un amour vulgaire de la dispute qui me dirige ? Est ce un défi, un appel à toutes les passions que je vais proclamer ? Est-ce enfin un vain amour-propre d'auteur qui me porte à écrire ? non ; je le déclare devant Dieu; aucun de ces motifs coupables n'a accès dans mon cœur ; je me croirais indigne du ministère sacré dont je suis revêtu. Mes amis eux-mêmes, ne prévoyant pour moi que des peines inutiles pour la cause que je défends, m'engageaint à laisser circuler les calomnies quotidiennes des journaux qui ne méritaient, selon eux, que le mépris et le silence ; et une réfutation polémique, quelque sage qu'elle fût, ne trouverait, selon eux, aucun lecteur, et ce titre seul, DÉFENSE DE LA RELIGION RÉFORMÉE, aurait tout au plus la vertu d'une épitaphe ! Je ne parle point de ces hommes timides, de ces modernes *Nicodémites*, qui craignent toujours qu'on s'expose ou qu'on les compromette ; je me tais aussi sur ces hommes indifférens, qui disent toujours, que m'importe ? Soldats indolens, dans les jours de combat et de triomphe, ils se livrent au sommeil ; sentinelles froides et silencieuses, dans les jours d'alarme, elles ne s'inquiètent point de l'approche de l'ennemi, et ne daignent pas même

pousser un seul cri pour l'annoncer à leurs frères d'armes.

Je le répète, je n'ai pas voulu engager une lutte des partis; j'ai cru leur ouvrir une voie de conciliation par des explications mutuelles : en opposant la raison à l'injure, la vérité à l'erreur; j'ai cru provoquer un examen sincère, une comparaison calme et réfléchie; et au lieu de déchaîner des haines, je veux édifier des doctrines.

Ce sont les principes, les raisonnemens, qui sont couchuants; ce sont les faits, qui sont désespérants pour un adversaire; c'est l'histoire, qui, sans être passionnée, se montre inexorable. Malheur au culte qui met l'histoire au rang des *mauvais livres !*

Après les attaques violentes des journaux dont j'avais cité quelques fragmens, je m'attendais de leur part à des réponses modérées; tous ont gardé sur mon compte un superbe silence. Eh bien, qu'ils continuent, nous ne leur demandons que le bienfait de leur indifférence et l'honneur de leur oubli. Pourquoi ne pas observer toujours cette neutralité? Eux, dont la mission est toute politique, ont-ils besoin d'incursions sur le terrain religieux? Répondront-ils que maintenant la religion et la mo-

narchie sont inséparables ? Je répliquerai à mon tour : faites donc entendre un langage digne de l'une et de l'autre. Est-ce en dénaturant les faits, en calomniant les personnes, que vous prétendez éclairer les esprits, réunir les cœurs, honorer la légitimité ? A quoi peuvent aboutir des insultes toujours nouvelles ? Le *Drapeau blanc* ne craint-il pas de salir sa blancheur, en disant que *la réforme favorise la sensualité* et que *le protestantisme, dans les idées, ne lui inspire que le dégoût* ? (30 septembre 1825). La *Quotidienne* pense-t-elle donner aussi une autre preuve de son *indulgence* ou de sa *rigueur salutaire*, en nous appelant *ce parti qui semble se retrancher dans l'athéisme pour ébranler les fondemens de la monarchie* ? (27 septembre 1825). Le *Mémorial catholique*, journal religieux, est-il plus bienveillant, quand il prétend que nous avons voulu *réformer Dieu même, et que nous ne savons plus ce que c'est que Jésus-Christ, ni même ce que c'est qu'être chrétien ? L'Étoile* croit-elle devenir pour ses amis *l'astre nouveau* de Bethléem, et se changer pour ses adversaires en une *sinistre comète*, lorsqu'elle se permet ces angéliques personnalités : » *ce sont les plus mauvais catholiques* » *qui se font protestans ; mais les meilleurs*

» *protestans se font catholiques* » (1) ; et qu'elle ajoute avee son aménité ordinaire ; » *les adeptes des*

(1) On nous force donc à dire quels sont ces MEILLEURS PROTESTANS QUI SE SONT FAITS CATHOLIQUES ; il est affligeant d'être contraint de descendre à une polémique de personnes et de noms propres ; c'est une lutte sans charité évangélique et qui n'est pas dans notre caractère ; mais qu'on s'en prenne à nos adversaires, qui l'ont provoquée. — A la tête des nouveaux convertis est le célèbre M. de Haller, qui a prophétisé que DES MILLIERS LE SUIVRAIENT, et personne ne l'a SUIVI, pas même un membre de sa famille, un domestique de sa maison ; vient ensuite l'ex-pasteur Laval, qui, sur les plaintes de son consistoire, a été destitué par Mgr. le Ministre de l'Intérieur, et qui s'est vengé par une abjuration publique. On dira peut-être que S. E. l'a frappé à cause de ses vertus, et qu'elle a voulu l'exiler, parce que M. Laval est un nouvel Aristide. Dois-je parler aussi de M. Latour, qui a embrassé la vraie foi après avoir perdu en partie l'usage de sa raison, et qui vient de mourir à Toulouse dans un hôpital ? Ce néophyte octogénaire, reçoit la communion au temple protestant des Bordes le jour même où, par une date malheureuse, son abjuration imprimée proclame sa conversion à Toulouse, c'est-à-dire à une distance de quinze lieues. Il est tellement peu l'auteur de cette abjuration, écrite avec tant de fiel, que le même jour où on lui fait affirmer qu'il a abjuré, il baptise dans le même temple des Bordes, un enfant, en lisant la liturgie du mariage au lieu de celle du baptême. On lui répète pendant trois fois le simple prénom qu'on veut donner à l'enfant, il répond qu'il ne s'en souvient pas, on lui donne le prénom par écrit, et il en prononce un autre. Enfin la veille de son abjuration, un tel homme, dont quelques journaux un peu trop flatteurs veulent faire un Saurin ou un Bossuet, (par un miracle plus grand que tous ceux du prince de Hohenlohe,) disait à M. de Lasserre, qu'il voyait habituellement : COMMENT SE PORTE VOTRE PÈRE ? Et il savait que ce dernier était mort depuis vingt ans ! Et vous, disait-il à l'honorable M. d'Ounous, membre de la chambre des députés : DONNEZ-MOI DES NOUVELLES DE VOTRE MARI..... On vient de publier aussi à Montdidier la lettre d'un JEUNE

» *sociétés bibliques se trouvent mêlés à toutes les révolutions* ? » (2 avril 1826).

Quand à M. d'Astros, évêque de Bayonne, il avoue, dans sa lettre aux protestans d'Orthez, qu'il

---

ANGLAIS qui s'est CONVERTI, et qui, voulant prouver à son père qu'il faut prendre à la lettre ces paroles du Sauveur : » CECI EST MON CORPS, le lui prouve par cette autre déclaration de Jésus-Christ, qui a dit : CES PAROLES SONT ESPRIT ET VIE ; et cependant, ajoute le jeune anglais, les protestans prennent ces paroles dans un sens grossier et charnel !! » Comme on le voit, cet anglais a besoin encore d'augmenter sa foi et son discernement ; car il n'a jusqu'ici que l'art de se tromper lui-même, et peut-être se trompe-t-il même sur sa conversion.

M. de Joux vient aussi d'abjurer ; révoqué de sa place de pasteur à Nantes, le 24 janvier 1816, par M. de Vaublanc, alors ministre de l'intérieur ; M. de Joux affirme maintenant, dans son ouvrage, qu'il a DONNÉ SA DÉMISSION PAR MOTIF DE CONSCIENCE ; et le 31 décembre 1819 il avait écrit à un Pasteur que nos ÉGLISES RÉFORMÉES SONT LE SEUL GARANT ET L'UNIQUE COLONNE DE LA FOI, et le premier août 1819, il écrit ensuite d'Edimbourg au même pasteur, qu'il reviendrait en France, S'IL POUVAIT Y ESPÉRER UNE ÉGLISE POUR FAIBLE QU'ELLE FUT. En voilà assez pour apprécier la sincérité d'un tel prosélyte. Au reste, ce qui, selon lui, a beaucoup contribué à le convertir, c'est la BELLE MUSIQUE QU'IL A ENTENDUE EN ITALIE. On voit que M. de Joux se serait édifié jusqu'à l'opéra. L'ouvrage qu'on a publié de lui quelques jours après sa mort est si peu concluant, que ceux qu'il a quittés dédaignent de le combattre, et qu'aucun de ses nouveaux admirateurs n'ose en faire l'éloge. Son principal écrit est un volume de sermons où il déifie L'HOMME PROVIDENTIEL dans chacune de ses campagnes ; ce volume a pour titre la PROVIDENCE OU NAPOLÉON ! Que les éditeurs des œuvres de M. de Joux mettent à la tête de ce volume son abjuration pour préface ; ils éclaireront ainsi les consciences religieuses et monarchiques. M. d'Aldebert publie encore dans un journal

n'a appelé des missionnaires que pour convertir les protestans eux-mêmes ; cet aveu est précieux : » Nous espérions, » dit-il, que vous viendriez en-» tendre la parole de Dieu annoncée par nos saints » missionnaires, et *que ce vous serait une occa-» sion* et un moyen de connaître la vérité et de » sortir de l'erreur où vous a placés la naissance. » C'était notre désir, lorsque nous avons appelé des » ministres extraordinaires de la parole sainte ; mais

---

religieux qu'il s'est converti ; mais il n'avait besoin ni de se convertir, ni de changer d'église ; on l'a vu dans tous les temps à la Messe et aux processions, même lorsque le consistoire l'a convoqué comme magistrat à des services religieux. Toutes les fois que son fils, qui est un pasteur exemplaire, a prêché à Nîmes dans les temples protestans, le père n'a jamais paru ; et on dit qu'alors il s'édifiait dans une église catholique.

Le DRAPEAU BLANC a parlé enfin d'un nommé Bastide, qui s'est converti à Ganges, dans l'Hérault : c'est d'après ce journal » un homme ÉCLAIRÉ et VERTUEUX, dont la DÉMARCHE HONORABLE a été près de causer une SÉDITION parmi ses co-religionnaires ». Bastide est un faiseur de bas, qui n'a pas pu même apprendre son métier : voilà ses LUMIÈRES ! il s'est souvent porté à des voies de fait sur son père, sa mère et sa femme, qui a été forcée de le quitter pendant deux fois, quelques mois avant sa conversion : voilà ses VERTUS !.... De bonne foi, peut-on nous opposer avec tant d'appareil ce théologien improvisé et brutal, ce théologien altéré et affamé, qui puiserait ses plus hautes inspirations au fond d'une bouteille, et qui serait disposé à confondre sa conscience avec son estomac ? N'est-ce pas comme si l'on avait crié : au feu ! dans le temps du déluge ?

» à la nouvelle de leur arrivée vos ministres ont » tremblé !.... »

Le consistoire d'Orthez a adressé à ce prélat une réponse victorieuse ; M. d'Astros a soutenu de nouveau que la réforme est *une maison bâtie en l'air* ; et il menace les protestans de la damnation éternelle, s'ils ne se convertissent.

Ce n'est pas avec cette intolérance que l'évêque de Montauban s'adresse aux réformés de son diocèse ; suivant le conseil de Vincent-de-Paule » il » ne dispute pas, mais il prie : » ce vénérable Prélat se distingue par de hautes lumières et une charité évangélique.

Vous vous êtes attiré aussi notre vénération, notre confiance et notre amour, ô vous, première autorité du diocèse de Nîmes ; placé dans une ville où s'exercent trois cultes différens, vous avez su, par vos vertus, par votre esprit de bienveillance, de douceur et de paix, calmer toutes les agitations, apaiser toutes les haines, opérer une fusion de tous les partis, et chaque Nîmois, quel que soit son culte, vous offre avec bonheur un cœur de plus.

» O mes frères ! nous dites-vous, dans votre lettre pastorale, vous nous étiez chers avant que

nous vous connussions ; c'était un devoir pour nous, et ce devoir s'est changé en sentiment depuis que nous habitons parmi vous. S'il ne nous est pas donné d'abattre le mûr qui nous sépare et de pouvoir voler dans les bras les uns des autres; réduits à votre égard à la seule fonction de la prière, nous nous en acquittons avec toute l'ardeur du zèle; et quand Dieu nous charge d'annoncer des faveurs à nos fidèles, vous êtes trop présens à notre esprit, pour que nous oublions de lui demander de les étendre aussi sur vous. Puisse, l'effet que doivent naturellement avoir les exercices religieux que nous annonçons, assurer de plus en plus l'union et la paix parmi nous, et s'étendre au-delà du temps, pour nous faire jouir tous ensemble de ce bienfait dans l'éternité. »

Je rends hommage à l'excellent esprit de la *France Catholique;* ce journal est un modèle beaucoup trop rare d'une discussion loyale et éclairée.

Mon âme se repose avec délices à la lecture du savant ouvrage de l'abbé Tabaraud : (*Histoire critique des projets formés depuis trois cents ans pour la réunion des Communions chrétiennes;*) Ce Nestor religieux des libertés de l'Église gallicane a tout

observé, tout recueilli, tout signalé. Ce projet de réunion semble être l'œuvre de toute sa vie; honneur à un beau talent, consacré à instruire, à réunir, lorsque tant d'autres se font une mission d'aigrir, de diviser. Et moi aussi, comme ce prêtre de l'*Oratoire*, j'appelle cette réunion de tous mes vœux; en en parlant, *mon cœur brûle au dedans de moi* comme celui des apôtres qui allaient à Emmaüs. J'attends de Dieu seul ce miracle intellectuel et moral, et je le lui demande dans toutes mes prières; en attendant, je sens avec l'ecclésiastique pieux, si bien fait pour coopérer à cette fusion, je sens le besoin de » faire régner entre toutes les communions une parfaite harmonie dans la charité mutuelle, dans les rapports extérieurs, laissant à la Providence le soin de rapprocher ces communions d'une manière plus intime, par la profession d'une même foi, lorsque le moment arrêté dans les secrets conseils de celui qui dispose des cœurs sera arrivé, »
Mais M. Tabaraud dépare son ouvrage par quelques expressions calomnieuses au sujet de certains Pasteurs aussi éclairés que pieux. Il commet aussi une erreur grave et une injustice involontaire que je m'empresse de lui montrer. Il observe qu'en Alle-

magne on en est réduit à une *néologie* vaporeuse, à un *rationalisme philosophique*, qui fait de la *religion* une pure *mythologie*; il cite en Angleterre les églises dissidentes qui *minent* l'Église nationale; il reproche à Genève et à la France d'avoir abandonné leurs anciens symboles, et d'avoir dit » *qu'un symbole commun est tout ce qu'il y a au monde de plus opposé au protestantisme*; que l'unité de foi est une *manie*; que le perfectionnement de la foi est *continu*; que *la raison ne peut juger que de ce qu'elle comprend; qu'aucun dogme incompréhensible ne saurait donc être admis par un protestant.* Ces argumens mènent droit au déisme, d'après M. Tabaraud, et je le pense tout comme lui; mais je lui ferai observer qu'il prête au corps des réformés les systèmes isolés de quelques écrivains qui ne les représentent pas; notre confession de foi est toujours la même; on s'engage toujours à la respecter; la presque totalité des pasteurs est partout attachée à l'ancienne orthodoxie de nos Églises, ils diffèrent uniquement dans la doctrine, sur les décrets absolus de Dieu, devant lesquels tous s'écrient avec l'apôtre : *ô profondeur!* Ce que je dis est si vrai qu'un théologien Genevois, moins suspect que

tout autre, avoue que « Genève n'aspirait point à paraître avoir secoué un joug auquel *partout ailleurs on était trop asservi*, pour qu'elle pût espérer de faire goûter ses principes. » Et encore, la nouvelle église de Genève voit ses plus brillans flambeaux allumés à ceux qui se sont éteints dans le 16.me siècle. Qu'on nous rende nos anciens synodes, que nous n'avons plus, et l'on verra que nos doctrines n'ont point dégénéré de leur pureté primitive, et que le nombre de ceux qui s'en écartent parmi nous dans un sens ou dans l'autre, sera imperceptible. Privés en France de tout centre, de tout lien, de tout rapport, de toute autorité morale; long-temps persécutés, n'est-ce pas même par une bénédiction signalée de la Providence, que nous avons pu nous conserver aussi unis, aussi nombreux que nous le sommes?

Voilà toutes les accusations contre la religion réformée; je ne les ai point atténuées; car lorsqu'on ne s'élève pas contre les divisions on devient leur complice; nous sommes dans un siècle où il faut défendre la vérité par la vérité elle même, où le scandale n'est que dans la dissimulation. Comme Ajax, en demandant à combattre au grand jour,

en triomphe des faux dieux ; ou plutôt, pour parler avec nos saints livres, en marchant comme Moïse, *le front ceint de lumière,* on arrive à la terre de Canaan.

Mais voyons, parmi les catholiques, ce qui s'oppose le plus à une réunion, de l'aveu de ses défenseurs, et laissons les parler eux-mêmes ; voici ce qu'ils disent : » Il s'était introduit dans notre culte extérieur, à la faveur des siècles d'ignorance, des abus qui avaient besoin *d'une grande réforme.* Serait-il possible que, lorsque le catholicisme s'est relevé de cet état de mort par des évènemens qui tiennent du miracle, ces mêmes abus se fussent rattachés à ses branches encore faibles ; qu'un zèle indiscret les eut même multipliés, et que, contre l'esprit des saints canons, contre l'intérêt de l'Église, *de nouveauv sujets de scandale* fussent venus surcharger les graves institutions du culte catholique ?

Ce sont les maximes traditionnelles, si constamment proclamées par l'ancien clergé, que nous voyons chaque jour décheoir de leur crédit par l'ascendant que des doctrines étrangères acquièrent dans le nouveau clergé, à la suite des funestes évènemens de la révolution ; et par-là nous sommes

privés d'un des principaux moyens de ramener nos frères errans » (*Histoire des projets formés depuis trois cents ans pour réunir les communions*, p. 483.) Ecoutons encore un vénérable Prélat, M. de Sagey, Évêque de Tulle : » Hélas ! je cherche la religion dans un tiers de la France, et je ne la trouve pas; et partout où je la trouve, je la vois *mutilée, défigurée, découragée.* Je rencontre quelquefois d'honorables débris, des restes antiques et vénérables, et avec eux disparaissent les traditions, les usages et les véritables libertés de notre illustre Église ».

Si j'interroge l'évêque d'Aire, il s'écrie : » Si les partisans des maximes ultramontaines voulaient réfléchir sur tous les maux qui, dans les siècles modernes, sont résultés de ces maximes; sur ce qu'au lieu de donner au St. Siége un *pouvoir qu'il n'a pas*, ils lui ont fait perdre celui qu'il avait réellement; s'ils voulaient songer aux *aversions qu'elles ont excitées* et nourries chez les protestans, sur les prétextes qu'elles fournissent aux Églises grecques, pour entretenir et justifier leur schisme; tant et de si puissans motifs ne seraient-ils pas propres à les faire revenir de leur *doctrine inconnue à l'antiquité?* Lorsque d'une opinion quelconque résultent

des conséquences funestes à l'Église et au salut des âmes, la charité et la justice n'en commandent-elles pas le sacrifice? Or, il est certain qu'en pressant les maximes ultramontaines, on mettrait éternellement obstacle au retour des communions séparées. »

Je pourrais citer encore le cardinal de la Luzerne, Fénélon et Bossuet lui-même; mais je me borne, en finissant, à ce que dit le savant *oratorien* de nos jours: » Nous sommes dans des circonstances où tous les ordres du clergé ont le plus grand intérêt à réunir leurs forces, en présence d'un ennemi habile à profiter de nos divisions pour insulter à nos croyances. Si nous voulons aplanir les voies à la réunion, occupons-nous sérieusement de terminer nous-mêmes nos différens à l'amiable, afin d'ôter à nos adversaires le prétexte, malheureusement trop plausible, d'être *animés d'un esprit de schisme* dans le temps où nous prêchons l'unité ».

Le Journal ecclésiastique de Rome lance cette excommunication politique et religieuse : » Une monarchie constitutionnelle n'est rien moins qu'une monarchie, comme un christianisme gallican n'est rien moins qu'un christianisme. La monarchie, selon la charte, c'est la révolution; la religion, selon

Bossuet, c'est l'hérésie ». Le *Mémorial catholique* appelle Louis XIV lui-même, le chef des *démagogues modernes.* M. Wurtz, vicaire à Lyon, va bien plus loin encore, en parlant de la déclaration de 1682, il s'écrie : » *Je vous déclare net* que je n'encenserai pas *à vos idoles*; je leur déclare *une haine éternelle.* Ce sont les *signes de ralliement de tous les impies*; je soutiens que l'Église de France *n'est pas ma mère*, mais seulement *ma nourrice.* En 1682 on introduisit en France *l'hydre infernale à quatre têtes*, qui, à force de produire des impiétés progressivement monstrueuses, finit par engendrer la *démocratie et l'athéisme* pour régenter le pays des lis. » L'ardent abbé, qui se constitue en France le représentant du pur catholicisme, semble regarder la distinction de la tolérance des erreurs et des personnes, comme une *doctrine des démons.* A l'entendre : » Il y a même entre l'Église et l'état un combat ouvert, dont l'issue ne peut être que la ruine de l'état ou la ruine de l'Église. Si les gouvernemens *s'obstinent à se perdre*, l'Église se retirera du monde et de la société. Au lieu de *réunir ces débris*, ces ossemens des peuples et de les ranimer, l'Église passera

dessus en chantant l'hymne de l'éternité » On le voit bien évidemment, la haine de M. l'Abbé de la Mennais est bien savante et bien combinée, sa peur est hypocrite et officielle, et son indignation et son désespoir de commande, ne sont qu'un long et habile calcul pour pouvoir s'écrier : sans moi tout est perdu, *c'est moi qui suis la religion !*

Voilà donc où aboutit cette unité tant préconisée par ceux même qui déclarent qu'elle n'existe nulle part et encore moins parmi eux. Drélincourt avait compté dans cette Église, *une et infaillible, trois cents variations*, et aujourd'hui il en trouverait peut-être davantage. On nous parle d'infaillibilité et on ne s'accorde pas sur l'autorité en qui elle réside, ni sur l'infaillibilité elle-même. On sent partout que Dieu seul est infaillible et qu'il n'est point de *vice-dieu* sur la terre. Si l'on veut donc une réunion facile, une réunion évangélique, qu'on puise dans l'évangile seul toutes les croyances.

Qu'on ne donne point à un homme, ni à une réunion d'hommes, cette infaillibilité; qu'on s'attache uniquement au docteur céleste, qui est le S.t-Esprit. Puisque *la foi est un don de Dieu*, aucun homme ne doit nous donner une croyance offi-

cielle ; c'est nous qui devons croire nous-mêmes, et nous occuper infiniment plus d'épurer notre foi que celle du corps auquel nous appartenons. » Celui, a dit Dumoulin, qui ne croit que par procureur, pourrait bien n'être pas sauvé en personne. » Non, jamais je n'abdiquerai ma raison et ma conscience pour prendre la raison et la conscience d'autrui ; je ne croirai jamais que le ministre de celui qui nâquit dans une crêche puisse devenir un Messie temporel comme l'attendent les juifs, et qu'un tel homme puisse s'élever non seulement au-dessus des rois, mais même au-dessus de Dieu. Je regarde donc comme contradictoire ce qu'on enseigne à l'enfance catholique. (*Exercices de piété pour l'usage des écoles chrétiennes*, p. 113.)

» L'ordre sacré rend les hommes des Dieux,
Tout prêtre est saint, sa puissance est suprême ;
Il a les clefs des enfers et des cieux,
Et tient de Dieu le pouvoir sur Dieu même. »

Qu'on se borne uniquement à l'évangile, ou qu'on rédige une confession de foi toute scriptuaire, et l'on aura bientôt pour soi toute la chrétienté ; cette confession sera une autorité morale pour toutes les corporations dont elle exprimera la croyance.

Sans doute, les formulaires de foi sont sujets au changement, et susceptibles d'être abrogés quand la majorité d'une corporation l'exige; mais alors que la minorité, qui veut l'ancienne formule, ne se sépare point de l'église établie, et qu'elle ne soit point non plus exclue ou persécutée par la majorité. Ce n'est point une séparation extérieure qui est nécessaire, c'est la foi, le zèle, le réveil, la séparation sainte d'esprit et de cœur d'avec la multitude qui s'égare ou qui fait le mal. Que chacun, loin d'*élever autel contre autel*, tâche de vivifier l'Église dans son sein, d'agir sur les masses et non sur quelques individus isolés. Pour moi, pasteur avec mes vénérables collègues, d'un troupeau de 15000 ames, nous serons toujours les pasteurs de tout le troupeau et non de quelques particuliers; nous serons toujours les pasteurs des *quinze cent mille membres* de l'Église évangélique de France. C'est ainsi seulement qu'il y aura sûreté pour nous, et que nous nous unirons avec ceux d'une autre communion, dont un grand nombre montre partout ce désir et le réalise dans divers lieux de l'Europe et de notre belle patrie. Ah! voyons plutôt ce que nous avons de commun avec nos frères d'un autre

culte, que de voir les points qui nous désunissent; plutôt que de scruter la foi du prochain, travaillons à rendre la nôtre plus vivante par la charité et la sainteté de la vie; tendons une main d'association à tous ceux qui *aiment le Seigneur Jésus*, et qui prennent Jésus pour Maître et pour Sauveur. N'attribuons point le succès à nos efforts, et *ne nous parons point de notre propre justice*, sachant que Dieu seul *donne l'accroissement*, *que nous n'avons rien que nous n'ayons reçu*, et que c'est par la prière que nous pouvons tout obtenir. Au lieu de nous diviser entre nous et de songer à ceux qui nous calomnient, conservons avec tous les hommes *l'unité de l'esprit par le lien de la paix*. Cherchons partout des frères, et ne multiplions point les noms qui séparent les chrétiens entr'eux. Souvenons-nous que le célèbre curé Van-Ess, qui a enrichi son siècle d'une des plus fidèles traductions des livres saints, et qui en a distribué plus de 500,000 exemplaires; souvenons-nous que ses dignes émules, les curés Gossner, Boos, Déréser, Jœnh, Obberthur. Hug, Wessenberg et tant d'autres, sont, sous l'aube, l'étole et la chasuble, les collègues des pasteurs évangéliques!

DÉFENSE

DE

LA RELIGION RÉFORMÉE.

Sous le triple rapport des lumières, de la foi et des mœurs, notre restauration religieuse s'avance entourée de toutes les gloires; ceux même qui l'attaquent le plus injustement, lui sont redevables de divers bienfaits : mère évangélique, loin de se renfermer dans les soins de sa famille, elle les a étendus sur les familles étrangères. C'est la réformation qui a enseigné aux ministres de J. C. à se circonscrire dans un pouvoir purement spirituel; c'est elle qui a dit aux princes : votre autorité est temporelle; la conscience est le domaine de Dieu, l'asile de la liberté religieuse; la loi ne peut plus contraindre, lorsque la conscience la désavoue; c'est elle qui a encouragé toutes les belles institutions; elle qui, en commandant une entière tolérance, a rendu tous les individus solidaires les uns des autres; elle, enfin qui, de nos jours, enrichit du trésor des Saintes Ecritures la classe indigente de ses peuples, et qui, avec le flambeau de la *bonne nouvelle*, éclaire les peuples déshérités qui *marchaient dans la vallée de l'ombre de la mort.*

Au milieu de tous ces triomphes de paix, de foi

et de charité, ne nous dissimulons point diverses objections qu'on nous oppose. Le temps d'amères controverses est passé; ce n'était point des lumières pour éclairer, mais des flammes qui embrasaient. Sans doute, nous ne devons porter aucune atteinte hostile à la croyance de nos frères chrétiens, mais nous devons du moins exposer nos principes religieux, et quand on les attaque, oser les défendre avec calme et avec confiance.

Dans cette défense que nous entreprenons aujourd'hui, chrétiens évangéliques, nous ne faisons que suivre l'ordre de St. Paul aux Thessaloniciens : *Éprouvez toutes choses, et retenez ce qui est bon.*

Ne voyez en nous d'autre désir que celui qui brûle au fond de notre cœur, de vous fortifier dans votre foi et dans la piété, en vous prémunissant contre toutes les difficultés dont on a l'habitude de vous entretenir.

Dieu est témoin de la pureté de ces intentions; qu'il les bénisse!

Eprouvez toutes choses: l'apôtre ne prescrit point ici une épreuve de discussion sur les diverses religions qui se partagent le monde; cette épreuve, nécessaire aux pasteurs, serait impossible à la plupart des fidèles; ils doivent se borner à celle que faisaient les fidèles de Bérée; *ils examinaient tous les jours les Saintes Ecritures pour savoir si ce qu'on leur disait y était conforme.* Mes Frères, telle est aussi la liberté d'examen que vous prescrit votre communion; elle ne veut point substituer la raison à la foi, car la raison n'a d'autre règle que ses

propres pensées, et nous n'admettons d'autre règle infaillible que l'Écriture où sont consignées *les voies et les pensées de Dieu*. L'Écriture est l'unique *épreuve* d'où toute religion, pour être *bonne*, doit sortir purifiée et triomphante. Chacun de vos prédicateurs vous dit, avec St. Paul : *Je vous parle comme à des personnes intelligentes, jugez vous-mêmes de ce que je dis ;* assurez-vous si ce que je vous enseigne est contenu dans l'Évangile, et que ceux de vous qui ne sont point lettrés en écoutent attentivement la lecture, en implorant le secours du St.-Esprit, en disant avec St. Pierre : *Seigneur, à qui irions-nous qu'à toi? Tu as les paroles de la vie éternelle,* et tu peux seul nous les apprendre. Un tel examen est facile à tous. Lorsque Dieu veut clairement s'expliquer, il n'a pas besoin de l'autorité ni des commentaires des hommes. » L'*Écriture,* suivant les propres expres- » sions d'un pontife romain (1), *s'éclaircit et » s'explique elle-même ; elle a une simplicité qui » s'abaisse jusqu'aux âmes les plus simples, com- » me elle a une hauteur qui exerce et agrandit » les âmes les plus élevées.* »

OBJECTIONS

DES DÉISTES ET DES INCRÉDULES EN GÉNÉRAL.

Avant de répondre à ceux qui attaquent la religion réformée, répondons à ceux qui rejettent le Christianisme lui-même : *I. Nous n'aimons pas,*

(1) St. Grégoire.

dit-on, *à quitter le certain pour l'incertain.* — Il n'est point de faits historiques aussi environnés de certitude que ceux de nos livres saints ; comme on l'a démontré mille fois, les auteurs sacrés *n'ont pas pu se tromper*, puisqu'il s'agit d'objets uniquement du ressort des sens, de faits dont ils sont les témoins ou les auteurs. *Ils n'ont pas voulu nous tromper*, puisque ce sont des hommes dont le caractère est franc, précieux, vénérable : des hommes qui avouent jusqu'à leurs torts et à leurs faiblesses, et qui, loin d'être intéressés à l'imposture, ne s'attirent par elle que le mépris, les tourmens, les bûchers et les croix. Enfin, les auteurs sacrés *n'auraient pu tromper*, alors même qu'ils auraient conçu ce coupable projet. Ce n'était point sur le théâtre des évènemens et avec des personnes qui les avaient vus, et qui n'étaient que trop disposées à les nier, ce n'était point à Jérusalem, à Samarie, à Reme, qu'on pouvait en imposer aux chefs du peuple, aux philosophes, à des ennemis, à des persécuteurs et à des bourreaux. La parole de Dieu n'offre donc aucun doute ; c'est la raison seule qui n'offre qu'incertitude ; et si l'on appelle *ne pas quitter le certain pour l'incertain* quand on préfère les plaisirs de ce monde à ceux du monde à venir, on calcule bien plus mal encore : les plaisirs de ce monde laissent après eux le vide et le néant, et l'on » n'achète à grands frais que la honte et le remords. » Tandis que « la religion, qui semble n'être destinée qu'à faire notre bonheur dans la vie future,

fait encore notre bonheur dans celle-ci » (Montesquieu). La religion fût-elle incertaine, nous ne risquons rien de l'adopter; et sur un simple doute, sommes-nous conséquens de hasarder l'éternité tout entière ?» Enfin, ne quittons-nous pas *le certain pour l'incertain*, dans la recherche des biens terrestres qui nous font oublier les biens éternels ? Après bien des années d'études, de travaux, de fatigues, quelquefois d'humiliations et de dégoûts ; après les mesures les mieux concertées, on sait qu'un contretems fait souvent échouer toutes les mesures humaines ; mais alors *l'incertitude* du succès ne rebute personne, et nous passerions pour des insensés, si cette *incertitude* nous faisait délaisser les affaires temporelles. Et lorsque, pour le salut, tout est infini, tout est *certain*, tout est accordé, à la foi, au repentir, à la prière, nous n'agissons point ; bien plus, nous ne demandons rien à Dieu, sous prétexte de l'incertitude ; nous prétendons que Dieu nous trompe et que nous sommes infaillibles !

II. Nous croirions plus volontiers à la religion, si on ne nous présentait Dieu sous une forme trop sévère et toujours prêt à nous punir.

Que des ambitieux, que des fanatiques aient présenté Dieu fait à l'image de l'homme, offrant les mêmes faiblesses, les mêmes partialités, cette réflexion n'est que trop fondée, et nous devons en faire l'aveu ; mais le Dieu de l'Evangile trop

sévère ! quel blasphème ! c'est parce qu'il nous aime en Être infiniment bon, que nous doutons de son amour ?

Pouvait-il nous donner plus que la raison, la conscience, l'Evangile, ses prophètes, ses apôtres, son propre Fils, son Saint-Esprit, que dis-je ? pouvait-il nous donner plus que lui-même et toutes les bénédictions de l'éternité ? *Présentons-nous Dieu comme trop sévère* quand nous vous disons » qu'il fait miséricorde jusqu'à mille générations à ceux qui l'aiment et qui gardent ses commandemens ? » Notre Dieu est-il trop sévère, quand nous montrons au criminel repentant, près du bourreau qui le frappe, un Dieu qui lui pardonne ? Nous vous disons que Dieu se montre sévère envers l'incrédulité et l'impénitence. Eh ! nous vous le demandons à vous-mêmes, si vous n'inspiriez aucune confiance, aucun amour, aucun respect à vos inférieurs, à vos enfans, malgré vos vertus, vos bienfaits, votre candeur expansive ; si, comblant de faveurs continuelles un ennemi coupable, employant toutes les voies pour vous réconcilier avec lui, il se montrait toujours indifférent, ulcéré, aigri, vous rendant l'objet continuel de nouvelles offenses, et mourant même en vous outrageant ; nous vous le demandons, lui pardonneriez-vous ? Non, un tel homme vous semblerait même indigne de pardon. Eh bien ! quand ces offenses s'adressent à une majesté, à une sainteté infinie, seront-

elles excusables, et leur punition sera-t-elle trop sévère ?

Jésus aura été envoyé, on aura voulu le méconnaître; il aura parlé, et on n'aura pas voulu l'entendre; il aura offert le salut gratuit jusqu'à la dernière pensée du pécheur, et le pécheur l'aura refusé ! Qu'il soit de bonne foi, et qu'il prononce lui-même.

III. Le prétendu Fils de Dieu, conçu dans le sein d'une femme, né dans une crèche, vivant dans la douleur et mort sur une croix, ne nous donne pas de la divinité une idée assez grande, et nous ne pouvons l'admettre. -- Vous ignorez la véritable grandeur. On a dit : » Dieu est patient, parce qu'il est éternel; » et moi je vous dis : Dieu est grand, parce qu'il est bon; et le Dieu de la nature ne me montre pas cette grandeur et cette bonté infinies que je vois dans le Dieu de la grâce, dans le Dieu crucifié. Sa grandeur ne vient pas de ce qu'il m'élève tout-à-coup jusqu'à lui, moi qui ne suis qu'un pécheur, mais de ce qu'il commence à descendre lui-même jusqu'à moi, pour expier mes péchés, pour me convertir, m'attacher à lui et m'introduire ensuite dans son royaume. Tel, un Souverain qui nous ferait partager subitement sa gloire, sa magnificence, malgré notre indignité, ne serait pas aussi grand que celui qui chercherait, avant tout, à nous rendre dignes de son élévation suprême, qui parlerait à ses sujets comme à ses enfans, à ses amis, qui descendrait humblement

de son trône pour les éclairer, les rendre meilleurs, leur inspirer toutes les vertus, partager toutes leurs peines, leur prodiguer toutes les consolations, et leur donner en tout *un modèle pour les faire marcher sur ses traces.* Les miracles, les bienfaits, les paroles, les exemples de J. C. rapprochent les perfections divines de mon intelligence, et surtout de mon cœur; je les vois, je les connais, je les sens; par sa grâce je puis faire plus encore, je puis les reproduire, et retrouver en quelque sorte Dieu au-dedans de moi-même. C'est à la fois le terme de la grandeur de l'homme et la plus haute manifestation du Créateur. J. C., on peut le dire, n'a pas quitté le ciel en venant sur la terre; il a toujours porté avec lui le ciel dans son cœur; c'est ainsi que, sans rien perdre de son élévation, il a ajouté infiniment à la nôtre en plaçant son trône dans nos âmes immortelles! Ce n'est point par nécessité que Jésus *s'est abaissé jusqu'à la mort de la croix.* C'est par sa pure volonté, par son choix, par son immense bonté; il ne s'affaiblit point en venant sur la terre, il condescend à notre faiblesse; il se met à notre portée; il se réduit à la condition la plus obscure, la plus pauvre, la plus souffrante, pour attirer doublement l'attention générale, pour nous faire connaître la suprême grandeur, pour nous montrer son amour, pour obtenir le nôtre, et nous résigner dans nos souffrances en supportant, comme homme, de plus grandes douleurs que celles d'aucun homme.

En un mot, la divinité, incapable de rien gagner ni de rien perdre, ne perd ici rien de sa nature; mais elle relève infiniment la nôtre, en se communiquant à elle. Quelle est donc la grandeur de J. C.? Elle n'est point extérieure, elle est toute en lui-même; c'est la souveraine grandeur, puisque c'est la perfection morale!

IV. Il y a tant de religions différentes, qu'il est inutile de chercher et d'examiner quelle est la vraie (1); *toutes se disent telles, et toutes se fondent sur la Bible.* — Quoi! cet Evangile, qui est la lumière, la parole, la sagesse de Dieu; qui change la foi en certitude, en vue, et l'espérance en possession, en réalité; cet Evangile, lu et examiné, produirait l'erreur ou le scepticisme! Sa cause ne pourrait être soutenue que devant l'ignorance, et ses preuves ne frapperaient que la superstition! Autant vaudrait-il affirmer que le lever du soleil produit nécessairement les ténèbres. Je soutiens, au contraire, et je le prouve par l'expérience, que c'est faute d'examen que plusieurs n'ont jamais la foi, et que chez d'autres elle *fait naufrage.* Le grand nombre de communions différentes est un motif de plus d'examiner si on est dans la véritable, et si l'on y est par connaissance, par choix et par conviction. On ordonne cet examen dans toutes les sciences humaines, dans les témoignages, sur

(1) J'emploie le mot RELIGION à la place de COMMUNION, uniquement pour être mieux compris, en me servant d'une expression vulgaire.

des faits importans, dans les affaires même les plus indifférentes; et l'on interdirait l'examen dans l'affaire de l'âme et du salut! On prendrait soi-même toutes les précautions pour n'être pas trompé jusques dans les moindres choses, et l'on s'exposerait volontairement à être trompé là où l'erreur est si funeste et l'ignorance si coupable! Ne pas vouloir s'assurer de la vérité de la religion que l'on professe, c'est n'avoir pour elle qu'un attachement simulé et extérieur; c'est n'y tenir que par intérêt, par respect humain, par opiniâtreté et par aveuglement. C'est ne pas savoir si l'on est dans la voie du ciel ou dans celle de la perdition; c'est prétendre, que posséder la *vérité qui vient de Dieu*, n'est d'aucun avantage. Or, qui ne s'assure point de ce qu'il doit croire, se rend également incertain sur ce qu'il a à faire et sur ce qu'il a à craindre ou à espérer après cette vie. Et de ce que toutes les religions se croient vraies et se *fondent sur la Bible*, c'est une raison bien évidente pour conclure qu'une seule, parmi elles, ne se trompe pas et ne nous trompe pas nous-mêmes; et c'est toujours la parole de Dieu qui doit prononcer, puisque les docteurs humains se contredisent entr'eux. La religion n'étant point simplement une science, une opinion, un système, mais un sentiment, une croyance, une vie intérieure, il ne faut pas ici se borner à être savant pour connaître et pour sentir. Souvent ces choses sont cachées aux génies supérieurs, et Dieu *les enseigne aux*

gens simples et aux petits enfans ; si nous prions Dieu d'être notre maître, tout ce qui tient au salut nous est enseigné. Bien loin que toutes les communions se fondent sur la Bible, vous remarquerez, au contraire, qu'elles s'éloignent de sa connaissance, de son examen, de ses preuves, de son autorité, à proportion qu'elles s'éloignent de son esprit et de ses vérités suprêmes ; il en est qui lui préfèrent des décisions humaines, des traditions qu'elle condamne ; et contre l'autorité divine, qui ordonne de *sonder les saintes Ecritures*, elles défendent expressément de les lire. Est-ce là se fonder sur la Bible ? Est-ce se fonder encore sur la Bible, que de dire avec des docteurs de l'Eglise romaine, que la Bible elle-même, sans commentaires, est *un poison ;* » qu'elle est comme la vaccine, qui commence par donner le mal qu'elle veut guérir » (1) ; qu'elle est *obscure*, *inintelligible ;* qu'elle ne contient point tout ce qui est *nécessaire au salut ;* qu'elle n'a été écrite que par *occasion* et sans *l'ordre de Dieu ;* qu'elle n'est point *juge des controverses ;* (2) qu'il *est incertain que l'Évangile soit Ecriture Sainte* (3). Enfin, qu'on ne devrait pas croire à l'Evangile, si cet Evangile n'était pas pré-

---

(1) Expressions de MM. de Maistre et de Bonald.

(2) Lisez les jésuites Bellarmin, Charron, Coton, etc. et de nos jours, les lettres publiées par le curé de Nérac, l'évêque de Bayonne, etc.

(3) Le P. Tournemine.

senté par l'Eglise. » (1) Assurément quand Rousseau a dit : » la majesté des Ecritures m'étonne ; la sainteté de l'Evangile parle à mon cœur : » il a montré plus de respect pour la parole divine que ceux qui tiennent un langage si opposé. Les objections des incrédules sont bien moins pénibles à entendre et à réfuter, que celles de ces hommes qui disent, que sans eux, *l'Evangile est fermé* ; que sans eux, J. C. ne peut nous rien enseigner, et que sans eux, quoique l'on croie entièrement à J. C, que l'on vive avec lui par son esprit dans une communion intime, on ne mérite pas le titre de chrétien, mais uniquement ceux d'*excommunié*, de *réprouvé*, de *rebelle* et d'*impie* !

V. Que dirai-je à ceux qui répondent avec mépris : *la religion est une chose jugée, et il n'est pas nécessaire d'autre examen ; nous sommes au siècle des lumières, et il faut marcher avec son siècle.*

C'est précisément parce qu'on n'examine point la religion ou qu'on n'en fait qu'un examen superficiel, qu'on la rejette ou qu'on n'y tient que faiblement. J'ai pour moi l'autorité de l'expérience et celle d'un des plus grands philosophes moder-

---

(1) Ces paroles, je le sais, sont de saint Augustin ; mais quelque respect que j'aie pour elles, je leur préfère la parole de Dieu, et je m'empare, au contraire, de cette citation, pour dire à mes adversaires : l'évangile a en lui-même tous les caractères de la divinité, indépendamment de tous vos témoignages, et c'est précisément parceque je crois à l'évangile que je ne crois pas à votre église QUI ME L'A PRÉSENTÉ.

nes : » peu de lumières, d'après lui, peuvent éloigner de la religion ; mais (1) des lumières profondes y ramènent toujours ». Les premiers en savoir et en sagesse, et qui ont le mieux *sondé les Saintes Ecritures*, ont été les meilleurs chrétiens. L'incrédule n'a rien à opposer à un Newton et à un Leibnitz, et à tant d'autres génies protégés par la célébrité la plus imposante et l'admiration générale. De prétendus savans veulent donc substituer leurs enseignemens à ceux de l'Evangile, et se substituer à Dieu même. Quels sont leurs enseignemens ? Les *lumières du siècle*, répondent-ils ; mais puisque ces lumières ne sont point à la portée du peuple, voilà le peuple sans religion. Se bornera-t-on à des conseils, à des argumens, quand il faut parler aux hommes avec autorité et avec puissance pour être cru et obéi ? Les lumières, dit-on, suffisent pour faire connaître le bien et le mal. Eh ! suffit-il de connaître le mal ? Il faut le fuir, l'avoir en horreur ; il faut aussi aimer le bien, le pratiquer et ne pas se borner à le connaître ; les lumières, telles que la foi, ne réforment pas le cœur ; ne changent pas le caractère, ne régénèrent pas la conduite, n'inspirent pas l'enthousiasme du devoir et des plus nobles sacrifices contre les habitudes et les intérêts, ne renversent pas de coupables penchans par des penchans contraires ; les lumières ne manquaient pas à Rome païenne et immorale ; elles ne manquent

(1) Le chancelier Bacon.

pas à tant d'hommes éclairés, dont le génie est le mal et dont les vices sont les mœurs. L'incrédule qui vit de la foi sociale, qui y a été élevé dès sa naissance, doit, à la religion même qu'il méconnaît, les notions du bien et le reste de bons sentimens qu'il conserve encore. Aurait-il seul trouvé ce que tous les hommes ont vainement cherché quatre mille ans avant l'Evangile, et ce que plusieurs philosophes ignorent de nos jours, quand ils ne recourent pas au *Livre de vie?* Oui, je me réjouis de vivre dans le *siècle des lumières;* la religion, loin de les craindre, les appelle toutes à son secours et les fait briller de l'éclat le plus pur; en les employant à un saint usage, elle rend ces lumières même des vertus, elle a pour elle à la fois l'autorité du génie, le suffrage du sentiment et l'appui de tous les genres de bienfaits. Oui, *je marcherai avec le siècle* dans toutes les entreprises honorables, philantropiques, religieuses; mon siècle les encourage, les multiplie; il profite à son tour de tout le bien qu'il communique, et bientôt, tout-à-fait éclairé, il méprisera également ceux qui voudraient l'ignorance, la déception pour soutenir leur foi, comme ceux qui veulent des lumières pour propager l'incrédulité et pour perdre avec eux le peuple dans des labyrinthes, afin de le précipiter ensuite dans des abîmes. Sans doute, toutes les sciences ayant fait, dans notre siècle, d'immenses progrès, l'enseignement religieux ne peut être ce qu'il fut au moyen âge; divers cultes établis et

autorisés étant attaqués tour-à-tour par le sophisme et l'érudition, aucun d'eux ne peut plus se défendre ni se soutenir, qu'en opposant doctrine à doctrine, publicité à publicité, influence morale à influence morale. Ce n'est point que les doctrines évangéliques doivent varier et s'agrandir : prétendre perfectionner la *loi immuable et parfaite* serait une monstrueuse impiété, ce serait vouloir perfectionner Dieu. Le christianisme, loin de grandir avec les siècles, fut parfait dès sa naissance, et nous ne le perfectionnons qu'en le rapprochant de cette origine céleste : nous surtout, chrétiens réformés, nous nous honorons de le professer dans sa pureté native. Le premier homme fut créé homme fait, brillant d'innocence, de sainteté et de l'image de son auteur; il voulut s'égaler à Dieu, il tomba dans la désobéissance et la dégradation; tel serait le sort du christianisme qu'on voudrait perfectionner. St. Paul peint d'un grand trait ceux qui ont cette funeste tendance : *ils apprennent toujours, mais ne parviennent jamais à la connaissance de la vérité* (Tim. III. -- 7.). D'un autre côté, chercher ses auxiliaires dans les ténèbres, et s'effrayer des lumières du siècle, ce serait avouer que la cause de son culte est désespérée, ce serait plus que *mettre sous le boisseau* le flambeau de la vérité, ce serait vouloir l'éteindre et l'anéantir. Eh! qu'on ne pense pas non plus refouler l'esprit du siècle en occupant toutes les avenues du pouvoir; on aura le matériel, mais non pas le moral de la

société. Ministres des divers cultes, *soumis aux puissances supérieures*; notre devoir est de nous renfermer dans nos temples, d'en sortir pour être auprès des pauvres, des prisonniers, des affligés, des malades et des mourans, *d'aller de lieu en lieu faisant du bien*, instruisant la jeunesse, ramenant les pécheurs, réconciliant les hommes désunis : un tel ministère est digne des anges, un tel pouvoir est céleste. Mais si, mécontens de *cette bonne part qui ne nous sera point ôtée*, on voyait au contraire parmi nous de superbes successeurs des modestes apôtres, vouloir, malgré notre divin maître, leur *royaume dans ce monde*, tendre à s'arroger un pouvoir temporel sans limites (1), se mêler dans les luttes des partis au

(1) M. le comte de Maistre trace la formule qu'il faut suivre pour faire déposer les rois par le Saint-Siége. Il met la couronne au dessous de la tiare, le trône même au-dessous du confessionnal, et par conséquent le roi au-dessous du prêtre ! — Quel monopole D'HUMILITÉ évangélique ! On va en juger : (EXTRAIT DU LIVRE DU PAPE.) « Très-Saint-Père, au sein de la plus amère affliction et de la plus cruelle anxiété que puissent éprouver de fidèles sujets, nous n'imaginons rien de mieux que de nous jeter dans les bras paternels de votre Sainteté, et d'invoquer votre justice suprême pour sauver, s'il en est tems, un empire désolé. »

» Le souverain qui nous gouverne, Très-Saint-Père, ne règne que pour nous perdre. NOUS NE CONTESTONS POINT SES VERTUS, MAIS ELLES NOUS SONT INUTILES, et ses ERREURS sont telles, que si votre Sainteté ne nous tend la main, il n'y a plus pour nous aucun espoir de salut. — Enfin, Très-Saint-Père, il ne tient qu'à votre Sainteté de se convaincre que la nation étant irrévocablement aliénée de la dynastie qui nous gouverne, cette famille,

lieu de réunir les esprits et les cœurs ; Archimèdes faussement religieux, ne faire de la religion qu'un levier et un point d'appui pour soulever le monde politique : oh ! alors on leur rappellerait J. C. et ses disciples, *hommes de douleurs* comme lui, qui *n'avaient pas un lieu pour reposer leur tête* ; on leur montrerait de nos jours tant de ministres respectables dans tous les cultes, qui marchent avec le siècle en grandissant dans l'estime et dans l'opinion publique, qui recherchent les vertus et fuient les dignités, et qui exercent ainsi sur tous les cœurs l'empire le plus précieux, l'influence la plus salutaire. Il n'est pas difficile de prouver que les pasteurs, comme les églises nationales, perdent souvent de leur pouvoir spirituel en augmen-

---

proscrite par l'opinion universelle, doit disparaître pour le salut public, qui marche avant tout.

Cependant, Très-Saint-Père, à Dieu ne plaise que nous voulions en appeler à notre propre jugement, et nous déterminer par nous-mêmes dans cette grande occasion ! Nous savons que les rois n'ont point de juges temporels, surtout parmi leurs sujets, et que la majesté royale ne relève que de Dieu.

C'est donc à vous, Très-Saint-Père, c'est à vous, comme représentant de son fils sur la terre, c'est à vous que nous adressons nos supplications, pour que vous DAIGNIEZ NOUS DÉLIER DU SERMENT DE FIDÉLITÉ, qui nous attachait à cette famille royale qui nous gouverne, et TRANSFÉRER A UNE AUTRE FAMILLE des droits dont le possesseur actuel ne saurait plus jouir que pour son malheur et le nôtre. »

O M. le comte ! vous qui vantiez tant votre amour pour la légitimité, puis-je croire, en lisant ces lignes, que vous avez été ROYALISTE PUR, lorsque vous étiez si bon jésuite et si zélé ultramontain ?

tant leur représentation extérieure. La croix sur le Calvaire est l'échelle mystérieuse qui unit la terre au Ciel ; élevée sur le trône des Césars et sur les ruines du Capitole, elle est le labarum sur lequel l'ambitieux et l'hypocrite lisent, comme le fidèle ; *par ce signe tu seras vainqueur !*

VI. La religion n'est bonne que pour le peuple. -- C'est comme si l'on disait que les vérités divines, que les devoirs, les vertus, le salut, Dieu même, sont trop au-dessous de l'esprit des hommes éclairés, et qu'ils ne sont que pour le peuple. Si on fait au peuple ce partage céleste, s'en réserve-t-on pour soi-même un plus noble et plus élevé ? Ah ! plus on est éclairé, plus on doit être pieux. Dieu ne nous a pas donné plus d'instruction pour nous en servir contre lui et contre nous-mêmes. Quand on reconnaît l'utilité de la religion pour le peuple, c'est qu'on la regarde comme la sanction de tous les devoirs, et, à cet égard-là, le philosophe serait-il libre d'agir à son gré et d'inventer ce qu'il osera nommer *ses vérités, sa religion et sa morale* ? Au reste, chacun appelle peuple ceux qu'il croit au-dessous de lui, et de cette manière, le peuple ne se trouve nulle part ; d'ailleurs, la religion n'est nécessaire pour le peuple qu'autant qu'il y croit, et si ce peuple n'y croit plus, parce que vous voulez l'*éclairer* comme vous dans les croyances, la religion ni la vertu ne seront plus nécessaires pour personne.

VII. Toutes les religions sont bonnes. -- Cette asser-

-tion les suppose toutes indifférentes, et par conséquent aussi la vérité et l'erreur, le juste et l'injuste seraient indifférens, et dès-lors plus d'ordre moral, cette assertion suppose même toutes les religions fausses, car elles se contredisent entre elles; une seule est donc bonne, vraie et nécessaire, c'est celle qu'on nous prouve évidemment venir de Dieu, celle qui établit mieux les rapports entre Dieu et nous; et parmi les diverses communions que cette religion a produites, une seule aussi doit être en tout la véritable; c'est celle qui, conforme en tout aux livres divins, n'a fait aucun changement ni dans la croyance, ni dans la morale; ni dans le culte que ces livres enseignent, et n'a d'autre esprit que celui de sainteté, de tolérance et de paix du Dieu-Sauveur. Si *quelqu'un n'a point l'esprit de Christ, celui-là n'est point à lui.* Mais l'église des élus, c'est-à-dire, des fidèles qui seront sauvés dans les diverses communions, est une église perpétuelle, invisible, et connue de Dieu seul.

VIII. Toutes les religions ordonnent le bien, il n'y a donc aucune différence entre elles. -- C'est choquer toutes les lumières, tous les faits et tous les sentimens. Il n'est point d'absurdité ni de crime qui n'aient été enseignés par les diverses religions qui se partagent le monde; et même dans le sein du christianisme, on a fait un trafic honteux de la miséricorde de Dieu; on a transigé avec le crime opulent; on a cru devoir consacrer à la gloire de

Dieu le sang et les larmes des hommes, et justifier des moyens criminels par un but honorable. L'incrédule s'en prévaudra-t-il pour rejeter la religion et pour la rendre responsable de ces excès? Elle flétrit ces excès et les déplore plus que lui; vierge pure, charitable, divine, les passions des hommes l'ont cachée derrière ce hideux cortége, et elle réprouve encore plus les fanatiques que les incrédules. Une seule religion enseigne en tout le bien, comme une seule enseigne en tout la vérité, et cette religion n'est ni dans les livres de piété qu'ont composé les hommes, ni dans leurs confessions de foi ou les décisions de leurs conciles; elle est dans l'Evangile, et elle n'est que là. Là, tout ce qui est juste est enseigné; on y trouve les motifs, les moyens, les dispositions et les secours pour faire le bien, et pour le faire salutairement et selon Dieu.

IX. On peut se sauver dans toutes les religions, et il importe peu à Dieu de quelque manière qu'il soit servi et adoré. — De même que le péché nous éloigne de Dieu, comme auteur de l'ordre moral, l'erreur dans la foi nous éloigne de Dieu, considéré comme vérité par excellence. *Il n'y a de salut en aucun autre que par J. C.*; voilà la vérité fondamentale par tout où on a pu la connaître et où elle a été annoncée, et celui qui rejette le Sauveur, rejette aussi le salut; mais les peuples qui ont vécu avant J. C., et ceux qui, après sa venue, n'ont pu le connaître, ne sont point coupables de leur

ignorance involontaire; ils ne le sont que des efforts qu'ils ont tous négligé de faire pour connaître Dieu et pour suivre les inspirations de leur conscience qui *les rend loi à eux-mêmes. Il sera demandé à chacun selon ce qu'il aura reçu.*

Mais d'un autre côté, ils tombent dans un extrême bien dangereux, ces hommes exclusifs qui veulent que Dieu punisse les enfans de n'avoir pu s'empêcher de naître de parens infidèles ou hérétiques, et qui veulent aussi que Dieu damne éternellement non-seulement les autres chrétiens, parce qu'ils ne pensent pas comme eux, mais les sauvages même, parcequ'ils n'ont jamais entendu parler de l'Evangile. O vous! qui gratifiez Dieu de pareils jugemens, vous faites un Dieu tel que vous n'oseriez vous montrer vous-mêmes en qualité d'hommes, si vous prétendiez à être appelés justes et surtout à être appelés bons.

X. *La vraie religion est d'être honnête homme, de rendre à chacun ce qui lui est dû, de ne pas faire aux autres ce que nous ne voudrions pas qu'ils nous fissent; celle-là suffit; c'est la meilleure de toutes;* — c'est-à-dire, la vraie religion consiste à n'en avoir aucune, car toute religion suppose un Dieu auquel elle se rapporte, et ici, Dieu est oublié, outragé et méconnu. Dieu est ici comme ces étrangers qui n'obtiennent que des paroles de bienséance, ou comme un maître sévère dont on n'a d'autre soin qu'à étudier ses droits contre lui. Vous voulez rendre *à chacun ce qui lui est dû*; mais vous ne voulez

pas rendre à Dieu ce qui est *dû à Dieu*, le culte, la prière, la foi, l'obéissance. Eh! ne dirait-on pas, à vous entendre, que vous seriez moins *honnête homme*, si vous deveniez chrétien? Et si vous nous citez des chrétiens hypocrites qui fréquentent le culte et qui n'ont pas votre probité, nous vous dirons que ceux-là sont incrédules comme vous; qu'ils vivraient plus mal encore s'ils fuyaient nos parvis et nos autels; qu'ils se priveraient d'un secours qui, tôt ou tard, peut agir sur eux et les convertir; que les mots de Dieu-Sauveur, de foi, de sanctification, de jugement final, d'immortalité, sont de meilleurs préservatifs que les maximes des mondains ou de leur *religion* prétendue *naturelle*. D'ailleurs, si la raison et la révélation réunies sont deux freins impuissans pour empêcher le mal, en sera-t-on plus à l'abri lorsqu'on aura brisé le frein qui a seul un pouvoir véritable? N'est-ce pas un motif de plus de consolider ce double lien? Sans doute, plusieurs incrédules sont probes et vertueux; mais ces inclinations naturelles entretenues dans l'état social par des motifs humains, sont privées de règle fixe, de fondement assuré; ce sont des penchans que d'autre penchans peuvent renverser, sans laisser un contrepoids pour soutenir la balance. Au contraire, la foi évangélique est non-seulement la source de la solide probité, mais de toutes les vertus. Incrédules, vous ne vous êtes écartés de la foi qu'en faveur d'une vie plus ou moins relâchée, et si vous avez été assez faibles

pour sacrifier votre foi à vos passions, vous n'aurez pas assez de force s'il faut sacrifier vos passions à la probité, lorsque vous n'avez plus l'appui de la religion, ni l'idée d'un jugement à venir. Etat bien précaire que celui d'un homme dont la probité se réduit à des raisonnemens, à des syllogismes dont il admet les prémisses et dont il nie les conséquences ; d'un homme qui, avec des forces souvent épuisées, est obligé de combattre le reste et de lutter seul avec lui-même. La passion qui a vaincu la foi ne peut-elle pas ensuite vaincre la probité ? Un premier triomphe ne conduit-il pas à des attaques nouvelles ? Si de mauvais penchans vous ont fait rompre le pacte inviolable qui vous unissait à Dieu et à vos devoirs envers lui, les mêmes penchans ne seraient-ils pas capables de vous faire enfreindre des lois qui vous inspireraient encore moins de respect et de soumission, si vous ne vous étayez que de la *loi naturelle ?* Ne peut-on pas vous juger comme cet empereur payen (1), qui dit à tous les officiers chrétiens de son palais : » sacrifiez aux idoles, ou sortez de ma cour » ; quelques âmes vénales parmi eux se déclarèrent idolâtres ; d'autres aimèrent mieux la misère que l'apostasie ; ce fut ces derniers que le prince garda auprès de lui, et il bannit les autres, dans la pensée que ceux qui avaient été infidèles à leur Dieu, le seraient à plus forte raison à leur roi. N'en est-il

---

(1) Constance Chlore.

pas de même de la plupart des incrédules ? n'ont-ils pas commencé à nier les vérités, dès que les devoirs leur ont paru onéreux ? Et le principe coupable qui a fait un incrédule d'un chrétien zélé, ne peut-il faire jamais un homme injuste et infidèle de cet incrédule si suspect et aujourd'hui honnête homme par pure bienséance ?

Vous qui vous glorifiez d'être *honnête homme*, c'est-à dire, de ne faire aucun bien et de vous abstenir simplement de deux crimes, du vol et du meurtre, y a-t-il là de quoi nourrir votre coupable orgueil ? Quel honneur pour celui qui sent sa dignité d'homme que de pouvoir dire : » Respectez-moi, car je m'abstiens uniquement du mal qui causerait ma perte, de ce que je serais forcé de fuir, alors même que je ne le voudrais pas, de ce qui me mettrait au rang des malfaiteurs, de ce que le code pénal punit des fers ou de la mort ; respectez-moi, car ma conduite est si pure que je n'ai rien à craindre du geolier ni même du bourreau.... » Ah ! un tel respect est tout au plus celui que l'on peut exiger au milieu des forçats...

XI. J'entends aussi bien des personnes s'écrier : *Ce n'est pas l'incrédulité que nous voulons, c'est le déisme, la philosophie, la religion naturelle ; c'est elle qui proclame les droits de la raison et les devoirs de la morale ; les dogmes sont inutiles.* — Qu'on ne soit pas si ingénieux à se tromper soi-même. La morale sans les dogmes n'a aucune base, aucun appui, aucune autorité,

aucune sanction; cette morale qu'on qualifie de *philosophique* est incertaine, variable, impuissante; chacun la regardant comme sa propre conception, se croit maître de la changer en prétendant consulter ses lumières, et chacun ne la pratique que lorsque son penchant ou son intérêt l'y conduit: c'est ainsi que l'incrédulité et l'oubli des premiers devoirs portent le nom de *philosophie*, tandis que le christianisme est la philosophie céleste, et que tous les vrais philosophes ne peuvent qu'être bons chrétiens; c'est ainsi que la raison individuelle remplace la foi et Dieu même, qu'on ne croit point aux révélations divines et que l'on croit à ce que l'on a soi-même inventé; c'est ainsi enfin que la *vérité*, les *lumières* consistent dans l'ignorance de ce qu'on doit croire, et la *sagesse* dans l'incertitude de ce qu'on doit pratiquer. Les ennemis de la révélation, opposés entr'eux, ne s'accordent que pour tout renverser et ne rien construire; ce n'est point l'honneur de la raison qui les inspire, c'est la haine de toute religion positive; ils ne disent pas ce qu'ils croient; ils ne se donnent point la peine de le savoir, ils se bornent à nier; à dire ce qu'ils ne croient pas. Et ceux qui, depuis le christianisme, fondent un système complet de religion naturelle, ne le doivent qu'au christianisme même qu'ils méconnaissent; ils adhèrent à quelques vérités de l'Évangile qu'ils voient partout professées, mais aucun d'eux ne les aurait découvertes. Eh! quelques savans y fus-

sent-ils parvenus, la religion est-elle pour eux seuls? N'est-elle pas pour le genre humain? Et sans l'Evangile, que croiraient la masse du peuple et les savans eux-mêmes? Il ne me serait pas bien difficile de prouver, quoique j'honore les lumières, que plus les anciens s'instruisaient dans les sciences, plus ils devenaient impies et cruels.... Les déistes modernes n'ont donc qu'un savoir et une sagesse empruntés; disciples ingrats, ils se servent contre le divin maître des enseignemens qu'ils en ont reçus. Cessons de nous y laisser tromper à notre tour; quelques émotions, quelques sentimens, quelques œuvres de bienfaisance, des principes isolés que notre raison seule établit, ne constituent pas une religion; il faut que Dieu nous la révèle pour qu'elle soit appuyée *sur le rocher des siècles*, car la raison, au lieu de nous donner des règles auxquelles nous sommes tenus de nous soumettre de la part de Dieu, veut que ces règles nous soient soumises; qu'au lieu d'obéir, ce soit à chacun de nous de commander, et dès-lors, plus d'autorité, plus de lien, plus de morale.

XI. On a beau s'écrier qu'*il n'y a d'autre révélation de Dieu aux hommes que celle que nous trouvons en nous-mêmes;* avec ce fatal principe, les plus éclairés ne parviennent qu'à l'incertitude, à l'indifférence, à l'erreur, et le peuple chrétien croit sur un fondement infaillible; il fait plus, il vit sagement. La morale même de nos déistes et la société ne peuvent subsister que par une révélation.

Adversaires du christianisme, gardez donc pour vous seuls votre secret ; n'en instruisez pas la multitude ; vous êtes plus intéressés que nous à ne point confier ce secret funeste à vos amis, à vos bienfaiteurs, à votre propre famille, aux puissans du siècle, aux méchans, aux gens de bien, et à tous les genres de malheureux. Qui d'entre vous pratique des devoirs en lutte avec l'opinion, avec ses penchans et ses intérêts ? Vous ne pratiquez que des vertus d'amour-propre, de calcul, de goût, de tempérament ; mais vous ne pouvez, comme nous, qui appuyons notre faiblesse sur la puissance de Dieu, réduire vos passions en *servitude*, vaincre votre propre cœur ; vous ne vous abstenez que du mal qui vous nuit et qui vous rebutte ; vous ne persévérez plus dans le bien, dès qu'il vous paraît incommode, inutile ou onéreux, et qu'il vous attire des censeurs ou des ingrats. Supposez une société d'incrédules et établissez-y votre habitation. Que produira votre système sur les vicieux et les pervers, ou sur l'homme de bien persécuté, à qui l'on dira, comme à Aristide : *Je t'exile, parce que tu es juste* ! Vous nous parlez de religion ! Où tenez-vous donc vos assemblées religieuses ? Où vous réunissez-vous pour vous édifier ? Quand faites-vous des prières ? Où est votre chef, votre culte, votre code moral ? Où sont vos écoles, vos temples, ceux qui instruisent votre jeunesse, qui ramènent vos pécheurs et consolent vos mourans ? Où sont enfin vos saints et vos martyrs ?

XII. On doit suivre la religion de l'état et de son pays, dans ses intérêts et ceux de ses enfans. Avec un tel système; loin d'avoir aucune fixité, un voyageur professerait tour à tour mille croyances opposées, sans en admettre aucune, et avec des peuples idolâtres, il se livrerait consciencieusement à l'immoralité et aux sacrifices humains! On ferait un trafic de sa foi prétendue, on se ferait un jeu de l'hypocrisie, et l'on aimerait mieux pour soi et pour les siens des biens périssables, achetés au prix de la conscience, que des vertus solides et des biens éternels. En parlant ainsi, on suppose donc toutes les religions des institutions purement politiques et inventées par les hommes; or, la religion, aussi ancienne que le monde, a existé avant toutes les formes de gouvernement; elle est elle-même le gouvernement divin; les sociétés n'ont jamais vécu sans une religion qu'elles ont cru révélée, et tout s'écroulerait, si l'abandon des lois révélées était général. Tout est perdu en fait de vérités et de principes, si l'on admet que des législateurs humains en sont les inventeurs, et que nous devons les professer par intérêt et par convenance. Une croyance purement politique n'a aucune action sur le cœur; alors, pour chacun, la vérité et les devoirs sont les intérêts, les plaisirs, ou bien les vices que ne punit pas le code criminel.

XIII. On n'a besoin ni d'une révélation, ni d'une vie à venir pour pratiquer la morale; il suffit de l'intérêt bien entendu.

Il n'est point *d'intérêt bien entendu*, quand il est isolé de la conscience et des intérêts infinis et éternels ; la seule pensée qu'il n'y a point une autre vie, dessèche le cœur le plus sensible, cautérise la conscience et le remords.

Quand on ne fait le bien que par intérêt, on est près de faire le mal par le même calcul. Si tout se réduit à une sorte d'algèbre et de géométrie morales, si tout ne se fait que par des chiffres et des équations, n'attendez rien pour la vertu, la bienfaisance, le sacrifice. *L'intérêt bien entendu* peut, tout au plus, surmonter quelques passions dont l'effet est nuisible au moment même, mais il ne s'occupe jamais d'un avenir incertain et qui ne lui appartient pas : il paralyse ou flétrit tous les nobles mouvemens ; ce que le cœur appelle générosité, piété, dévoûment, courage ; dans sa doctrine aride, il l'appellera faiblesse, aveuglement, imprudence. Le sentiment surnaturel d'une révélation domine tous les intérêts, tous les penchans terrestres, plane au-dessus d'eux, et agit, s'il le faut, contre tous ces intérêts, tous ces penchans d'un jour. En face de l'éternité, on ne regarde pas seulement ce qui est perte ou avantage selon le monde, on ne regarde que ce qui est bien ou mal ; ce sentiment religieux, s'il y est appelé, vit de sacrifices ; il forme les bienfaiteurs et les héros ; il change les persécuteurs en martyrs : par lui la vengeance est calmée, l'affliction est consolée, l'orgueil devient fraternel, l'avarice compatissante; la passion elle-même devient chrétienne.

L'homme à *intérêt bien entendu* se place toujours du côté de la force et du grand nombre ; il règle son extérieur, mais il n'a aucun empire sur son âme ; il abandonne la vertu, dès qu'il lui paraît, comme à Brutus, qu'elle n'est qu'un *vain mot*. Près du pouvoir il rampe, près de la faiblesse il menace, près de la ruse il dissimule. Il ne fera jamais le mal qu'il croira lui être préjudiciable, mais il fera celui qu'il croira agréable ou utile. Il aimera mieux sortir des affaires plus riche que plus estimé ; il dissimulera sa haine envers un ennemi puissant ; il se résignera à tous les affronts, s'il peut s'élever par des bassesses ; il servira avec un zèle intéressé quelqu'un dont il attendra l'héritage, mais il abandonnera un parent malheureux. Avec la religion de *l'intérêt bien entendu*, on ne parlera jamais avec courage, avec vérité, non-seulement aux David adultères, aux Félix mondains, mais même aux derniers agents du pouvoir. Tout ce qui est commandé, *nécessaire* ou utile, paraîtra toujours excusable ; on renoncera à toute vertu qu'on croira onéreuse ou nuisible. Dès-lors, le mal et le bien, le vice et la vertu, *Mamon et Dieu*, tout est mercenaire ; mener une conduite mauvaise ou bonne est également bien calculer, si dans cette espèce de compte ou de bilan moral, on trouve le gain et le profit en faisant une addition.

XIV. Je fais un choix dans la religion chrétienne ; j'admets ce qui est vrai et je rejette le reste.

Notre symbole commence par ces mots : « Je

crois en Dieu, je crois en Jésus-Christ; » et le vôtre se réduit à cette déclaration exclusive : » Je crois en moi seul. » Vous seriez offensé vivement, si l'on soupçonnait votre bonne foi, et Dieu vous paraît suspect, et vous le supposez capable d'erreur et de mensonge !

Plutarque s'écriait : Je me croirais moins insulté, si on disait : qu'il n'y a jamais eu d'homme appelé *Plutarque*, que si l'on disait : qu'il y a bien eu quelqu'un de ce nom, mais que c'était un homme impur et méchant. » Il en est de même de Dieu; il vaudrait mieux nier son existence, que de l'admettre et de soutenir en même tems qu'il nous trompe et que sa parole nous autorise à *faire un choix* ! Vous êtes de ceux qui disent avec le philosophe de Genève : » J'en crois des témoins qui se font égorger. »... Si la vie et la mort de Socrate sont d'un sage, la vie et la mort de Jésus-Christ sont d'un Dieu. » Eh bien, en tenant ce langage, vous êtes moins conséquens que ceux qui rejettent en entier l'Evangile; vous êtes même plus coupables. Si les apôtres sont sincères et se font égorger, pour ce qu'ils croient être la vérité; si Jésus-Christ vit et meurt *comme un Dieu*; comment unir en lui la sincérité et la dissimulation, la divinité et l'imposture ? Pour complément de ces contradictions, adoptez le système de M. Dupuis, qui, dans son *origine de tous les cultes*, mettant la création à la place du Créateur, nous apprend que » c'est l'univers qui est Dieu, que Christ est le soleil, et

que la vierge Marie et les douze apôtres ne sont que les douze signes du zodiaque ou les douze mois de l'année !... » (1) Niez non-seulement avec M. Dupuis l'existence de J. C., mais niez encore la foi des Chrétiens, qui, d'après lui, « ne sont que les adorateurs du soleil; » et dites aussi avec lui : « que tout ce qui est *bon* dans la morale des chrétiens n'est point à eux, et que tout ce qui est *mauvais* ou *ridicule* leur appartient ! » Voilà, du moins, l'impiété dans tout son cynisme, l'absurdité sans aucune réticence et se réfutant par elle-même....

Vous admettez ce qui est *vrai* dans l'Evangile et vous rejetez le *reste*. Faites-nous donc connaître ce qui est *vrai* et ce qui est *faux*. Quels dogmes, quels devoirs rejetez-vous? *Nous rejetons tous les dogmes incompréhensibles.* — Bossuet vous répond : « Les absurdités où vous tombez en niant la religion, deviennent plus insoutenables que les vérités dont la hauteur vous étonne, et pour ne vouloir par croire des dogmes *incompréhensibles*, vous suivez l'une après l'autre *d'incompréhensibles* erreurs. Qu'est, après tout, votre malheureuse incrédulité? si non, une erreur sans fin, une témérité qui hasarde tout, un étourdissement volontaire, un orgueil qui ne peut souffrir son remède, c'est-à-dire qui ne peut souffrir une autorité céleste. » Ah! plutôt, que la raison ne vous conduise qu'à la foi;

(1) Comme on le voit, M. Dupuis ne suit point les routes battues; s'il était officier public, il mettrait sans doute sur les registres de l'état civil, que le père est NÉ de son fils.

qu'elle vous mène dans le sanctuaire, et que là, au lieu de discuter encore, la raison se soumette, et qu'elle écoute celui qui peut seul tout apprendre et qui ne nous trompe jamais.

Mais, certains préceptes de l'Évangile vous paraissent aussi outrés et trop sévères; le mépris des richesses, la sainteté de la vie, le pardon des injures, le bien rendu pour le mal, c'est là ce que *vous rejettez*. Et pourquoi ne comprenez-vous point que c'est vous qui êtes trop relâchés; mais que Dieu n'est pas trop sévère; que c'est à vous à vous élever et non pas à Dieu à descendre au niveau de vos préjugés et de vos passions; que vos mauvais penchans doivent vous paraître suspects, plutôt que les préceptes évangéliques et que leur divin auteur? Pour vous, la religion ne sera-t-elle *vraie* et *divine* dans tous les points, que lorsqu'elle n'enseignera que des vertus *humaines* et qu'elle favorisera tous vos écarts en leur prêtant son nom et son appui?

XV. La *religion naturelle est suffisante*. -- Où est-elle, cette prétendue *religion naturelle?* Je ne la trouve point, ou je la vois partout différer selon les tems, selon les lieux et selon les personnes; je la trouve sanctionnant même le crime et le présentant quelquefois comme nécessaire, comme respectable et même comme divin; il a fallu que l'évangile fut infiniment plus puissant, plus sacré, plus éclairé, plus bienfaisant que la nature, qu'il la sauvât de ses propres excès; si la religion naturelle parle à tous

les sœurs, pourquoi ne leur tient-elle pas à tous un même langage? Jadis les peuples avaient droit de vie et de mort sur leurs enfans; ils pouvaient les vendre et s'en faire un revenu légitime; étaient-ils faibles, difformes, ou trop nombreux? ils étaient exposés dans des forêts, immolés sur les autels des faux dieux, ou, (la seule idée me glace d'horreur,) ils étaient ensevelis vivants! Et ces atrocités révoltantes étaient consacrées par les lois, étaient faites par une sorte de pitié et de *religion naturelle*! Que dirai-je, des abus criants, que les maîtres exerçaient envers les serviteurs qui n'étaient désignés que sous le nom *d'ilotes* ou d'esclaves? Des milliers de ces malheureux étaient la propriété d'un seul homme et de tout le public; un seul citoyen romain en avait par fois jusqu'à *vingt mille*, et à Athènes, où il n'y avait que 21,000 habitans, on comptait *quatre cent mille esclaves*! cette classe de victimes vivantes, qu'on daignait à peine honorer du nom d'hommes, a formé pendant long-temps plus des deux tiers de l'espèce humaine; leur vie, leur force, leur volonté, leur conscience, appartenaient exclusivement à leur maître, ils servaient, sans exception, à ses travaux, à ses voluptés ou à ses crimes. Le maître était-il tué et ignorait-on l'auteur du délit? tous ses esclaves étaient sacrifiés quel que fut leur nombre; on les immolait aussi dans des malheurs publics pour appaiser de fausses divinités, ou pour appaiser les mânes de celui que pleurait une famille en deuil;

et le plus souvent, c'était dans des jours de fête que dans l'arène on les faisait dévorer par des bêtes féroces. Attelés comme de vils animaux pour cultiver la terre, renfermés dans des étables par troupeaux, nourris d'une manière qui servait autant à les faire souffrir qu'à les faire vivre, tel était le sort des esclaves soumis à des hommes souvent plus durs que l'esclavage même; leurs enfans étaient traités avec le même raffinement de barbarie; et, peut-on le dire et l'entendre sans frémir, ils étaient frappés, en certains tems de l'année, uniquement pour leur rappeler le poids de la servitude; et l'on pouvait les tuer quand ils étaient avancés en âge, ou quand on voulait exercer son adresse... Ainsi, à Rome, 60,000 germains périssent en un seul jour pour l'amusement du *peuple roi*. Ces fiers romains, que notre jeunesse et notre adolescence ont tant appris à admirer, appelaient toutes les autres nations *barbares*, pendant que de leur côté, ils les traitaient comme si la nature leur avait refusé une âme! Cependant, dans la célèbre antiquité, tant d'horreurs s'exerçaient publiquement chez les nations les plus policées et par les hommes les plus éclairés, les plus bienfaisans; et les plus révérés des philosophes les autorisaient par leurs écrits, les encourageaient par leurs exemples; et si la *religion naturelle* régnait seule encore, l'Europe compterait plus de quarante millions d'esclaves, et nous serions nous-mêmes des esclaves malheureux, ou ce qui serait plus malheureux encore, nous

serions-nous-mêmes des maîtres barbares... Jamais, parmi les anciens, les lumières, les sciences n'empêchèrent la corruption, la cruauté et l'idolâtrie; tandis que, dans le même tems, le peuple juif, le plus méprisé de tous, adorait seul le *Dieu vivant et vrai*, en affirmant que Dieu l'avait instruit, et dans la suite, douze pauvres pêcheurs illettrés, ne connaissant de nom aucun auteur, aucune science, aucun livre humain, sortirent du lac de Tibériade pour éclairer, pour convertir, pour sauver l'univers. Une loi chez les Egyptiens récompensait le vol; les lois de Dracon punissaient de mort les fautes les plus légères; les lois de Lycurgue ne formaient que des guerriers féroces; elles encourageaient le larcin et l'adultère; elles établissaient des lieux cachés d'où l'on tuait les esclaves par surprise, elles ordonnaient le meurtre des enfans faibles ou malades. Les lois de Solon et celles de l'île de Crête, approuvèrent le même crime qui attira le feu du ciel sur les cinq villes coupables. A Rome les lois des douze tables condamnaient le débiteur insolvable à être vendu comme esclave ou mis à mort, et ses membres partagés entre ses créanciers; les guerres se terminaient par la captivité ou le massacre des vaincus; femmes, enfans et vieillards, les prisonniers étaient immolés au Dieu des batailles; qu'attendre d'un peuple qui lisait ses destins dans des oracles mensongers, dans les entrailles des oiseaux ou dans celles des victimes humaines? Un décret du Sénat plaçait

les empereurs ou leurs favoris au rang des demi-dieux, et dans cette attente, ils cessaient long-tems à l'avance de se croire des hommes; et d'ailleurs, comment voyait-on les dieux eux mêmes. ? » l'ancien paganisme, dit un auteur moderne, enfanta » des dieux abominables, qu'on eut puni ici-bas » comme des scélérats, et qui n'offraient pour ta- » bleau du bonheur suprême, que des forfaits à » commettre et des passions à contenter. » Eh voilà ce qu'on a obtenu avec une religion naturelle, une *religion suffisante* qui n'a suffi à personne, pas même à l'élite de ses défenseurs.

XVI. Il est bien étrange, s'écrie J. J. Rousseau, *qu'il faille une autre religion que la naturelle.* (Emile Tom. 3 Pag. 112.) Vous parlez ainsi, vous, philosophe Genevois, qui avez sucé le christianisme avec le lait, vous qui êtes né dans le bereeau de la réformation, vous qui devez à la religion même que vous combattez, tout ce qu'il y a de vrai dans vos lumières, d'élevé dans vos sentiments ; vous donnez un développement méthodique à ce qui est déjà connu; mais auriez-vous été capable de le découvrir, et le peuple surtout qui ne doit pas être plus déshérité que vous, en fait de vérités religieuses, les aurait-il découvertes, s'il avait toujours été abandonné à lui-même ? L'histoire avec ses pages d'airain, affirme partout le contraire, toutes les nations de nos jours privées de la révélation, sont dans *la vallée de l'ombre de la mort*, et elles y resteront jusqu'à l'apparition de la religion

révélée. Les plus éclairés et les plus sages des payens le proclamèrent. » *A moins*, disait Socrate, » qu'il ne plaise à Dieu de vous envoyer quelqu'un » qui vous instruise de sa part, n'espérez de réussir jamais dans le dessein de réformer les hommes. » » Nous ne pouvons plus demeurer dans cet état, » s'écriait un autre, nos plaies sont incurables, si » Dieu n'y met la main. » ... » Qu'il serait à désirer » que Dieu même vînt à notre secours ! »

XVII. C'est dans le livre de la nature que j'apprends à servir son auteur; nul n'est excusable de n'y pas lire; il parle une langue intelligible à tous les esprits (Émile, p. 163.). Puisque ce livre est plus clair que le *livre de vie*, pourquoi l'a-t-on partout si mal interprêté ; d'où vient cet aveuglement universel? pourquoi les plus éclairés ont-ils laissé à un crucifié, à Jésus-Christ seul, le soin d'apprendre *à adorer Dieu en esprit et en vérité*? Chez les payens, le Dieu, le prêtre, l'adorateur et la victime, méritaient un mépris égal ; et les philosophes offraient des systêmes opposés ou des absurdités différentes. Le livre de la grâce est seul intelligible ; ce n'est qu'en s'en écartant qu'on s'égare ; ses disciples le comprennent bien mieux et n'ont pas les mêmes divergences entr'eux que ceux qui le rejettent. Les premiers ont des principes communs, et les autres n'ont aucun point de départ, ni aucun lieu de réunion; chez nous les divisions sont dans un petit nombre de sectes qui tendent à se réunir, chez les déistes les divisions sont dans

chaque homme avec un autre homme, et dans chaque homme avec lui-même. Concluons donc que le livre de la nature n'est vraiment intelligible et complet qu'avec celui de la grâce. Pour le prouver, j'oppose Jean-Jacques à lui-même : je lui cite un témoignage qu'il ne récusera point, c'est le sien : » Je consultai les philosophes, dit-il ; je » feuilletai leurs livres ; j'examinai leurs diverses » opinions ; je les trouvai tous fiers, affirmatifs, » dogmatiques, même dans leur scepticisme pré- » tendu ; n'ignorant rien, ne prouvant rien, se » moquant les uns des autres, et ce point commun » à tous me parut le seul sur lequel ils ont tous » raison. Triomphans quand ils attaquent, ils sont » sans vigueur en se défendant ; si vous pesez leurs » raisons, ils n'en ont que pour détruire ; si vous » comptez les voix, chacun est réduit à la sienne : » ils ne s'accordent que pour disputer. »

XVIII. Les plus grandes idées de la divinité nous viennent par la raison seule. — J'ai contre cet argument autant de solutions qu'il y a d'individus ; tour-à-tour, cette *raison seule* a présenté Dieu comme altéré de sang et de larmes ; ou comme indifférent, étranger à tout, et vivant *dans un éternel repos*, ou comme immoral et déifiant le vice et le crime. Avant la révélation, ce n'était pas seulement Athènes, c'était l'Univers entier qui élevait *un autel au Dieu inconnu* !

XIX. Dieu n'a-t-il pas tout dit à nos yeux, à notre conscience, à notre jugement ? C'est une

vérité incontestable pour le chrétien ; c'est une contradiction chez le déiste. Il ne connaît qu'en partie, et il repousse la lumière qui lui manque et qui lui est offerte ; aussi ; *ces choses sont souvent cachées aux savans, et Dieu les révèle aux ignorans, à l'enfant lui-même* dans sa docilité !

Qu'est-ce que les hommes nous diront de plus ? — Rien. S'ils sont incrédules ; ils ne vous enseigneront que d'autres erreurs, ou ils les apprendront de vous ; s'ils sont croyans, le moindre d'entr'eux vous parlera *de ce qui n'était jamais monté dans le cœur de l'homme.* Mais ce n'est pas à l'école de l'homme que je vous conjure de me suivre, c'est à celle de Dieu. Chrétien évangélique, je n'attribue l'infaillibilité à aucun mortel, à aucune société ~~humaine~~ ; je ne l'attribue qu'à Dieu ; il nous dit, dans sa parole : *apprenez de moi ;* et chacun de nous répond : *parle, Seigneur ; ton serviteur écoute !*

XX. Mais, disent les déistes ; *Dieu ne peut nous apprendre que ce que nous tenons de lui par la raison ;* — Quel démenti donné à la raison elle-même ! C'est dire que Dieu est incapable de nous rien enseigner, voulût-il être notre maître ; il ne manque plus que d'ajouter *humblement* que Dieu lui-même est fait pour être notre disciple. M. Dupuis, dans *son origine des cultes*, va bien plus loin encore, si *Dieu existe*, (remarquez ce doute ;) *il n'a pu se révéler aux hommes.* » Je ferai ici pour toute réponse celle du savant Daniel-Encontre, un

de mes professeurs; « j'admire l'indulgence de ces docteurs, qui veulent bien permettre à Dieu d'exister, sous condition qu'il se taira. »

XXI. Pourquoi donc, dit le déiste, *Dieu ne s'est-il pas également révélé à tous les hommes, puisque c'était si nécessaire?* — Dieu a réparti inégalement tous ses dons parmi les peuples et les individus; différences d'état, de facultés, de talens; vigueur ou maladie, richesses ou pauvreté, civilisation ou barbarie. (1) Dans la nature le soleil répand une lumière brûlante sur les peuples qui se trouvent sous la ligne équinoxiale; il éclaire obliquement ceux qui habitent sous les tropiques, et semble ne point briller pour ceux qui sont sous les cercles des pôles; le déiste ne voit rien là qui le surprenne dans l'ordre de la nature; d'où vient qu'il est si indigné de cette différence dans l'ordre de la grâce? ne vaudrait-il pas mieux qu'il conclut que, n'ayant point assisté *au conseil de Dieu*, nous ne pouvons pénétrer ses décrets; que ceux qu'il a le plus favorisés doivent le bénir doublement de ce don si gratuit, et chercher à éclairer les autres; mais

(1) Ainsi, d'un autre côté, plusieurs déistes ne peuvent concilier la BONTÉ de Dieu avec des peines dans une autre vie: et cependant, ils disent avec nous que Dieu est BON dans la nature, malgré les pestes, les années de disette, les inondations, la mortalité. Un homme naît pauvre et malheureux, un autre est estropié et infirme, un autre aveugle et paralytique, et le déiste croit toujours à la bonté divine dans cette vie; pourquoi de trop justes punitions dans une autre existence détruiraient-elles la même bonté?

que ceux-ci ne doivent pas se croire abandonnés, car ils n'ont qu'à faire valoir *les dons qu'ils ont reçus*; ils en ont tous reçu assez pour *glorifier Dieu*, et tous ceux qui *n'ont point vécu sous la loi seront jugés sans elle.*

XXII. Non-seulement, il y a dans le monde, diverses religions, mais dans chaque religion en particulier, il y a diverses sectes : On se partage, on se dispute, on se hait, on se damne mutuellement. Comment rien croire des principes communs de la part de ces hommes qui s'accordent si mal entr'eux ?

Ils ne sont pas chrétiens réformés, ceux qui n'ont qu'un esprit de *schisme*, de *dispute*, qui *haïssent* ou qui *damnent* leur prochain, et qui, le destinant aux flammes éternelles, sont bien aise, d'avance, de commencer envers lui l'office du démon. *Dieu est charité*, et ce ferment de secte, de parti, de haine est la violation la plus manifeste de l'évangile : *Qui es-tu, ô homme qui condamnes les autres ? Ne jugez point, afin que vous ne soyez point jugés.* Mais, au lieu de nier les *principes communs* à toutes les religions et que professent les sectes les plus ennemies, on devrait conclure plutôt que ce qui est commun à toutes est bien fondé, puisque l'esprit de parti n'a pas empêché les unes d'adopter les principes des autres. Il n'en est pas ainsi des incrédules, qui sont pour les autres et pour eux-mêmes de véritables *protées*, et qui n'ont rien de commun entr'eux que l'esprit de division. Tou-

tes les vérités et tous les préceptes des chrétiens sont dans l'évangile : où est le livre qui contient les vérités et les préceptes des incrédules ? Les fausses religions et les erreurs même des hommes dans les diverses sectes, prouvent doublement l'insuffisance de la raison, qui n'a jamais pu seule maintenir les hommes dans la vérité et dans le bien. Si toutes les religions et toutes les sectes possibles diffèrent en plusieurs points, toutes gardent le point fondamental, la révélation elle-même, et toutes sont unanimes contre votre incrédulité. Quant au salut des hommes des diverses croyances, et à votre propre salut, la religion réformée ne prononce point, *elle laisse*, d'après l'évangile, *croître l'ivraie et le bon grain jusqu'à la moisson où le père de famille les séparera*; elle prie pour vous, elle vous remet au jugement de Dieu, et elle vous livre à votre conscience, qui est la première à vous accuser.

XXIII. Le grand nombre d'évangiles qui ont paru dans le principe, prouve qu'aucun n'est véritable et que tous les faits sont mensongers. — La logique est curieuse et nouvelle. De ce que tant d'évangiles ont été publiés dès le commencement, il s'en suit plutôt que les faits principaux qu'ils renferment en commun, ne doivent pas être mis en doute. Si l'on était arrivé jusqu'au 19me siècle, sans faire un choix certain, authentique entre les évangiles, le choix ne pourrait s'établir aujourd'hui que par le plus de vraisemblance des faits

et par l'excellence de la doctrine. Mais le choix dont-on parle a été confirmé dès les premiers jours. Il a été démontré, alors, que les livres sacrés étaient écrits par ceux dont ils portent le nom; traduits en diverses langues, répandus en divers lieux, donnés à une foule de personnes, conservés avec un soin extrême, nous sont parvenus dans leur contenu primitifs. Ils ont paru du vivant de leurs auteurs et ceux-ci auraient démenti des livres qu'on leur aurait faussement attribués. Les premiers chrétiens n'auraient pas souffert non plus le martyre pour ne pas livrer aux bûchers des payens, des livres dont ils n'auraient pas été sûrs de l'inspiration.

Enfin, les auteurs des trois premiers siècles ne citent aucun évangile supposé, aucun ne fut traduit, ni commenté, ni lu dans les églises, ni admis dans le canon des livres inspirés, ni mis en avant par des hérétiques d'aucune époque, ni par les ennemis des apôtres, qui n'ont pas soupçonné l'existence d'un seul évangile falsifié. Concluons donc que pour l'authenticité des livres saints, nous avons à la fois une évidence historique et une évidence morale. -- L'incrédule, au contraire, qui ne risquerait rien, selon lui, en admettant ce qu'il nomme nos *admirables erreurs*, se met en opposition avec tous les témoignages, toutes les lumières, toutes les vertus, tous les intérêts temporels et éternels, il n'a pour lui aucun document positif, aucune

démonstration; il n'a que des doutes, des soupçons, tout au plus des probabilités balancées par d'autres probabilités; il aurait pour lui, en croyant, l'exemple et l'approbation des hommes les plus vénérables à ses propres yeux, et il a pour lui dans les doutes, ce qu'il y a d'hommes légers, mondains, vicieux, criminels; et c'est sur une base aussi ruineuse qu'il flétrit, qu'il désespère sa vie et qu'il deshérite son immortalité! Contre les vérités les plus sérieuses, les plus graves, il n'a d'autres preuves, d'autres raisons que quelques bons mots, des épigrammes, des railleries; tout son art consiste à déplacer pour faire le vide, à détruire et à ne mettre que des piéges ou des abîmes, à la place de ce qu'il a détruit : chez lui tout est question, et tout est problême. Il rejette la foi, dit-il, à cause de quelques doutes, et l'incrédulité renferme tous les doutes, elle est elle-même le doute perpétuel. Il cesse de croire pour ne plus savoir que penser. Dieu a tiré du monde le néant : apôtre de la destruction, l'incrédule veut faire du monde intellectuel un néant nouveau!

XXIV. Les Évangiles m'inspireraient toute sorte de confiance, s'ils rapportaient des faits ordinaires et croyables. — En attribuant à Dieu des miracles, on lui attribue des actes aussi ordinaires et aussi croyables que le sont pour nous les œuvres les plus simples et les plus faciles.

XXV. Pour moi, je rejette tout ce qui est mystère ou miracle; je rejette tout ce que je ne comprends pas.

Quoi ! partout ailleurs, vous avouez votre ignorance, et ce n'est que lorsqu'il s'agit de l'infini que vous voulez tout expliquer. Quoi ! toutes les sciences auront leur mystères, nous serons un mystère, un miracle pour nous-mêmes, et la religion qui est descendue du ciel, qui a pour auteur une intelligence souveraine, nous rebutera parce qu'elle est souvent au-dessus de notre portée ! Si elle était le produit de l'entendement humain, elle ne s'élèverait pas au-dessus de lui, mais précisément parce qu'elle vient de Dieu, elle doit être supérieure à notre faible raison. Si non, il faudrait que l'esprit humain fut infini comme Dieu, ou que Dieu fut borné comme l'esprit humain; bien plus, un Dieu que nous pourrions comprendre en toutes choses, cesserait par là même d'être Dieu. Vous rejetez *tous les mystères*, dites-vous, tout ce que *vous ne comprenez pas*; rejetez alors votre âme, votre propre existence; car vous ne pouvez les comprendre; niez les effets de la boussole, car vous ne concevez pas l'attraction de l'aimant; niez la chaleur du feu, la clarté du Soleil, car vous ignorez la nature de la lumière. — En rejetant les mystères du christianisme, vous compliquez toutes les difficultés, vous êtes forcés d'admettre des contradictions. Vous convenez que les apôtres poussent la franchise jusqu'à la naïveté, et que leur conduite est admirable; eh bien, il vous faut croire que les hommes les plus respectables ont été les plus fanatiques et les plus méchans, afin de nous attacher irrésistiblement aux plus hautes

vertus; que les hommes les plus sincères ont été les plus fourbes et qu'ils ont formé l'absurde complot de mentir aux hommes pour leur faire connaître la vérité; que sans crédit, sans enthousiasme, sans ambition, ils ont conçu un projet au-dessus de tout pouvoir humain, uniquement pour attirer sur eux le mépris public, tous les genres d'infortunes et tous les genres de supplices. -- Que dis-je? il vous faut croire que la religion pure, sainte, divine, ne s'est établie que par les moyens les plus méprisables ou les plus odieux; l'ignorance, la folie ou l'imposture. Vous êtes forcés d'admettre que les peuples les plus ignorans ont connu par eux-mêmes la vérité, et que les philosophes les plus célèbres n'ont pu y parvenir et qu'ils étaient des enfans en matière de religion. -- Si le christianisme venait des hommes, chose inouie, de pauvres bateliers, des corroyeurs, des faiseurs de tentes auraient trompé par de faux prodiges les plus profonds métaphysiciens de la Grèce et de Rome, et ne connaissant que leur idiôme Syro-phénicien, ils auraient fait accroire à tous les peuples, depuis le Tage jusqu'à l'Indus, qu'ils parlaient les langues de leurs divers pays! prêchant une doctrine qui paraissait mensongère et absurde, imposait tous les sacrifices, soumettait à toutes les persécutions, ils auraient fait pratiquer le bien sans aucun suffrage, aucun intérêt sur la terre; et avec l'exclusion de toutes les ressources, ils auraient fait face à toute la science des philosophes, à l'immense pouvoir des

docteurs juifs, des prêtres payens et de tous les princes de la terre? Oh! je m'écrie avec Gamaliel: *si cette œuvre vient des hommes elle se détruira d'elle-même; mais comme elle vient de Dieu vous ne pouvez la détruire.*

Je dirai donc à ceux qui rejettent les mystères et les miracles: l'établissement seul du christianisme que vous voyez, qui vous presse de toutes parts, est lui seul le plus profond de tous les mystères et le plus grand de tous les miracles.

XXVI. Les miracles sont impossibles, -- Oui, aux hommes, mais non pas à Dieu, qui, auteur de toutes les lois de la nature, peut les suspendre, les modifier à son gré, surtout quand il s'agit d'un but moral digne de lui. Les prophêtes et les apôtres n'ont jamais attribué un seul prodige à leur pouvoir; au contraire, ils ont reconnu leur extrême faiblesse, leur nullité, pour rehausser la puissance et la bonté divines dont ils étaient les débiles instrumens. La création est elle-même le plus grand de tous les miracles, et en reconnaissant celui-là prétendre que tout autre est *impossible*, est une absurdité manifeste. Alphonse, roi de Castille et le berger Matthieu Garo, ont nié la sagesse de Dieu; plusieurs ont nié sa justice et sa bonté; il ne manquait aux prétendus oracles de nos jours que de nier sa puissance.

XXVII. » *Un miracle*, dit Voltaire, *est la violation des lois immuables de la nature. Un miracle est donc une contradiction dans les termes*

Une loi ne peut être à la fois immuable et violée. » — Aucune loi de l'univers n'est immuable par son essence ; Dieu seul est immuable par lui-même. Les lois de la nature sont *immuables* en ce sens qu'aucun pouvoir humain ne peut les changer ; elles sont *immuables* encore en ce que Dieu n'en suspend l'effet que par des motifs qu'il a prévus de toute éternité.

XXVIII. » *Mais*, dit-il, *c'est le Dieu immuable qui change lui-même, ce qui est plus contradictoire encore.* » — Dieu ne change pas non plus, car Dieu avait prévu, avait voulu de toute éternité cette suspension des lois de la nature dans les temps marqués par sa providence. C'est ici sa volonté éternelle qui s'accomplit, son harmonie préétablie qui se manifeste.

XXIX. » *Est-il digne de Dieu de faire des lois pour les violer, de déranger son propre ouvrage. Il est clair qu'étant Dieu, il a fait la machine immense de l'univers aussi bonne qu'elle puisse l'être.* » (Système de la nature, p. 228.)

Mais l'univers n'est pas simplement une *machine* ; il ne se compose pas seulement d'êtres inanimés, auxquels il ne faut qu'une conservation matérielle ; il y a aussi dans l'univers des êtres intelligens et moraux ; il faut donc que Dieu ait pour eux d'autres vues, d'autres biens que des vues et des *biens physiques*, il leur faut un bien, un perfectionnement *moral*. Pourquoi Dieu, dans un but si digne de lui, n'emploirait-il pas des moyens ex-

traordinaires pour se faire connaître à l'homme; pour lui faire connaître ses devoirs, ses espérances, sa propre volonté? Le déiste admet avec nous qu'il y a un autre univers que celui-ci, une autre vie (1)

(1) Je n'appelle point DÉISTE celui qui croit que tout meurt avec le corps; le MATÉRIALISTE est, selon moi, frère de l'athée. Croire que la matière soit capable de pensée et d'intelligence, de vice et de vertu, c'est ne plus savoir ce qu'est la pensée, ce qu'est la vertu; c'est nier la raison et la conscience; c'est se nier soi-même. Ne pas distinguer les corps qui se meuvent par des forces extérieures d'avec l'âme qui est le principe moteur lui-même; vouloir que ce principe, qui est immatériel, ne soit pas indestructible; nier le désir, l'instinct universel de l'immortalité, et le sentiment intime que chacun en a au fond de son cœur, qui lui dit: TU ES IMMORTEL; toutes ces absurdités réunies forment une lèpre intellectuelle et morale; et je le soutiens, on devient athée; car c'est nier Dieu que de nier ses perfections, et le matérialisme les détruit toutes: il détruit l'ÉTERNITÉ de Dieu; car un être éternel ne forme pas des êtres d'un jour pour les immoler au néant et pour faire toucher le berceau au cercueil. Il détruit sa SAGESSE; car Dieu est-il sage de créer pour détruire, de donner un principe d'existence sans aucun complément? Il détruit sa JUSTICE; car sur la terre le méchant est souvent heureux et l'homme de bien persécuté, et Dieu serait-il juste dans le ciel, s'il n'y avait point d'équilibre entre la vertu et la récompense et entre le vice et le châtiment? Enfin, il détruit la BONTÉ; Dieu serait-il bon, ou plutôt ne serait-il pas cruel, s'il disait à l'homme: j'ai mis en toi le désir et l'espérance de l'immortalité: mais ce désir n'est qu'un piége, cette espérance n'est qu'une déception, qu'une chimère, qu'un tourment stérile. Je puis, d'un seul acte de ma volonté, te rendre immortel; mais je me plais à te voir souffrir sans dédommagement, à te voir vertueux sans récompense, à te voir me sacrifier tout, sans que je t'en tienne aucun compte; fais le bien et lutte contre les misères, les infirmités, la maladie et la mort; je veux te précipiter dans l'abîme sans fond du néant!... Voilà ma BONTÉ!

que cette vie terrestre et passagère, qu'il y a une vie éternelle et bienheureuse dont Dieu veut nous mettre en possession; Dieu ne peut-il dans quelques circonstances rares, éclatantes, d'une nécessité suprême, suspendre quelques lois physiques pour convaincre les hommes de sa puissance, de sa miséricorde et pour les préparer à une autre économie! *Dérange-t-il son ouvrage* quand, pour le compléter, pour le rendre parfait, il unit le ciel avec la terre, le temps avec l'éternité?

XXX. L'auteur des *pensées philosophiques* s'écrie: *Si la religion que tu m'annonces est vraie, sa vérité peut se démontrer par des raisons invincibles. Trouve-les, ces raisons. Pourquoi me harceler par des prodiges, quand tu n'as besoin pour me terrasser que d'un syllogisme? Quoi donc! te serait-il plus facile de redresser un boîteux que de m'éclairer?*

Depuis le commencement du monde, il n'est pas d'argument auquel on n'ait opposé des argumens contraires. Tous les esprits ne sont pas en état de comprendre le fort ou le faible d'un syllogisme, et tous les syllogismes réunis n'ont jamais changé, régénéré le cœur, n'ont jamais converti un fourbe ou un méchant. Le bon exemple, ou la punition d'un de ses complices, et surtout un fait qu'il croit *providentiel*, ont plus de pouvoir sur lui que la force des raisonnemens et l'éloquence des discours. Sans contester l'empire magique de la parole, je soutiens qu'un prodige et même un fait ordinaire

parlent souvent plus haut que tous les raisonnemens. La robe de César teinte de sang, qu'Antoine montre aux Romains, leur en dit plus que toutes les phrases d'un rhéteur ; et, pour puiser un exemple dans l'Évangile, les cicatrices de Jésus-Christ que Thomas peut voir et toucher; l'ont aussitôt convaincu, et tous les témoignages de ses respectables collègues n'avaient pu rien produire sur son esprit. Au reste, l'incrédule suppose, ce qui est absurde, que Dieu accorde aussi un pouvoir miraculeux à l'imposteur ; alors Dieu se contredirait lui-même : il n'accorde son pouvoir que pour le bien et pour confirmer la vérité, et lorsque la grandeur de la doctrine se joint à un pouvoir surnaturel qui nous la confirme, nous ne pouvons plus refuser un assentiment que nous avons jusqu'alors refusé aux vérités et aux discours ; ou bien, il faut que l'incrédule soutienne que la religion qui paraît vraie et divine en elle-même, ne l'est pas, uniquement parcequ'elle s'appuie sur un pouvoir divin.

Au reste, vous ne voulez pas, dites-vous, *être harcelé par des prodiges* ; l'Évangile peut s'en passer, car il est miraculeux en lui-même. « Où Jésus avait-il pris chez les siens, s'écrie l'auteur d'*Émile*, cette morale si pure et si élevée, dont *lui seul* a offert les leçons ? » Certes, ce n'était pas chez les juifs, qui ne donnaient que des motifs terrestres, ni dans les opinions du Portique, du Lycée, ni chez aucun des moralistes orientaux. Tous leurs préceptes montrent d'importantes omissions, d'im-

menses lacunes ; et la morale de Jésus forme seule un ensemble complet et parfaitement lié dans toutes ses parties. Ce fils d'un charpentier n'a pu puiser son système dans celui des philosophes, parce qu'il n'a fait aucune étude de leurs ouvrages et qu'il n'est riche que de son propre fond ; et eût-il connu les écrits des savans étrangers, on ne pourrait rien en déduire contre lui, puisque la plupart des vertus évangéliques étaient inconnues aux philosophes payens, et surtout les motifs suprêmes sur lesquels Jésus les appuie. Les philosophes se bornent à régler l'extérieur, les manières, les procédés ; Jésus seul, comme auteur du cœur humain, pénètre dans le cœur, le domine, lui donne un nouvel être, une nouvelle naissance. -- Tous les systèmes possibles sont tributaires de certaines erreurs, de certains préjugés ; l'orateur romain avoue lui-même : » qu'il n'est pas d'absurdité, quelque choquante qu'elle soit, qui n'ait été enseignée et défendue par quelqu'un des philosophes » : le système évangélique seul ne présente, au contraire, rien que de vrai, que de bon ; rien ne le dépare ; il plane au-dessus des idées des temps et des lieux ; au-dessus de tous les siècles, de tous les esprits ; au-dessus de tous les sentimens de notre nature. Enfin, tout ce qui est humain se perfectionne, ou par le progrès des lumières, ou par une amélioration des mœurs ; la morale évangélique seule est parfaite à son berceau, et toutes les sciences et toutes les vertus humaines réunies, loin de pouvoir perfec-

tionner cette morale, ne pourront même jamais l'égaler. Je suis donc en droit d'affirmer qu'en n'admettant aucun des miracles qui ont appuyé l'Évangile, ce livre est toujours divin, puisqu'il est lui-même un miracle intellectuel et moral.

Incrédule, tu me demandes *des raisons, un syllogisme pour te terrasser* comme saint Paul sur le chemin de Damas; les voilà ces *raisons* et ce *syllogisme.* Et si, au lieu de ne chercher que d'oiseuses discussions, tu cherches réellement la vérité et la sagesse, prends l'Évangile, lis-le de bonne foi, et tu t'écrieras bientôt comme Archimède à Syracuse, en emportant avec lui la couronne de Hiéron : *J'ai tout trouvé!*

XXXI. Tous les miracles sont inutiles, si la doctrine est vraie; si elle est fausse, tous les miracles ne changeront en rien sa fausseté.

L'incrédule fait sans cesse le même cercle vicieux, il rejette ce qui est miraculeux; mais il veut que je lui permette de supposer ce qui est absurde et contradictoire; c'est comme s'il me demandait de lui permettre de déraisonner pour me prouver la force de ses argumens. Dieu seul peut modifier les lois de la nature, et aucun mortel ne peut y rien changer sans sa permission, et dès qu'il y opère quelque changement au nom de Dieu, il ne peut rien m'apprendre de faux ou d'erroné? Je sais que l'homme est capable de grandes pensées, de beaux systèmes; mais je suis assuré que par lui-même il ne fera jamais rien de surnaturel, et dès que l'homme a

pu appuyer une grande doctrine par des miracles, je vois aussitôt là *le doigt de Dieu* ; car Dieu seul peut faire ce qui est miraculeux et tout ce qui est miraculeux est divin. Quand l'incrédule me demande ce que je répondrais à celui qui m'annoncerait une doctrine fausse appuyée par des prodiges ? Je prendrais le parti le plus sûr ; j'avouerais que je ne crois point à ces prodiges, quoique je ne puisse les expliquer, plutôt que d'admettre ce qui répugnerait à ma raison et à ma conscience, à la vérité et à la vertu. D'ailleurs, je le répète, Dieu ne pourrait accorder le don d'un seul miracle à l'erreur ou à l'imposture, à moins qu'il ne fût un imposteur lui-même. Je dois donc, avant tout, demander à l'homme qui se dit inspiré, ce qu'il veut m'apprendre par son inspiration ; s'il m'enseigne le mensonge ou le vice, fut-ce un ange du ciel, *qu'il soit anathême !* La vérité de la doctrine et les miracles doivent donc se prêter un appui réciproque. Au reste, il est plus facile de connaître les faux miracles que les faux raisonnemens ; personne ne se trompera, par exemple, sur la résurrection de Lazare enseveli depuis quatre jours et devenu la proie des vers et de la corruption. -- Si l'incrédule soutient encore qu'un imposteur peut faire de vrais miracles, je le prierai, pour me désabuser, d'en faire lui-même devant moi. Que répondrait-il, si, pour renverser tous ses doutes, je lui disais : tous les raisonnemens sont inutiles, car Dieu peut, s'il le veut, non-seulement faire que le contenant soit

plus grand que le contenu, que la partie soit plus grande que le tout, mais il peut changer l'erreur en vérité et le vice en vertu; l'incrédule me répondrait que j'affirme ce qui est contradictoire; eh bien, quand il affirme qu'une doctrine fausse peut s'étayer de vrais miracles, il avance la plus grande de toutes les contradictions, c'est que Dieu, source de toute vérité, propage l'erreur; c'est qu'un fourbe peut ravir malgré elle la puissance divine, et que la puissance de la divinité à son tour, est moindre qu'un pouvoir humain.

XXXII. *Tout l'univers m'attesterait un miracle, tel que la résurrection d'un mort; je pourrais la voir que je n'y croirais pas, parce que tout le genre-humain peut se tromper, ou vouloir me tromper, et je puis me tromper moi-même; tandis qu'une résurrection n'est jamais arrivée, qu'elle n'arrivera jamais, qu'elle est contre la nature et qu'elle est évidemment impossible.* (Hume, sur les miracles.)

Soutenir qu'on ne veut rien croire de miraculeux sur le témoiqnage d'autrui, ni sur le sien propre, n'est-ce pas dire; je ne veux pas croire à la religion, uniquement parce que je suis décidé à ne pas y croire? on pourrait me convaincre que je n'avouerais pas aux autres que je fusse convaincu et que je ne me l'avouerais pas à moi-même. Et dès lors, pourquoi raisonner avec de tels hommes? — Comment savez-vous qu'*une résurrection n'est jamais arrivée?* Vous ne le savez que par le té-

moignage ; et vous rejeteriez, dites-vous, celui *de l'univers* ! Et quand on vous dirait qu'une résurrection est arrivée pour la première fois, que pourriez-vous en conclure, si les témoins étaient dignes de confiance ? Une *résurrection est contre la nature*, ajoutez-vous ; oui, elle est contre les lois ordinaires de la nature ; vous ne faites là que définir le miracle. Le rejetez-vous parce qu'il est *trop rare* ? mais s'il était habituel, ce seraient alors les faits les plus simples qui seraient miraculeux. — Est-ce parce qu'il est attesté par *peu de personnes* et que tout le reste n'a vu que des faits ordinaires ? Mais, quelquefois, le témoignage d'un seul a prévalu contre celui de tous. Malgré le genre-humain et le tribunal de l'inquisition, Galilée a prouvé au monde que la terre tournait autour du soleil. — *Mais une résurrection est impossible.* — Eh pourquoi ? Est-ce parce qu'on la croit au-dessus du pouvoir de l'homme ? Les apôtres sont les premiers à en convenir et à s'abaisser eux-mêmes ; *nous sommes le rebut et la balayure du monde ; toute puissance vient de Dieu.* Est-ce donc à Dieu qu'une résurrection est impossible, à lui qui a réalisé le néant ? Faut-il donc pour une résurrection un pouvoir plus grand que l'infini ? Rousseau répond que « ceux qui refusent à Dieu le pouvoir des miracles méritent d'être mis aux petites-maisons. » Pour eux l'extravagance est complète, elle revient à ceci : celui qui a un pouvoir suprême est incapable de me convaincre d'une résurrection et de

son propre pouvoir ; en un mot, le *tout-puissant* n'a pas la *toute-puissance.* -- Mais *une résurrection n'arrivera jamais.* -- D'où vous vient cet esprit prophétique ? Avez-vous assisté au conseil de Dieu, ou lui avez-vous défendu d'opérer des résurrections et ne peut-il enfreindre votre défense ? Il ne manque plus que d'accuser Dieu de prestige et de sortilége, que d'ajouter qu'en effet on s'oppose à son pouvoir éternel ; et se proclamant le nouveau *roi* de la création, il faut élever ensuite une nouvelle tour de Babel pour graver au plus haut des cieux cet arrêté provoqué par les faux miracles faits sur le tombeau de l'abbé Pâris :

» De par le Roi, DÉFENSE A DIEU
» De faire miracle en ce lieu. »

XXXIII. *Toutes les religions se fondent sur des miracles et des martyrs ;* -- je ne connais que la religion chrétienne qui repose sur ce double fondement : citez-moi un seul homme mort pour un fait qu'il savait être faux ; citez-moi un seul miracle opéré par un homme de probité pour soutenir une doctrine, et je passe condamnation. Mahomet, qui ne pouvait produire aucun miracle en faveur de sa doctrine mensongère, a déclaré *inutile* tout ce qui serait *miraculeux.* On ne m'oppose point sans doute les prodiges fabuleux des payens, que tous leurs historiens ont présenté eux-mêmes comme les rêves de l'imagination ou les ruses de la politique.

XXXIV. Dira-t-on que *les chrétiens eux-mêmes débitent tant de faux miracles qu'ils font douter*

ainsi de ceux de l'Évangile ? (1) Je répondrai que la foi même, à ces prestiges, atteste qu'il y a eu des miracles réels qu'on a voulu imiter; que les miracles sont nécessaires, puisque les fourbes et les fanatiques veulent vainement obtenir par des prestiges la foi qu'on refuse à leurs discours; que pour connaître leur imposture, il suffit d'examiner les motifs qui les font agir, et d'examiner leurs faux miracles eux-mêmes. D'ailleurs, les faux miracles ne doivent en rien faire douter des vrais; sans quoi, il dépendrait d'un homme de détruire toutes les vérités, dès qu'il se prévaudrait d'une fraude ou d'une superstition. Les miracles de nos saints livres renferment seuls tous les caractères de la vérité : ceux qui les rapportent, ceux qui en sont les objets ne peuvent, sous aucun rapport, donner lieu au moindre doute : le témoignage des auteurs sacrés pleins de droiture, de candeur, scellé de leur sang, appuyé même par leurs ennemis, est pour tout homme sincère, si puissant d'évidence, qu'il

---

(1) L'Évêque Melchior-Canus dit avec raison : que par » ces prodiges prétendus on apprête à rire aux impies et on arrache des larmes aux gens de bien » ; les miracles de la Légende, ceux de M. de Pâris, ceux de M. de Montgeron et ceux du prince de Hohenlohe sont désavoués par les rédacteurs de la FRANCE CATHOLIQUE, qui veulent avec saint Chrysostôme, » qu'on se borne à ceux de nos saints livres qui, seuls, sont incontestables. « On s'attend bien que je dois avoir à ce sujet une foi aussi réfractaire que des catholiques romains. N'étant donc le compère d'aucun des faiseurs de miracles de nos jours, je ne leur accorde à tous que le don de faire des miracles POSSIBLES.

ne sera jamais ébranlé par les attaques des incrédules, ni par les fraudes et les menées sacriléges des ambitieux et des fanatiques. Les miracles de la Bible sont seuls incontestables, parce que seuls, de l'aveu général des hommes, ils ne doivent pas être attribués à une cause moins puissante que Dieu, puisqu'ils sont visiblement au-dessus de tous les pouvoirs humains réunis. On voit surtout dans ces miracles le *doigt de Dieu*, puisqu'on y voit un but digne de lui et des moyens analogues à tous les actes que nous connaissons de la divinité.

XXXV. *S'il s'est fait autrefois des miracles, pourquoi ne s'en fait-il plus?* — Eh que répondrait le déiste, qui croit triompher avec cette objection, si l'athée lui disait : puisque Dieu a créé le monde, pourquoi ne veut-il rien créer de plus? Le déiste répondrait : tout prouve que le monde est l'ouvrage de Dieu ; mais une création nouvelle est inutile ; car il ne faut maintenant que conserver ce qui existe. Eh bien, je soutiens qu'il en est de même du christianisme ; c'est un monde moral dont Jésus est le créateur ; des miracles ont servi à l'établir, mais des miracles sont inutiles dix-huit siècles après son établissement.

XXXVI. *Mais, si je voyais un seul miracle s'opérer, une seule prophétie s'accomplir, je serais l'homme le plus croyant, le plus fidèle.*

Pour que la foi vivifie la conduite, il faut nécessairement qu'elle soit une adhésion de l'esprit, une soumission de la volonté, et surtout une conver-

sion de l'âme ; les pensées pieuses deviennent de bons sentimens en descendant dans le cœur ; ceux-ci élèvent, réchauffent à leur tour ces pensées, et les vertus et les bonnes œuvres ne sont que les bons sentimens réalisés ; chaque pensée et chaque sentiment qui nous portent à croire sont aussi un moyen, un motif, un secours pour nous porter à bien vivre. D'ailleurs, chaque prophétie qui s'accomplit est un miracle permanent, continuel. -- Vous voulez voir des miracles, voyez donc des prédictions qui s'accomplissent sous vos yeux : les malheurs et l'esclavage de la postérité de Cam en Afrique ; la dispersion des juifs dans toutes les parties du monde ; l'évangile annoncé de nos jours à tous les peuples idolâtres ! Voilà les prédictions qui s'accomplissent depuis plusieurs siècles et surtout de nos jours ; mais, tels que les premiers juifs, vous ne croyez pas même à ce que vous voyez, et l'on peut vous appliquer, comme à eux, ces paroles de Pascal : » chose admirable de les voir grands amateurs des miracles et des prophéties, et grands ennemis de leur accomplissement, et que cette incrédulité même ait été prédite. «

XXXVII. *Comment croirais-je sur un récit, ce que tant de juifs ont rejeté, après en avoir été les témoins ?* (J. J. Rousseau.)

Les Apôtres eux-mêmes étaient juifs, pleins de préventions et de préjugés comme les autres, avant d'embrasser une religion qui admet tous les faits

comme principe fondamental; car la mort de Jésus-Christ, sa résurrection, son ascension glorieuse, sont aussi des preuves, des doctrines, des actes de foi. D'ailleurs, un grand nombre de juifs, et les plus éclairés d'entr'eux, ont cru en Jésus-Christ. Ceux-là n'ont dû se décider que par une conviction profonde. Lorsque tous les intérêts humains nous sont contraires, un changement de religion est le plus grand effort qu'on puisse faire sur soi-même. La foi que nous avons reçue de nos pères se lie au respect que nous avons pour eux; elle tient à notre éducation, à nos habitudes, à nos préjugés, à nos craintes; elle se mêle avec nos souvenirs, nos espérances et nos vertus. Ceux qui résistèrent parmi les juifs, dûrent cette obstination à leurs préjugés sur la personne du Messie, sur sa doctrine, sur ses miracles même. Aussi, les payens furent plus favorables que les juifs à la doctrine évangélique. Les grâces qu'avaient reçu les juifs nourrissaient leur orgueil, et leur religion était tellement mêlée avec la politique, que l'une et l'autre intéressaient également leur patriotisme. Les juifs voyaient abolir le sacerdoce, changer leur gouvernement, saper les priviléges exclusifs de leur nation, et ils étaient encore cent fois plus obstinés que les autres. Si Jésus n'avait eu un pouvoir divin, c'était dans l'Arabie et non dans la Judée qu'il aurait cherché ses premiers disciples.

» L'incrédulité de la plus grande partie des juifs n'affaiblit point, en outre, l'argument tiré des té-

moignages et de la foi de l'autre partie : car elle était prédite, et la cause en est connue. Dès que les juifs mondains virent un Messie abject, indigent, si différent de l'idée qu'ils s'en étaient faite, toutes leurs passions se tournèrent en mépris, en exécration contre celui en qui toutes leurs passions avaient espéré (1). Les juifs attendent un conquérant, un Messie temporel pour les *délivrer des romains et leur soumettre les nations*, et Jésus est un libérateur spirituel et pacifique ; *son royaume n'est pas de ce monde* ; les juifs demandent des armes, des richesses, des honneurs ; Jésus offre des croix, des vertus, des persécutions. Que de préjugés aussi de la part des juifs contre la doctrine évangélique ! Amis de la pompe, ils attendent le culte pompeux et cérémoniel de Salomon, et Jésus n'enseigne que le culte du cœur, le culte le plus pur et le plus simple, sans cérémonies, sans oblations, sans sacrifices. Ils respectent les traditions, et lui les abolit ; ils abhorrent les étrangers, et lui leur dit que *nous sommes tous frères* et qu'il faut même *aimer nos ennemis*. Ils se croient seuls choisis de Dieu, et il leur apprend que tous les peuples sont appelés à la nouvelle alliance, et qu'eux-mêmes seront rejetés, dispersés sur toute la terre, précisément à cause de leur incrédulité. Ils placent le salut dans l'ancienne loi, et l'économie nouvelle enseigne qu'*on est justifié par la foi*, que Jésus-

---

(1) Dumont (PRÉSERVATIF CONTRE LE DÉISME.)

Christ est seul *justice, rédemption, vie éternelle*! Les miracles même du Sauveur enracinent les préjugés les plus révoltans; les juifs les attribuent au démon et les payens à la magie. Enfin, les juifs rejetèrent le Sauveur, à cause même de leurs excès envers lui; leurs préventions, leurs calomnies transformèrent ses vertus en crimes et leur propre admiration en fureur. Les méchans finissent par croire que quelqu'un est coupable à proportion du mal qu'ils lui font souffrir; son innocence les irrite, et ils ne lui pardonnent pas même le mal qu'ils lui ont fait. Ils ne consentent à aucun aveu humiliant, et le repentir est pour eux une défaite, une honte nouvelle; vous pouvez les convaincre, mais vous ne pourrez jamais les porter à avouer qu'ils soient convaincus. Eh n'est-ce pas là ce que nous voyons tous les jours? Deux partis se forment dans une ville; ils en viennent aux mains; demandez ce qui s'est passé aux hommes des deux partis, ils vous offrent réciproquement une opposition complète de témoignages, et chacun croit un récit différent, suivant le parti auquel lui-même appartient. Disputez aussi sur la religion avec des hommes d'une communion différente; les preuves les plus frappantes ne les persuadent pas, ils composent avec leur propre persuasion; ils s'obstinent à mesure que la vérité est pour vous; ils vous haïssent s'ils ne peuvent plus vous répondre, et l'incrédule même ne daigne pas vous écouter, et quoiqu'il nie toute révélation, il soutient contre

vous l'église où il est né, il se soumet pour elle, s'il le faut, à être opprimé ou, surtout, à devenir persécuteur.

L'aveuglement et la dispersion des juifs milite donc en faveur de la religion chrétienne, puisqu'elle s'est établie malgré leur incrédulité, et si tout le peuple et le Sanhédrin s'étaient convertis, on n'aurait pas manqué de nous dire que c'était un coup d'état, une ruse politique, et qu'on y croyait bien moins encore.

XXXVIII. *Pourquoi le miracle de la résurrection de Jésus-Christ, le plus important de tous, ne fut-il pas public? Jésus-Christ aurait dû ressusciter devant tout le peuple, et tout le peuple aurait cru en lui et nous y croirions nous-mêmes.*

Les juifs étaient indignes de cette apparition. N'avait-on pas vu ces *enfans d'Abraham*, ce peuple choisi entre tous les autres, dont les triomphes et même les revers étaient tous miraculeux, tous *providentiels*, n'avait-on pas vu ce peuple qui reconnaissait Moïse pour l'envoyé de Dieu, se révolter contre lui et vouloir le lapider, et se répandre en blasphêmes et en murmures contre l'Éternel lui-même; et abandonner le vrai Dieu pour adorer le veau-dor, et mis en possession de la terre de Canaan, n'offrir encore que rébellion et ingratitude? Peuple déicide, tu avais comblé la mesure de tes iniquités; celui que tes prophètes t'annonçaient comme le Messie promis et que tu attendais dans tous les âges, ce fils éternel du Très-Haut

avait apparu au milieu de toi, et tu l'avais méconnu, et tu l'attends encore au dix-neuvième siècle qui suit son apparition, et tu l'attendras encore vainement jusqu'à ce que tu reviennes à lui! Était-ce sur le Calvaire, fumant encore du sang de Jésus-Christ, que Jésus-Christ devait reparaître et te montrer les cicatrices que tu lui avais faites?

Reconnaissons, que l'apparition publique de Jésus-Christ était inutile. Les juifs se seraient obstinés encore. Ils avaient flétri les autres miracles et les autres résurrections opérées publiquement par le Sauveur, ils auraient donc flétri la sienne propre. Dès l'âge de douze ans, Jésus avait confondu les docteurs de la Loi; on l'avait vu guérir des lépreux, des muets, des aveugles; il avait converti des pécheurs, des incrédules, il avait ressuscité des morts; il avait pratiqué toutes les vertus; il avait paru, pour ainsi dire, complice de ses propres infortunes, depuis la crêche jusqu'à la croix; et cependant, on le méprise, on l'outrage, encore quand il est crucifié.... Un centenier romain, un idolâtre le reconnaît pour le fils de Dieu, un brigand lui demande *une place dans son royaume*; la nature est bouleversée par la mort de son créateur; le soleil s'obscurcit, la terre tremble, les sépulcres s'ouvrent, les rochers se fendent, le voile du temple se déchire, et le peuple juif, seul aveuglé, seul endurci, ferme les yeux à la vérité et le cœur à la repentance!... Tant de prodiges ne sont, d'après lui, que les œuvres de Sa-

lan ! Ce même peuple aurait donc dit, en voyant Jésus ressuscité : c'est un spectre, un phantôme qui nous fascine les yeux, qui a avec le *Galiléen* quelque ressemblance, et qui ne paraît devant nous que par le pouvoir dr Belzébuth !...

Enfin, ce qui n'est pas moins avéré, c'est que l'apparition publique de Jésus-Christ serait devenue dangereuse et pour les juifs et pour les incrédules eux-mêmes. Qui conteste que le Sauveur des hommes ne voulût le salut de tous ? Il était venu *chercher les brebis perdues de la maison d'Israël*; il ne dédaignait pas de faire les plus grands efforts pour convertir les hommes les plus méprisables, les pécheresses les plus avilies, et l'on veut qu'il eût refusé aux juifs de paraître au milieu d'eux, si sa présence les avait sanctifiés ? Ah ! n'insistez pas ; connaissez mieux Jésus-Christ ! quel caractère, quelle douceur, quelle persévérance, quelle abnégation de lui-même ! S'il ne se montre pas à tous les juifs, c'est pour ne pas les rendre encore plus coupables et plus ingrats. Loin de demander d'autres miracles, d'autres preuves pour eux, ne nous étonnons que de ce qu'il leur en a accordé un si grand nombre, et de ce que des prodiges qui auraient *converti les villes de Tyr et de Sidon*, ne purent convertir qu'une partie de la ville de Jérusalem !

Admettons, cependant, que tous les témoins de la résurrection eussent embrassé la doctrine évangélique, depuis le grand-Sanhédrin, les magistrats, les proconsuls romains jusqu'aux simples péagers,

cette circonstance, d'abord favorable au Christianisme, l'aurait ensuite ébranlé visiblement. Les apôtres n'auraient pas pu dire : *l'Évangile est la puissance de Dieu pour le salut de ceux qui croient; Dieu a choisi les choses faibles pour confondre les fortes.* Il aurait fallu dire : la religion du Christ, comme celle de Mahomet, a été établie par un pouvoir humain, c'est un projet concerté entre des hommes puissans pour soumettre le peuple. Et si au contraire, les juifs avaient résisté à la vue de Jésus-Christ ressuscité, le christianisme serait l'objet d'attaques bien plus violentes; l'incrédule s'écrierait : je rejette avec la nation juive ce qu'elle a vu et ce qu'elle a reconnu mensonger, je l'admettrais avec elle, si elle l'avait reconnu véritable! Je dirai donc à l'incrédule : ma foi en Jésus-Christ s'accroît par le motif même que sa résurrection n'ayant pas été publique, n'en a été que plutôt admise par les contemporains. Vous voulez des miracles arrivés aux yeux de tout un peuple; il est aisé de vous satisfaire : le *tremblement de terre* qui arriva à la mort de Jésus-Christ, les *ténèbres* qui se répandirent sur toute la Judée et durèrent pendant *trois heures*, sont rapportés par des payens; par *Plégon*, affranchi d'*Adrien*; par *Tallus*, cité par *Jules Africain*; par *Pilate*, dans le rapport qu'il en fait à *Tibère*. Cet Empereur fut si frappé de cette relation, qu'il proposa au sénat de mettre Jésus-Christ au rang des dieux, et le sénat romain, qui comptait les faux-dieux jusqu'au nombre de

seize mille, refusa d'admettre le Dieu véritable! Le sénat des incrédules, où chacun déifie sa propre raison, et voit une œuvre humaine dans la foi, n'a-t-il pas quelques rapports avec le sénat romain ?....

XXXIX. *Pour moi*, dit-on, *j'aurais cru à Jésus-Christ et d'esprit et de cœur, si j'avais vécu du temps qu'il parut sur la terre, et si j'avais vu ce qu'on rapporte de lui.*

Ce fut le plus grand privilége accordé par le ciel que de voir la divinité elle-même conversant familièrement avec les hommes, leur offrant tous les bons conseils, tous les bons exemples; partageant leurs peines, leurs infirmités; mettant les perfections divines à la vue, à la portée, à l'imitation des pécheurs. Jésus est Dieu rendu *visible*; son apparition ici-bas est une image de la présence et de la *vue de Dieu* dans l'éternité. Mais si vous aviez vécu lorsque ce Dieu-Sauveur vint dans ce monde, vous auriez été juifs ou payens comme les autres, et vous auriez eu les mêmes vices, les mêmes préjugés et, par conséquent, une obstination égale. Les apôtres eux-mêmes ne furent vraiment Chrétiens qu'après la Pentecôte; jusques là, ils ne comprenaient ni la doctrine, ni le but de la mort du Rédempteur; c'était pour eux simplement la mort de leur maître bien-aimé, et non un sacrifice expiatoire. Quelle différence quand je lis leur christianisme dans les évangiles et que je le vois dans leurs épîtres! Dans les

évangiles, ils ignorent, ils doutent, ils tremblent; dans les épîtres, ils se montrent dévoués, courageux, exemplaires; ils instruisent les autres et se montrent divinement inspirés! N'oublions pas non plus que ceux qui écoutaient les instructions du Sauveur, n'entendant que quelques conseils isolés, apprenant les vérités religieuses tour-à-tour, ne saisissaient pas, comme nous, l'ensemble de la doctrine, et, surtout, ne voyaient pas son établissement miraculeux, comme nous en sommes les témoins. Nous n'entendons pas Jésus-Christ, mais nous lisons sa parole, et c'est comme s'il nous parlait lui-même; nous ne le voyons pas ressuscité, mais nous voyons le résultat de sa résurrectiou. Le Saint-Esprit ne descend pas sur nous en *langues de feu*, mais il descend dans nos cœurs; nous n'avons qu'à prier pour le recevoir, et si nous avons moins de prodiges, nous avons plus de lumières et plus de secours. Nous avons pour nous les faits historiques, les prédictions accomplies, et surtout une masse de faits moraux, une évidence intrinsèque de la révélation. La doctrine et la morale évangéliques sont la perfection de la doctrine et de la morale : comme l'affirme Jean-Jacques, « l'inventeur en serait plus étonnant que le héros. » L'excellence de l'évangile en lui-même est une preuve au-dessus de toutes les attaques des impies, depuis Celse, Porphyre, Julien, jusqu'aux incrédules de nos jours. -- Vous auriez voulu voir et entendre Jésus-Christ pour croire en lui. -- Je vous

offre une preuve de tous les tems et de tous les lieux, une preuve qui subsisterait, alors même que toutes les autres seraient renversées. Vous pouvez la juger aujourd'hui comme dans les tems apostoliques; elle suffit pour vous rendre chrétien. Elle se réduit à cette vérité de fait reconnue par les hommes les plus instruits comme par les plus ignorans; l'évangile est divin, car il a en lui seul toutes les preuves, tous les caractères de la divinité.

Enfin, pour confondre entièrement l'incrédule, pour le pousser jusques dans ses derniers retranchemens, je lui accorde plus que ce qu'il demande; je suppose que Jésus-Christ se montre *à tout Israël*, je suppose qu'il se montre encore publiquement de nos jours, et que sa présence, qui aurait convaincu tous les juifs, convainque aussi tous les impies, tous les vicieux et tous les infidèles. Voilà, sans doute, la plus grande concession, qu'il soit possible de faire. Eh bien, ce qu'on regarde comme un avantage immense, serait un malheur véritable et détruirait même la nature de la foi. Car, si Jésus-Christ avait persuadé tous les juifs, et s'il persuadait de nos jours indistinctement tout le genre-humain, en ne le portant à croire, à l'instar de Thomas, que parce qu'il aurait vu; la vraie foi serait détruite. Ce serait ici une foi du ressort des sens, et l'esprit n'en serait pas plus éclairé, ni le cœur plus converti, ni la conduite meilleure; une foi semblable n'aurait aucun prix, n'amenerait aucun changement mo-

ral ; ce serait une foi de vue, d'opinion, de mémoire ; et les sentimens et les œuvres n'y prendraient aucune part ; et cette *foi morte* nous rendrait plus endurcis et plus coupables, elle ferait tout au plus de nous une *gentilité chrétienne.*

Ainsi, une foule d'hommes voient mourir à leur côtés leurs parens, leurs amis, leurs complices, sans en retirer aucune leçon ; ils se voient eux-mêmes aux bords du tombeau, sans songer à leur amendement. Ainsi, des chrétiens de nom prient Dieu dans leurs familles et dans nos temples, avouent tous leurs torts, tous leurs péchés, conviennent de la justice des reproches qu'on leur adresse, promettent journellement de se convertir et continuent de faire toute leur vie ce qu'ils ont toujours condamné. Ah ! s'il était possible que le monde entier devînt chrétien et demeurât frivole ou vicieux ; ce serait non-seulement une contradiction, mais une calamité incalculable. La lèpre la plus hideuse s'attacherait au corps mystique de Jésus-Christ lui-même. L'Évangile ne pourrait plus nous annoncer que la foi *produit les bonnes œuvres, que le juste vit de la foi, que si l'on croit on aura la vie éternelle,* puisque le vicieux serait croyant. Quand nous voyons l'homme vicieux fréquenter les temples, s'approcher des autels, pénétrer comme ministre de Jésus-Christ jusques dans le sanctuaire, nous pouvons dire avec vérité, avec triomphe : quel qu'il soit, celui-là ne croit point, c'est un hypocrite ou un imposteur... Mais que serait-ce s'il

croyait à Jésus-Christ et s'il faisait les œuvres de Satan ?...

Ceux qui nuisent le plus à la religion, ne sont pas les tyrans, les persécuteurs, les incrédules, les impies, ce sont les mauvais chrétiens. Mais, on ne saurait trop le répéter; la vraie religion, toujours pure comme le ciel, ne doit être chargée d'aucune de nos transgressions; nos transgressions même ne viennent que de la faiblesse ou de l'absence de la foi. Fille de la foi, la morale reproduit tous les traits de sa mère. Qu'on cesse donc de désirer d'allier le vice, l'orgueil et la frivolité avec une croyance céleste, *les ténèbres avec la lumière*, *le pur avec l'impur*, le monde avec Dieu : cette séparation sera éternelle.

XL. *Les ministres et les prêtres sont trop éclairés pour croire à la religion qu'ils annoncent; c'est leur état qui les porte à parler ainsi.*

Pour me servir d'une expression aussi triviale qu'injurieuse, on dit d'eux, *qu'ils font leur métier.* — Sans-doute, il en est parmi eux qui

« Font de dévotion métier et marchandise » ;

qui n'appellent *bonne église* que celle qui augmente leurs revenus, et qui ne voient les fruits de leur ministère que dans le traitement qu'ils reçoivent. Ministres et prêtres infidèles, « *histrions sérieux* », où donc auraient-ils poussé la vénalité et la scélératesse, s'ils avaient embrassé toute autre profession ? Judas du sanctuaire, ils ne suivent Jésus-Christ que pour s'emparer de la bourse, et comme

l'apôtre perfide, ils vendraient Jésus-Christ lui-même pour quelques deniers!.... Il est du devoir de tout pasteur qui se respecte, d'être le premier à dévoiler ces hommes prévaricateurs, qui exploitent la crédulité publique et qui trafiquent sur les consciences. Mais affirmer que sans exception, les ministres de tous les cultes doivent être rangés dans la même catégorie, c'est une calomnie infâme contre laquelle proteste la pensée du genre-humain et la pensée même des calomniateurs. Je ne suis point né dans l'Église romaine; mais je rends hommage autant que tout autre aux vertus qu'elle offre à mon admiration. Je vénère Vincent-de-Paul, Clément XIV, Fénélon, comme je vénère Duplessis-Mornay, Paul Rabaut, David Bogue. -- Eh quoi! le simple honnête-homme répugne au mensonge, à l'imposture, et il existera une classe entière d'hommes revêtus d'un caractère sacré, auxquels on reconnaîtra des vertus, des mœurs au-dessus de celles des autres, et ces hommes faits pour donner l'exemple, seront intérieurement les plus faux, les plus parjures, puisque la dissimulation, l'imposture seront pour eux un *métier*, une profession, une industrie! Cette assertion coupable est une contradiction et un sacrilége: ceux qu'on élève de bonne heure dans la pratique de tous les devoirs, ceux qui savent qu'ils ont devant Dieu la plus grande responsabilité, ceux-là, s'ils sont éclairés, comme vous le dites, ne savent-ils pas qu'en faisant de leurs lumières des vices, ils se jouent de l'éternité elle-

même, et qu'ils préfèrent, comme Esaü, une nourriture grossière au droit de leur *aînesse éternelle*?

Loin d'être *éclairés*, ces êtres avilis seraient à la fois, non-seulement les plus coupables, mais les plus ignorans, les plus insensés, et surtout les plus impies; car une telle dégradation ne peut se trouver que dans l'athéisme, et peut-être l'athée lui-même reculerait devant tant d'hypocrisie! Celui-là seul est capable de cette honteuse félonie qui ose l'attribuer à tous ceux qui *servent les autels*. Que les incrédules nous accusent, s'ils le veulent, d'être des ignorans, des aveugles; nous le sommes à leurs yeux; mais qu'ils ne fassent point de nous des hypocrites et des imposteurs. Du jour où l'on me prouverait que ma croyance est une chimère, je renoncerais à un ministère mensonger, et je serais le premier à attaquer le culte que je défends; mais comme, par la grâce de Dieu, j'ai une conviction intime de l'évangile, le martyre même me semblerait une récompense. — Si vous dites que les hommes qu'on vénère le plus, méritent souvent moins d'estime que les autres, il faut l'avouer, ce qui a donné lieu à votre terrible accusation, c'est ce qu'on appelle les *fraudes pieuses* introduites dans l'église romaine. Certains ont dit: cela est faux, mais cela est utile pour le peuple, puisqu'il y croit. Non, la *fraude* et la piété ne s'allièrent jamais entr'elles; non, jamais la fraude, le mensonge ne peuvent être *utiles*; la vérité a seule le privilége d'opérer le bien, et c'est ce qui me prouve

avant tous les raisonnemens, que les superstitieux ni les incrédules n'ont pas la vérité pour eux, puisque les doctrines des uns sont relâchées, et que les doctrines des autres sont désespérantes. Mais, on doit le déclarer aussi, les faux miracles, les détours jésuitiques et tous les genres d'hypocrisie sont plus funestes encore et produisent encore plus de mal que l'irréligion; car l'imposture fera toujours plus de mal que l'incrédulité. Il ne faut jamais tromper le peuple pour le rendre meilleur. Le peuple ne croira jamais long-tems ce que ses chefs ne croient pas; tel que les enfans, le peuple est guidé par une pénétration précoce, et tout ce qu'on retire auprès de lui, de l'artifice, c'est de le détacher de la vérité et de la religion elle-même. En le trompant, en l'empêchant d'examiner, on pourra le tenir dans les langes de l'ignorance, mais il sera en même-tems ignorant et impie.

Lorsque la philosophie de Voltaire et des encyclopédistes a attaqué les erreurs, les abus, le fanatisme, l'intolérance, sans s'en douter, les incrédules plaidaient eux-mêmes en faveur du pur christianisme et étaient alors ses véritables défenseurs; tout ce qu'ils ont dit contre la superstition, lui a porté un coup mortel; ils l'ont frappée au cœur, et elle ne se relévera jamais; mais lorsque ces mêmes hommes ont attaqué la religion de l'évangile, tous leurs traits sont tombés impuissans, et ils se sont blessés eux-mêmes; car selon l'énergique expression de Gamaliel, *ils ont fait la guerre*

à Dieu. Aussi, écoutons Voltaire, le coryphée des incrédules : » La superstition est un serpent qui entoure la religion de ses replis ; il faut lui écraser la tête, sans blesser celle qu'il infecte et qu'il dévore. Vous craignez l'abus, et moi aussi ; unissons-nous pour le prévenir, mais ne condamnons pas l'usage. »

XLI. *Mais tant de savants ont nié l'évangile que je puis en sûreté ne pas y croire, et ce fait seul doit ébranler les plus croyans.* -- Si l'on se décidait par l'autorité du génie et de la vertu, on embrasserait le christianisme ; les premiers des philosophes ont été les meilleurs chrétiens, et le christianisme, à son tour, a donné plus de lustre à leurs lumières, plus de profondeur à leur science ; car la condition du vrai talent, c'est la piété ; la noblesse des sentimens est la base des nobles pensées : ces hommes savans et pieux ont plaidé victorieusement la cause de l'évangile ; ils ont prouvé que toutes les vertus et toutes les doctrines étaient *religieuses* avant d'être *philosophiques*. Au reste, l'incrédulité de certains philosophes que l'on m'oppose affermira ma foi bien loin de l'ébranler : la plupart d'entr'eux, versés dans les connaissances humaines, sont souvent des aveugles en matière de religion ; tenant plus à la célébrité qu'à la vérité et à la sagesse, ils trouvent indigne de leurs recherches et repoussent même sans examen une doctrine qui exige que la raison se soumette dans tout ce qui est hors de son domaine. Souvent aussi, une telle incrédulité vient du mauvais

état de la conscience. Eh, qu'importent le savoir, les lumières, si les doutes ne sont que les vices eux-mêmes ? Ignore-t-on que les lumières sont des germes qui, suivant les terrains où ils sont plantés, produisent de bons fruits ou des poisons ; et que si elles rendent l'homme meilleur, les lumières jointes aux vices rendent l'homme plus méchant encore ? Un grand homme passionné l'est à raison de son esprit même ; lorsqu'une passion violente absorbe l'âme de ces génies supérieurs, ils ne veulent point la sacrifier à la foi ; ils sentent que l'une et l'autre ne peuvent vivre ensemble ; et si c'est la foi qu'ils font périr, pour se justifier à tous les regards, ils érigent leurs actions en règles de conduite, leurs paroles en maximes, leurs vices en devoirs : tels ces moralistes, ces orateurs, ces héros d'Athènes et de Rome, afin de faire respecter leurs passions, les attribuèrent aux dieux même !

Si l'on cite des incrédules dont la vie soit exemplaire, c'est que » leur âme est naturellement chrétienne (1) » ; c'est la foi qui, n'étant point tout-à-fait éteinte dans leur cœur, nourrit leurs sentimens et leur inspire ce désir de croire qui ne les abandonne jamais et qui est si voisin de la foi elle-même. Un incrédule de ce genre finit bientôt par appartenir à J. C. ; l'impie n'a pas plus de droit de le compter dans ses rangs que nous dans les nôtres. -- Théologiens, ne flétrissez donc pas ces

(1) Tertullien.

philosophes qui, à leur insçu, tirent leurs préceptes de l'évangile qu'ils n'admettent pas encore, ils vous préparent les voies; ce sont des étoiles qui brillent dans la nuit, le lever du soleil les éclipse à son tour. Demandez à Jésus, ce soleil du monde moral, de leur faire reconnaître que c'est de lui qu'ils empruntent leur clarté, et dites-leur qu'en s'adressant à lui, il leur communiquera une clarté nouvelle, celle de la révélation. Et vous, philosophes, souvenez-vous que la religion est l'amie, la sœur de la vraie philosophie, qu'elle est la philosophie divine. N'appelez point superstitieux ou fanatiques les hommes éclairés et sincèrement chrétiens; ils ont atteint ce qu'il y a de plus grand dans la destination humaine. Ne confondez pas surtout l'évangile avec l'église de Rome. En proclamant la liberté d'examen, le protestantisme a rendu la religion philosophique, et la philosophie religieuse! Il a rejeté la tutelle humaine par laquelle la pensée et la conscience étaient asservies; il a émancipé la raison et la parole de Dieu. Il a substitué une entière tolérance à un esprit d'exclusion, et le culte du cœur à un culte pompeux et cérémoniel; il a donné l'évangile au lieu des décisions des hommes; il a offert une morale sainte et pure à la place des subtilités des casuistes ou de diverses pratiques crédules et dégénérées.

Et, comme le remarque si judicieusement un prédicateur éloquent du roi d'Espagne, qui vient

d'embrasser la réformation en Angleterre (1). » Le protestant est incomparablement mieux fortifié contre les attaques de l'incrédule que le catholique. L'Église dit : *le Christ avec le Pape, si non point de Christ* ; croire que l'église se trompe sur un seul point, c'est selon elle, rejeter l'évangile en entier. On pose ainsi un autre fondement que celui qui a été posé, qui est J. C. (1 Cor. 3--2.) On fait du Pape, sinon l'*auteur*, au moins le *dispensateur* de la foi ; on expose donc tous les membres de l'église aux plus éminens dangers de la part des objections des incrédules. Le romain fonde sa foi à la bible, sur l'autorité de l'église ; le protestant fonde sa foi à l'église sur l'autorité de la bible. Ainsi, la religion du romain est un édifice qui repose sur une pointe fragile qui est l'autorité : qu'on la détruise, et tout s'écroule. Il n'en est pas de même de la foi du protestant. Lui, aussi, a une église ; mais c'est une église qui nous laisse libres d'essayer son autorité à l'épreuve des écritures. La grande et essentielle différence entre nous et Rome, c'est que Rome dit : « *N'écoutez point les écritures, mais moi* », et l'église protestante dit : « *Ecoutez-moi tant que je suivrai les écritures.* »

M. l'abbé de la Mennais vient de faire lui-même cette confession devant les tribunaux : « *je crois ce que croit le Pape ; sa foi sera ma foi* (1) *jusqu'à*

---

(1) M. Blanco-Vhite, ex-prédicateur ordinaire du Roi Ferdinand, actuellement ministre de l'Église réformée anglicane.

(1) Comme les œuvres sont le fruit de la foi, M. l'Abbé

mon dernier soupir ». Ce même ecclésiastique et tous ceux de sa communion affirment que sans eux la raison et l'écriture ne sont que ténèbres ; que la raison de chaque individu n'est que déception, et selon M. de la Mennais, l'assemblage de ces raisons, dont chacune n'est qu'*erreur*, forme la raison générale qui est une *autorité infaillible* ! Cette contradiction le conduit à celle-ci, c'est que » par la raison générale, le monde était chrétien avant J. C., et qu'aujourd'hui il est devenu payen depuis l'évangile ». Avec ce système, le catholique romain ne peut plus se défendre contre l'incrédule. Celui-ci lui répond victorieusement : si ma raison individuelle et la vôtre ne sont que des piéges trompeurs, vous ne pouvez plus raisonner avec moi, nous ne pouvons rien examiner ensemble. Si vous examinez, si vous raisonnez, vous voilà protestant ; mais puisque, d'après vous, le protestant est incapable d'examen et que l'examen lui est défendu par votre autorité, comment accorderez-vous à un déiste ce que vous refusez à un Chrétien ?

Tirons donc la conclusion du chef des déistes eux-mêmes, de J. J. Rousseau, le plus célèbre adversaire de notre foi : « SUIVEZ, dit-il, LA RELIGION PROTESTANTE DANS LA SINCÉRITÉ DE VOTRE CŒUR ; ET NE LA QUITTEZ PLUS. ELLE EST TRÈS-SIMPLE ET TRÈS-SAINTE. C'EST DE TOUTES LES RELIGIONS QUI SONT SUR

aurait dû ajouter : LA CONDUITE DU PAPE SERA MA CONDUITE. Il a sans-doute un modèle dans Léon XII ; mais qu'aurait-il trouvé dans Alexandre VI ?

LA TERRE, CELLE DONT LA MORALE EST LA PLUS PURE ET DONT LA RAISON SE CONTENTE LE MIEUX » !

XLII. Je ne cacherai point maintenant l'attaque la plus grave dont le christianisme est l'objet : *Quoi !* dit l'incrédule, *veut-on que j'admette pour divine une religion, qui, long-tems persécutée, il est vrai, a quelques siècles après compté parmi ses disciples des persécuteurs aussi fougueux que ses premiers ennemis?* C'est au nom de J. C. qu'une superstition cruelle a forgé des chaînes, a creusé des cachots, a élevé des bûchers, a répandu le sang et a fait couler tant de larmes; en son nom des mains furieuses se sont armées, des consciences se sont endurcies au point de rendre grâce, au père céleste, du meurtre de ses enfants. En son nom quelques hommes de nos jours parlent encore de persécution et d'intolérance !

Philosophes, que répondriez-vous à votre tour, si, tenant le langage incendiaire de quelques écrivains salariés et avilis, je vous disais non-seulement que tous les conventionnels étaient vos disciples, mais que je ne voulusse entendre la philosophie qu'à la barre de la convention; que je ne voulusse voir la magistrature que dans les tribunaux révolutionnaires ou dans les *comités de salut public*, et que je ne visse les principes des amis d'une sage liberté qu'au bout du poignard de Louvel? Une telle injustice exciterait une indignation générale.... Et quand on la commet en ma présence, je n'ai point de termes pour exprimer l'horreur que j'éprouve.... Pourquoi

donc, si la vraie philosophie proclame la tolérance, n'attribuerait-elle pas aussi à la religion la plus grande part du même bienfait? Pourquoi répudierait-elle ce céleste héritage que la religion seule légua avant tout à l'humanité. Pourquoi ne suivrait-on les traces du pur christianisme que dans les larmes et dans le sang qu'on a répandu en abusant de son nom? Eh! ne sait-on pas en effet que l'homme a abusé de tout? il a fouillé dans la terre et il a préparé des poisons; il a mesuré les cieux et il a méconnu leur auteur, il a parcouru les mers et il y a porté les guerres les plus sanglantes; il s'est servi du fer et du feu pour multiplier la destruction et la mort, il s'est servi de sa raison pour attaquer Dieu lui-même, il ne lui manquait plus que de se servir de la religion, du bien par excellence, pour faire le plus grand mal, et c'est ce qu'il a fait. Affectera-t-on de confondre sans cesse les passions, les vices des hommes, leurs fureurs, leurs crimes, avec les principes d'une religion qui les réprouve, d'une religion qui commande de supporter nos semblables, de rendre le bien pour le mal, d'aimer même nos ennemis, et de prier pour ceux qui nous *persécutent*? Confondra-t-on quelques ambitieux, quelques intrigans, quelques hypocrites, avec un Dieu-Sauveur, qui ne répand d'autre sang que le sien, et qui, pendant qu'on le cloue sur une croix, demande grâce pour ceux qui percent ses pieds et ses mains, et ne reconnaît d'autres disciples que ses imitateurs? -- On ne saurait trop

le sentir, J. C. ne fut ici-bas l'*homme de douleurs*, que pour être en même temps le Dieu des miséricordes ; « il ne souffrit longuement que pour consacrer plus de temps au pardon » (1), et il n'est revenu au Ciel que pour bénir pendant toute l'éternité. Le christianisme a produit des martyrs et jamais des bourreaux. La persécution n'est point un hommage rendu à J.-C., elle est tout au plus un culte rendu à la mémoire des bourreaux qui l'ont crucifié. Non, la vraie religion ne s'est jamais entourée de supplices : proscrite, opprimée elle-même, n'ayant d'autre sort que celui de son divin auteur, les persécuteurs nés dans son sein sont bien plutôt ses ennemis que les incrédules, si toutefois les persécuteurs ne sont pas des incrédules eux-mêmes.

Qu'on accuse de persécution ceux qui ont ordonné les anathèmes, les excommunications, ceux qui ont porté dans le nouveau-monde les foudres de la guerre, et les poignards pour convertir des peuples paisibles, ceux qui ont érigé le tribunal de l'inquisition pour prohiber la pensée, qui ont mis les royaumes en interdit, qui ont délié les sujets de leurs sermens, qui ont prêché et mis en œuvre le régicide (2), ou qui ont proscrit,

---

(1) M. Romiguière.

(2) SOIXANTE-HUIT décrets différens des Jésuites prêchent le régicide, avec APPROBATION DE CHACUN DE CES OUVRAGES, PAR TROIS THÉOLOGIENS DE LA SOCIÉTÉ A CE COMMIS ; et quarante-deux ouvrages sur la CONSCIENCE ERRONÉE servent d'excuse à tous LES GENRES DE CRIMES.

dégradé, tondu, cloîtré les Rois, les ont frappé de verges ou s'en sont constitués les geoliers; ceux qui ont ordonné les fureurs de la ligue, les *rigueurs salutaires* de la Saint-Barthélemi et des Dragonnades; ceux qui, en 1815, ont désuni, ont fanatisé une partie du midi de la France, malgré le cœur pieux et paternel du modèle des Rois; ceux qui, de nos jours encore, se font honneur d'être intolérans par croyance et par systême, et qui, jusques dans le temporel, ~~ne veulent faire des Rois que les~~ vassaux des Papes (1); ceux qui demandent aux princes de la terre les *armes et le Catholicisme* (2), ceux qui veulent des BOURREAUX pour *retremper l'espèce humaine* DANS LE SANG (3); qu'on accuse de tels hommes de persécution, nous nous joignons aux accusateurs, ou plutôt, en vrais chrétiens-évangéliques, nous nous vengeons de nos ennemis par l'amour et la bienveillance, par le pardon et la prière; et petits-fils de ceux qui ont échappé à tant de massacres et à la révocation de l'édit de Nantes, nous pouvons citer nos pères avec triomphe; ils n'ont figuré que dans les rangs des victimes (C).

XLIII. Il est une attaque récente, presque aussi

(1) MM. de Maistre, de Lamennais, Wurtz, Waïlle, l'abbé Proyart, etc., etc...

(2) Le prince de Hohenlohe.

(3) M. de Maistre.

(C) Voir pour tous les renvois avec des majuscules les notes qui sont à la fin de cette livraison.

grave que celle que je viens de repousser ; attaque qui, de nos jours, semble miner progressivement la religion. Il ne m'appartient pas d'examiner, (comme l'ont demandé, non-seulement tant d'incrédules, mais aussi tant d'écrivains pieux), si les Grecs ne devraient pas obtenir des prières pendant le Jubilé; si la cour de Rome qui inspira les croisés, ne devrait pas inspirer aux Rois et aux peuples « une croisade de bienfaisance et de sentiment » (1); si M. de la Mennais ne devrait pas foudroyer, avec son éloquence brûlante, des considérations opposées au christianisme et des écrits stipendiés et homicides où l'on insulte au martyre et à l'humanité ?..... On s'est écrié : *des musulmans, des payens, des barbares se défendent entr'eux, et des chrétiens encensent non-seulement à la traite des noirs; mais encore ils abandonnent les Grecs opprimés; des chrétiens n'ont plus de vœux, de prières, de secours, lorsqu'il s'agit de protéger d'autres chrétiens; et l'alcoran et les idoles ont plus d'empire sur les cœurs, que l'évangile et Jésus-Christ* !

Jésus-Christ lui-même réfute cette objection. Je ne *vous appelle plus esclaves, serviteurs, mais je vous appelle mes amis, mes frères. Dieu a fait naître d'un seul sang tout le genre-humain.* Ils écoutent donc une sordide cupidité, et non pas l'évangile, ces prétendus chrétiens qui, dans

---

(1) M. de Choiseul.

les colonies continuent encore l'esclavage, quoiqu'ils en aient adouci la rigueur.

Le nègre dit : je suis homme, je suis donc votre frère, et le maître répond : tu es esclave, je suis chargé de te faire souffrir ; et comme on le voit de nos jours, (grâce à nos pieux missionnaires), si l'esclave lui-même est chrétien, il priera pour un maître cruel ; *il lui rendra le bien pour le mal ;* mais Saint-Paul dira au maître lui-même, *qui ne prend aucun soin des siens ; tu as renié la foi, et tu es pire qu'un infidelle.*

M. de Staël, dont l'aïeul fut Ministre de Louis XVI, et dont la mère, née dans l'Église réformée, occupe un rang si élevé dans les lettres, a montré à un fils de France les chaînes de l'esclavage et les instrumens de la torture ; l'auguste prince, ami de l'humanité, a été saisi d'horreur ; il ne permettra point, secondé par son père et par son Roi, que des français, que des chrétiens, trafiquent de leurs semblables. Nos nobles pairs ont semé cette espérance et ce bienfait sur un prochain avenir. M. de Staël a promis de nommer ceux qui se livrent à ce trafic de larmes, de sang et de chair humaine. Qu'il les nomme ; les nommer, c'est assez les flétrir, c'est entourer leurs noms d'horreur et de scandale ; c'est effrayer ceux qui seraient tentés d'être un jour leurs complices : mais, si ces hommes qui font des hommes un marché et une proie, ne voient là qu'un commerce légitime, ils feront aussi un commerce légi-

time d'opprobre et d'infâmie ; et s'ils ont perdu toute ombre de conscience, la vérité dans l'opinion publique, sera pour eux comme la foudre qui frappe, si elle n'éclaire pas. -- Mais serait-il vrai, comme on l'a dit, que les chefs des vaisseaux Négriers, renferment dans des tonneaux des malheureux qu'on jette à la mer à la vue de prétendus agens de l'autorité ? Serait-il vrai que ces tyrans subalternes, arrivés à tems pour empêcher la destruction des nègres; les capturent eux-mêmes, et les vendent ensuite à leur profit ? Qu'importerait au nègre infortuné, condamné de tous côtés à l'esclavage ou à la mort, que lui importerait de mourir sous la dent d'un Lion ou d'un Tigre ? (D.)

Mais d'un autre côté, les Cabinets de notre antique Europe laisseront-ils encore la Grèce en proie au cimeterre Musulman ? L'alliance des gouvernemens chrétiens refusera-t-elle son appui à des chrétiens ? Non, en défendant les Grecs, en plaçant la croix et le trône entre les oppresseurs et les opprimés, l'Europe chrétienne sera individualisée dans ses Rois, et la postérité ne dira point d'elle, comme cet Évêque expirant près de Missolonghi. « n'y avait-il plus de chrétiens en Europe ? » — *L'observateur autrichien* appellera-t-il toujours *irréligieux*, *révolutionnaires* ceux qui, depuis cinq ans, donnent un peu d'or pour le courage sublime d'un peuple de héros, et peut-être pour le sang d'un peuple de martyrs ?.... Les Grecs, dit-on, sont des sujets Musulmans ; ils doivent être soumis à leur

souverain. -- Les Grecs ne sont pas les sujets des Turcs; ils ne sont que leurs esclaves et leurs victimes; ils n'ont aucune existence légale, aucune garantie pour leur culte, pour leurs propriétés, pour leur propre vie (E). D'ailleurs, la soumission des Grecs doit-elle baiser les chaînes de l'esclavage et aller à la quête des tortures? Ce conseil que l'on donne, voudrait-on le suivre soi-même? Les Grecs fussent-ils les sujets des Turcs, sont, avant tout, les enfans de Dieu, les disciples de Jésus-Christ, et selon l'ordre de Dieu même *ils doivent obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes.* -- On ajoute qu'on doit des égards au Pacha d'Égypte et au Grand-Sultan. -- Qu'on ait envers eux tous les *égards*, toute l'urbanité possible, quoiqu'ils en aient si peu envers les autres; mais la conscience demande plus que des *égards*; elle a des sentimens, des inspirations, des droits; l'Évangile a des commandemens, des ordres pour tous, et des peines éternelles pour ses transgresseurs. -- Dira-t-on que les Grecs ont fait *schisme* avec l'Église Latine? -- Mais la civilisation, la bienfaisance, les prières, les larmes, les vertus sont-elles jamais *schismatiques*; et des *schismatiques* sont-ils plus coupables que des *infidèles*, des barbares, des bourreaux des chrétiens? -- Se retranchera-t-on derrière les doctrines de la *légitimité*? Verra-t-on la *légitimité* même de *droit divin*, jusques dans l'injustice et la violence tempérées par le cimeterre? -- Et la vie des peuples aussi est *légitime*, et eux aussi exis-

tent par *la grâce de Dieu :* le Dieu des rois est aussi le Dieu des nations. -- Il serait bien *juste,* disent d'autres personnes, d'intervenir en faveur des Grecs, mais cette intervention n'est ni *politique,* ni *utile.* (F) -- Du fond d'une sacristie, je ne prétends point donner des conseils à la Sainte-Alliance; mais il me semble que tout ce qui est *juste* est par cela même d'une *politique,* d'une *utilité* universelles. Ce qui est éminemment *politique* et *utile* pour tous les gouvernemens, c'est la justice, la charité, la religion; voilà les seuls liens qui se rattachent au plus grand avantage et au salut de tous les peuples: « Ces biens suprêmes, fussent-ils bannis de la terre, trouveraient un asile dans le cœur des Rois. » Enfin, le *Journal de Paris* nous dira-t-il, « il n'y a plus de Grèce, il n'y a que des Grecs; des partis, des chefs de parti; attendez que les Grecs aient rétabli la Grèce»? -- S'il n'y a plus de Grèce, tout y respire le souvenir classique et immortel de la Grèce antique; il y a les ruines de ses monumens dont la perfection désespère le génie des artistes de tous les âges; il y a les cendres des guerriers, des orateurs, des poètes, des historiens, des sages, des *justes* que la Grèce vit naître et mourir; il y a l'ancien courage Hellénique effacé par Canaris et ses compagnons d'armes; il y a la ferveur primitive des grandes journées chrétiennes, brûlant dans l'âme de l'évê- d'Athos et de ses nombreux imitateurs; il y a des hommes, il y a des chrétiens, il y a des opprimés,

il y a des temples et des autels; en voilà assez pour émouvoir les rois, les nations, les ministres de tous les cultes. N'est-ce donc qu'au dernier Grec, expirant sur un dernier débris, que vous montrerez ces trois mots écrits avec ses dernières larmes mêlées aux dernières gouttes de son sang; *humanité, protection, bienveillance*? Faut-il même attendre, pour protéger un pays fidèle et valeureux, qu'il ne reste pas un seul Grec, comme au passage des Thermopyles, pour annoncer la victoire de l'ennemi? Prêtres immolés au pied des autels; Évêques condamnés à un supplice plus ignomineux que la croix du calvaire; vierges livrées tour-à-tour à la lubricité et à la barbarie du soldat Musulman; murs des temples teints du sang accusateur des enfans, des femmes et des vieillards; milliers de têtes tranchées envoyées à Constantinople pour la hideuse décoration du sérail; 10,000 cadavres couchés sous les décombres fumans de Missolonghi; monceau de ruines de Scio et d'Ipsara; non, vous ne condamnez pas le Dieu de l'Évangile! Ce Dieu qui fait les héros et les martyrs réchauffe aussi les bienfaiteurs. Grecs infortunés, c'est lui qui vous inspire, qui vous protége, qui vous suit dans la confusion de la mêlée, qui recueille les gouttes de votre sang et qui rassemblera vos membres dispersés pour les couvrir d'une gloire immortelle. C'est ce Dieu qui nous animerait nous-mêmes, si nous avions votre foi, votre fidélité. C'est lui qui nous demandera où était notre christia-

vœux, nos larmes et nos charités, glorifiés dans le Ciel, et accusant devant Dieu notre insensibilité et notre abandon !....

Mais, si des apostats en religion et en politique, ont osé quitter la Croix et le Drapeau des Lis pour devenir les Séides du Satrape d'Égypte et du Grand Sultan, ces indignes Français, et surtout ces indignes chrétiens n'auront que la double célébrité d'Érostrate et de Judas ; ou plutôt, le sang d'autres Abel que ces nouveaux Caïn auront répandu, *s'élèvera contr'eux en témoignage et criera jusqu'à l'Éternel* : tels que le premier fratricide, ils seront marqués d'un signe réprobateur ; on leur dira : « Vous n'avéz pas voulu serrer aux Grecs une main suppliante ; eh bien, leur main mourante vous marquera d'une tâche de sang pour que l'avenir vous reconnaisse et vous punisse. » (1) celui de ces transfuges (2) qui a laissé Jésus-Christ pour Mahomet, a montré peut-être plus de pudeur que ses complices qui se disent encore chrétiens ! Il a senti que l'habit d'un soldat Français et le signe de l'honneur de nos braves, ne pouvaient plus s'approcher d'un cœur dont chaque battement était pour des barbares ; il a senti surtout que son front, jadis purifié par les eaux du baptême ; et aujourd'hui avili par le parjure, ne pouvait cacher sa honte que sous le Turban..... Oui, si l'on ne peut

(1) Journal des débats du 2 mai.

(2) Le colonel Selve, aujourd'hui Soliman-Bey.

honorer du nom de chrétiens ceux qui voient parmi nous avec insensibilité l'extinction totale d'un peuple qui n'est *coupable* que de civilisation, de malheur, de courage et de christianisme, ils sont bien moins chrétiens encore, ceux qui se joignent à des hordes féroces pour le massacre de nos frères et la destruction de leurs autels. Ils me rappellent cette sinistre assemblée de génies infernaux dont parle Milton ; « elle était présidée par le génie du mal, et chacun de ses membres méditait un crime ou une calamité ! »

XLIV. J'aborde enfin une dernière objection, et l'humilité la plus évangélique permet de l'aborder avec confiance, et avec la certitude de la victoire. J'entends dire de tous côtés: *la religion chrétienne est admirable, l'Évangile est divin ; j'admettrais avec transport cet évangile, si on ne le surchargeait de superstitions ; de pratiques crédules et dégénérées ; si les ministres de J.-C. opposés à leur divin maître, ne voulaient dominer les pensées, les consciences et la société tout entière.*

Sans doute, vil flatteur des peuples, ou nouvel optimiste, à la vue de la foi sociale, je ne vois point que *tout soit aujourd'hui pour le mieux* dans le monde intellectuel et moral. Mais non plus, nouvel Héraclite en religion, je ne me borne point à des satires et à des larmes, en voyant avec les yeux de M. de la Mennais, la *société réduite en poussière*, et un orage prochain prêt à la réduire en *fange*. J'apperçois assez distinctement le mêlange du vrai et

du faux, du bien et du mal; mais il me semble que dans mon siècle, Dieu sépare en partie l'*ivraie du bon grain.* Cette philosophie athée, qui semblait éteindre avec son souffle glacé, tous les flambeaux qui éclairent nos voies, et ce cynisme impie qui ne voulait que des Diogènes dans son sanctuaire, sont remplacés par l'amour de l'humanité et la tolérance, et souvent par un respect sincère pour la religion; et cette vie dissipée et voluptueuse que sous Louis XIV, et sous Louis XV, nos pères étalaient dans la classe élevée, en un mot, toutes ces dégradations dans l'intelligence et dans la conduite, ont étrangement perdu de leur crédit; le simple *bon ton*, la *bonne compagnie*, proscrivent aujourd'hui tous les genres d'impiété et de licence; ce sont des denrées décriées dont on n'ose plus offrir l'acquisition même au rabais, et si l'on veut les garder pour soi et pour ses complices, loin de se mettre en vue, on voudrait les soustraire à tous les regards. Ce qui est sensible, et principalement dans la religion réformée, c'est le réveil religieux qui se manifeste; de toute part des sociétés bibliques, des sociétés de traités-religieux, des sociétés de missions pour les payens, (1) des écoles gratuites pour les enfans pauvres, des comités d'assistance mutuelle parmi les ouvriers; en un mot, une foule d'associations philantropiques et chrétiennes bénies par la providence.

Si l'Évangile fut d'abord prêché par douze pauvres pêcheurs, maintenant, ce sont des milliers de

riches et d'hommes instruits qui le distribuent. Mais si, comme on l'observe, l'incrédulité, qui a tant déchu dans les sommités sociales, semble se reléguer dans les rangs obscurs des mercenaires, des ouvriers, des cultivateurs, ces derniers retranchemens seront bientôt démolis; le peuple, toujours porté à l'imitation de ceux qu'il voit au-dessus de lui, est prêt à recevoir des classes supérieures une vie régénérée, après en avoir reçu des impressions funestes. Il voit au-dessus de sa tête, (et il est prêt à le suivre), un retour marqué vers la vie de famille et vers les mœurs domestiques; vers les principes religieux et l'activité de la foi et de la bienfaisance; et ce retour si heureux, est tellement le type actuel de notre situation morale, que les incrédules eux-mêmes s'unissent à nous dans toutes les entreprises pieuses, par pure philantropie : ils comprendront bientôt, je l'espère, que le véritable amour de Dieu et du prochain est tout évangélique, parce qu'on aime alors Dieu et ses frères non-seulement pour le tems, mais pendant toutes les profondeurs de l'éternité.

D'un autre côté, notre siècle a vu s'éteindre les foudres du Vatican et les flammes des bûchers de l'inquisition, appelés des *actes de foi;* notre siècle, tel qu'un nouveau Luther, ne veut ni la superstition, (J) ni l'hypocrisie, ni l'ilotisme de la raison et de la conscience; il ne veut pas la tourmente révolutionnaire, mais il ne veut pas la théocratie; il ne veut pas que de nouveaux *Tetzel*,

mettant le paradis à l'enchère, vendent au plus offrant *des indulgences pour tous les crimes commis et à commettre ;* il ne veut point, avec MM. de Maistre et de la Mennais, que les papes soient *les rois des rois,* en se disant les *serviteurs des serviteurs !* Le dix-neuvième siècle a dit : légitimité, charité, tolérance; il a dit : religion toute pure, toute divine, comme aux jours apostoliques : il a dit dans tous les cultes, aux pasteurs ambitieux, mondains, persécuteurs : ne me commandez pas de me prosterner devant une *idole d'or*; je l'ai touchée, et j'ai vu quelle n'était que *d'argile!*

L'espoir que je conçois, en attendant de Dieu seul son accomplissement, est tout opposé au sombre avenir dont nous menacent ces écrivains qui se proclament exclusivement *monarchiques et religieux.* Il est tombé, ce journal estimable et éclairé (la *France Catholique*), qui défendait les libertés de l'église Gallicane, et qui ne s'adressait à aucune passion. Le *Mémorial Catholique* qui est aujourd'hui à l'apogée de la faveur et de l'influence, divise la société tout entière en *deux camps ennemis*, c'est à la fois, une église et une société *militantes* avec des armes *charnelles;* il annonce, d'un ton prophétique, *une lutte sanglante où il faudra se défendre ou mourir....* N'est-il pas à craindre que, poursuivant ces métaphores, le même journal annonce bientôt une *lutte sanglante* où il faudra *attaquer* et *immoler ?*

C'est ce journal, encore, qui, dans sa correspon-

dance avec le démon, a publié une de ses lettres où Satan s'écrie : « les Français sont à moi; leurs lois, leur code, leurs institutions, tout porte l'empreinte de mon sceau. » (signé SATAN). C'est le Mémorial Catholique, qui, ordonnant à Dieu même de parler aux Rois de la terre, lui fait dire : *je vous ai donné mon glaive, frappez!* C'est M. de Maistre qui s'écrie : « que l'âme humaine ne peut être retrempée que dans le SANG; que le SANG est l'engrais de cette plante qu'on appelle *génie*; que le genre humain peut être considéré comme un arbre qu'une main invisible taille sans relâche et qui GAGNE SOUVENT A CETTE OPÉRATION ». C'est ce même écrivain si admiré de nos jours, jusques dans le sanctuaire, qui fait en ces termes l'apothéose du bourreau. « Le BOURREAU est un être inexplicable, extraordinaire... pour qu'il existe, il faut un décret particulier de la puissance créatrice. Toute grandeur, toute puissance, toute subordination reposent sur l'EXÉCUTEUR. Otez du monde cet agent incompréhensible, (l'effroi du genre humain), dans l'instant même l'ordre fait place au cahos, les *trônes s'abîment et la société disparaît!* » Renouvelant aussi les ténèbres du moyen âge, on a attribué la toute-puissance *au bienheureux scapulaire*; on a vendu publiquement une « lettre trouvée dans l'église de Saint-Pierre à Rome, *écrite en caractères d'or, de la propre main de Notre Seigneur Jésus-Christ;* » lettre qui préserve ceux qui la gardent chez eux *du démon, de la foudre, du feu et de la tempête.* S'agit-il

d'insulter à nos institutions, de menacer leur existance? J'ai cité le *journal ecclésiastique de Rome*, qui appelle la charte la *révolution*; et l'église Gallicane la *révolte* et *l'hérésie*. M. de Bonald, qui n'a vu dans nos sociétés bibliques, où nous distribuons *gratuitement* les livres saints, qu'une *œuvre mercantile et révolutionnaire*, demande, à son tour, que le gouvernement détruise la liberté de la presse et donne des *juges à nos pensées comme il en donne à nos intérêts et à nos actions*. — M. de la Mennais couronne dignement toutes les citations que j'ai faites; il accuse d'ATHÉISME les protestans, le peuple français, l'enseignement mutuel, l'instruction de tous les colléges, la loi, la charte, l'état, le gouvernement, les chambres, le Roi, les évêques, le ministre des affaires ecclésiastiques, le budjet, la déclaration de 1682, la législation du sacrilége, la tolérance elle-même! Car, selon lui, « l'état qui protége également tous les cultes n'a aucune foi, et est évidemment ATHÉE! » et ici, d'après lui, *la séparation de l'erreur et des personnes, n'est que la ruse du* GÉNIE DU MAL, *tremblant pour ses œuvres!...* Avec cette logique acerbe et contradictoire, on peut accuser Dieu même d'être *athée*, car Dieu aussi *protége tous les hommes et tous les cultes*; Dieu aussi *sépare l'erreur des personnes*. Que dis-je? on peut accuser d'athéisme M. de la Mennais lui-même; car lui aussi avait affirmé qu'il s'en tenait autant que tout autre *au* 1er *article de la déclaration de* 1682; lui aussi,

répondant à M. Vincent, mon honorable collègue, s'était écrié : *que Dieu nous préserve de contrister nos frères séparés ; nés comme eux, nous partagerions leurs préventions ; nous ne combattons donc pas contre EUX, mais contre les faux principes qui les abusent.* Je défie M. l'Abbé de se sauver ici de ses propres anathêmes et de l'*athéisme* de ses contradictions. Je le défie de nier la *ruse du génie du mal, tremblant pour ses œuvres*, qui dominait précédemment son propre système qu'il pulvérise aujourd'hui. Non-seulement M. de la Mennais proclame, *qu'autant l'âme est au-dessus du corps, autant le sacerdoce est au-dessus de l'empire*; non-seulement il déclare que quiconque adhère au 1er article de 1682, adhère à cette proposition : *le souverain doit, par ordre de Dieu, être athée en tant que souverain*; (K) mais ce Juvénal théologique descend encore de sa propre dignité et parle avec une sorte d'impudeur; voici ses propres expressions : « L'athéisme préside parmi nous à toute la vie humaine. Un enfant naît, on l'enregistre comme à l'entrée de nos villes les *animaux soumis à l'octroi*; il pourra mourir sans avoir connu d'autre religion que le culte de lui-même, d'autre morale que le *code criminel*, d'autre divinité que le *bourreau* ! — Pour nous, peuple sans Dieu, nous avons chargé un adjoint de village de faire du mariage un *acte civil*, c'est-à-dire que le mariage dont il est le ministre n'est qu'un concubinage légal, qu'une véritable prostitution. — On ne con-

naît plus, ni mariage, ni paternité; *un homme et sa femelle et ses petits :* voilà tout; et encore souvent *ne sait-on à qui ils appartiennent.* -- Et si nous arrivons à la dernière scène de la vie dans les *sociétés athées*, les sollicitudes de la loi touchent à leur terme; hors de la terre il n'y a rien pour elle, *elle n'a plus à s'occuper que de quelques soins de voirie* ! » (1)

Eh quoi ! M. l'Abbé, ne cesserez-vous de nous effrayer de *l'athéisme*, que lorsque les registres de l'état civil seront rendus au clergé; que les cultes dissidens seront mis *à l'index*; que le trône ne sera que le marche-pied du confessionnal, et que l'épée de César sera confondue avec celle de saint Pierre pour frapper tous ceux que vous appellerez de nouveaux *Malchus*? Vous prenez donc tous vos souvenirs pour des espérances et tous vos vœux pour des notes diplomatiques? Ce n'est donc pas de Jésus pauvre et *homme de douleurs*, que vous apprenez le christianisme; c'est à lui que vous voulez l'enseigner! Il est vrai qu'ensuite, dans votre frayeur de convention, vous vous regardez comme près de périr, et vous vous écriez : *un prêtre est un homme de paix, qu'on le tue et il pardonne;* et vous nous vantez ainsi votre dévoûment pour l'état, comme celui d'un nouveau Codrus, et votre dévoûment pour l'église comme celui d'un nouveau

(1) De la religion considérée dans ses rapports avec l'ordre civil, p. 72 — 85, etc. etc.

S.t-Paul, qui voulait que *son sang servît d'aspersion pour ses frères*! Nous ne vous connaissions pas ces velléités de martyre, si chimériques sous un roi TRÈS-CHRÉTIEN; vous savez vous-même que ce courage d'appareil pour des supplices qui n'existent pas, ne peut être pour vous que la source de dignités nouvelles, et en attendant les palmes du martyre, vous aspirez à celles de L'UNIVERSITÉ! Au lieu d'une croix pesante et ignominieuse, comme celle que Simon, le Cyrénéen, prit des mains de Jésus, la vôtre est *une croix d'honneur et de mérite*, même selon le monde. Ah! personne ne veut que vous montiez sur le calvaire; mais puisque vous y aspirez, pourquoi ne prenez-vous que le chemin du Thabor? (1)

N'est-ce pas vous aussi, M. de Haller, qui, dans votre inimitié contre toutes les institutions octroyées spontanément par les souverains, disiez, dans le *Drapeau blanc*: « si les rois reculent sur leurs trônes, ils tombent dans des abîmes. Il faut étouffer la révolution, soit qu'elle vienne des peuples, ou qu'elle descende des TRONES!... » — Ministres de

(1) M. d'Hermopolis affirme que « M. de la Mennais, avec sa candeur EFFRAYANTE, veut ressusciter des opinions surannées qui semblaient avoir expiré pour toujours avec la ligue. Il n'est pas un seul homme qu'il soit possible de ramener à de pareilles erreurs ». Tous les évêques catholiques d'Irlande, et les principaux des évêques et des archevêques de France, ont manifesté le sentiment de M. d'Hermopolis, sur le 1.er article de la déclaration de 1682. On ne s'est pas expliqué encore sur les 3 articles restants.

tous les cultes, également déplacés dans l'arène politique, loin de combattre avec aucun des partis, c'est à nous à opérer leur fusion. La religion qui se mêle dans la politique, qui se confond avec elle, oublie son origine, descend de sa dignité et compromet son existence : elle n'a plus son foyer dans les consciences, elle l'entretient dans les ambitions ; c'est le culte des places, des intérêts, et non celui des devoirs et des sentimens ; c'est, (si je puis le dire), la nouvelle idolâtrie du *veau d'or!* C'est ainsi que la religion céleste, immuable en elle-même, comme Dieu, son auteur, s'enfle avec notre orgueil, chancelle avec notre faiblesse, se passionne avec nos haines, se dégrade avec nos vices, tombe avec nos intérêts : mais la religion, toute-puissante de son propre fond, doit se passer du pouvoir humain. Ce pouvoir n'est pour elle qu'affaiblissement et que faiblesse ; elle grandit souvent plutôt sous la hâche des licteurs, que placée sur le trône des Césars. « Il faut gémir, d'après Saint-Hilaire, de l'erreur de notre temps où l'on croit que Dieu à besoin de la protection des hommes, et où l'on recherche la puissance du siècle pour défendre l'église de J. C. » et d'après le célèbre abbé Fleury, « la vraie religion doit se conserver et s'étendre par les mêmes moyens qui l'ont établie : la prédication, la pratique de toutes les vertus, et surtout une patience sans bornes. » – Ce n'est pas la société matérielle, c'est la société intellectuelle et morale, qui forme tout le domaine religieux. Le seul pouvoir que la royauté

attende de toutes les croyances, et qu'elles lui accordent à l'envi, c'est la fidélité, c'est l'amour. Il n'appartient à aucun culte d'imposer au trône des institutions et des garanties, mais il lui appartient encore moins de repousser, sous des prétextes religieux, les institutions et les garanties que le trône offre de lui-même, et que tous doivent accueillir avec respect et avec reconnaissance. — Ce ne sont point des théories politiques, des constitutions que les cultes ont à donner ou à interdire aux rois et aux peuples; ce qu'ils ont à faire, c'est de s'adapter à toutes les formes de gouvernement, de *constituer* les peuples eux-mêmes, en leur inspirant l'amour des bonnes mœurs, du travail, du commerce, de l'industrie, la soumission aux lois, à l'autorité; en leur inspirant surtout une foi qui soit la vie de l'âme, la législation du cœur, qui donne à tous les actes une sanction salutaire, de sorte que des vertus privées et sociales répondent partout aux lumières, aux progrès, aux avantages de la civilisation.

Défenseurs imprudens d'un christianisme qui n'existe que dans votre tête, ne comprendrez-vous donc jamais que c'est vous qui faites triompher la réformation, parce qu'elle offre seule l'anti-dote de vos doctrines? Ne comprendrez-vous jamais que les incrédules se prévalent de vos écarts et de vos égaremens pour rejeter la révélation elle-même, et que ceux que vous qualifiez de *révolutionnaires* trouvent en vous des appuis, lorsque vous déclarez que toute charte est un *arsenic*, *un germe mortel pour*

les rois et pour les peuples, (1) et que, protégés en France par un trône bienveillant, religieux et constitutionnel, vous ne vous regardez que comme des Socrate politiques condamnés à boire la *ciguë*? (2)

Aussi, les attaques qui s'élèvent contre vous de toutes parts ne sont pas simplement celles de la philosophie et de la réformation; c'est l'élite des écrivains de la religion romaine et de la légitimité qui vous combat et qui vous repousse. Vous vous dites les seuls persécutés; et c'est M. Agier qui s'écrie à la tribune, avec une noble inspiration : » La France peut à peine maîtriser sa vive émotion, à la vue du spirituel menaçant d'envahir le temporel; cette menace part d'une *puissance occulte*... Les hommes éminens n'y sont à leur insçu qu'un *manteau*, et les hommes de bonne foi que des *instrumens* pour l'ambition... *Les ministres du roi ne sont point ultramontains, mais ils sont débordés.* C'est cette puissance occulte qui fait ôter les emplois dans le civil et dans l'armée. (3) Une partie de cette association

---

(1) Ces paroles, qu'on trouve dans le DRAPEAU BLANC, sont attribuées à M. de Haller. Après avoir abjuré la réformation, serait-il vrai qu'il abjurât ensuite toute monarchie constitutionnelle?

(2) Apôthéose politique de la Charte dans le Drapeau blanc.

(3) Deux auteurs satiriques, l'un et l'autre appartenant au culte de l'état, (MM. Barthélemy et Méry,) ont osé dire, avec l'exagération et la causticité de l'épigramme :

« Le bureau du ministre est dans leur sacristie;
Leur main toute-puissante a préparé l'hostie;
Choisis; et, harcelé par un double tourment,
Pour éviter la faim; SUBIS LE SACREMENT! »

a juré la perte de nos institutions, leur perte doit-elle compromettre les intérêts de la religion elle-même ! » (L)

Je lis, dans l'ouvrage de M. le comte de Montlosier (p. 77.) « Que l'esprit d'asservissement chez les prêtres tend à l'asservissement social ». J'y vois que cet esprit, que le système des congrégations, que l'influence des jésuites, que l'ultramontanisme, suffiraient isolément pour bouleverser un empire. (p. 98.) J'y vois que les congrégations qui *envahissent tout*, sont, en quelque sorte, autant de *comités révolutionnaires*, exaltés comme ceux-ci, dénonçant avec autant de zèle et travaillant sous des *couleurs religieuses*, à la désorganisation de l'état, et, sans s'en douter, peut-être, au renversement du trône... » (p. 105.)

M. l'évêque de Tulle, que j'ai cité dans ma préface, trouve la religion catholique *mutilée*, *défigurée*, *découragée* (1). L'ancien archevêque de Malines ne craint pas de dire, « que sous le double rapport et de l'influence des prêtres, et de l'influence du culte, la religion protestante est beau-beaucoup plus avantageuse à la société que la *Catholique* » (2).

Philosophes, n'accusez donc pas le vrai christianisme de *superstition*, de *crédulité*, d'*ignorance*,

(1) Nécessité d'organiser 24 diocèses, par M. de Sagey, évêque de Tulle.

(2) Du jésuitisme ancien et moderne, p. 56 et 59.

d'envahissement du temporel; ce n'est là, comme vous le reconnaissez vous-mêmes, ni la lettre, ni l'esprit de l'Évangile, ni l'exemple de son divin auteur. Tous les vrais chrétiens sont les premiers à signaler les abus et à en gémir entre *le vestibule et l'autel*. Mais, comme vous l'affirmez, êtes-vous prêts à admettre l'évangile, pourvu qu'on le dégage de toutes les *superstitions extérieures*, de toutes les *pratiques crédules et dégénérées, de tout esprit de domination*? Eh bien, l'Église réformée vous offre depuis trois siècles ce que vous demandez encore et ce qu'on a vainement demandé onze siècles avant les réformateurs. Si vous êtes sincères, vous devez nous tendre une main d'association. C'est l'*Évangile seul* que notre église offre à ses amis et à ses adversaires, aux catholiques romains, comme aux incrédules ; c'est avec lui qu'elle convertit les nations infidèles et idolâtres ; c'est avec lui que la croix de J. C. sera victorieuse dans toutes les parties du monde et dans notre propre cœur. Voilà l'unique levier céleste, l'unique point d'appui que nous employons avec l'Esprit-Saint pour faire mouvoir le monde moral et pour le régénérer. Indépendante des pensées et des actions des hommes, notre église n'a jamais regardé chaque système, chaque acte des réformateurs comme un dogme, ou comme un modèle, elle reconnaît, dès qu'on les lui prouve, les erreurs, les égaremens de divers ministres ou de divers synodes, et lui montrât-on une erreur nouvelle, elle ne se roidirait jamais con-

tre la conscience et la conviction publiques ; mais il n'est pour elle aucune conviction hors de la parole de Dieu (1). – M. de la Mennais, criez maintenant à l'*anarchie religieuse ;* notre réponse est facile ; nous acceptons toute l'*anarchie* qu'il y a dans l'évangile, et nous avons toute l'unité qu'il renferme lui-même. « Fille des lumières renaissantes, s'écrie Charles Villers, auteur catholique, la réformation n'a pu sans doute qu'être favorable à leurs progrès. » C'était contre le catholicisme, et en faveur du vrai christianisme que s'éleva la réforme. » Et Saint-Paul lui-même s'écrie : *là où est l'esprit de Dieu, là est la liberté.*

Les associations n'ont qu'une unité extérieure et apparente, la seule unité est dans notre union intime avec notre Dieu-Sauveur ; ce n'est qu'après qu'elle s'est opérée que, selon J.-C., nous *sommes un* avec lui, et que nous *sommes un* avec nos frères.

Écrivains, qui ne voulez défendre la religion et la monarchie qu'en étouffant toute discussion, et

---

(1) Un théologien couronné, S. M. le Roi de Prusse, s'écrie, avec une éloquence scriptuaire : » Que Dieu pardonne à ceux que la conviction égard. Qu'est-ce que la conviction, quand elle ne s'accorde pas avec la parole de Dieu, avec la sainte Écriture au-dessus de laquelle il n'y a rien ? Une semblable conviction n'est qu'illusion et erreur. » — Rempli de ce noble sentiment, un prince catholique romain éminemment éclairé, le prince CONSTANTIN ALEXANDRE DE SALM vient d'embrasser la foi protestante à Stuttgardt. » J'ai trouvé, dit-il, cette foi véritable, en lisant la Bible. Tous ceux qui ne puiseront que dans cette source divine, m'auront bientôt imité ! »

qu'en détruisant la liberté de la presse, Démosthènes du silence et des bâillons, vous êtes, dites-vous, ces *trois cents soldats de Gédéon*, capables de détruire seuls les armées innombrables des *Madianites;* bien plus, chacun de vous s'érige en *Samson* de la nouvelle alliance, qui peut seul détruire une armée de *Philistins :* chacun de vous parait au combat, avec des armes et des forces invincibles, et vous ne voulez attaquer que des adversaires enchaînés, et vous ne voulez défier de vous répondre que ceux qui seraient contraints de garder le silence; et pour être vainqueurs par vos raisonnemens, vous voudriez les protéger et les adoucir par les articles du code pénal! Ah! chacun de vous, fut-il un nouveau *Goliath*, s'il n'a pas pour lui l'appui de la foi et de la charité évangélique, un simple berger de *moyenne stature*, un jeune et faible David, quittant les troupeaux de Bethléem, renverserait ces nouveaux géants avec la *fronde* de l'opinion et de la vérité. Jamais, une puissance matérielle n'ajoutera à la force des doctrines. Vous l'exprimez infiniment mieux que moi, vous-même, qui vous croyez perdu sans l'intolérance. « La société chrétienne, dites vous, est le fruit, non de la violence, mais de la conviction; sa base est la foi, et non pas l'épée : elle existe quand on y croit; elle cesse d'être, quand on cesse d'y croire. » Opposez franchement doctrine à doctrine, publicité à publicité; n'ayez pour cliens et pour auxiliaires, que la vérité et la tolérance,

et la raison publique devenant pour vous un juge favorable, placera exclusivement sur votre tête la couronne du vainqueur.

Catholiques romains, je vous en conjure, et vous en particulier, Catholiques de Nîmes, ne voyez en moi aucun esprit d'hostilité; je ne cherche en vous que des frères; les écrivains de votre culte nous rendent ce témoignage « que nous n'avons jamais été les agresseurs, et que même dans notre défense nous avons toujours été les plus modérés. » Vous vénérez tous la mémoire de Paul Rabaut, et de son fils infortuné mort sur l'échafaud révolutionnaire, et de nos jours, vous devez admirer le pasteur Oberlin, qui offre à tous les cultes le beau idéal de l'homme et du chrétien. (M) Et moi aussi, je rends hommage à votre Clergé (1);

(1) Loin de moi d'imiter à votre égard l'injustice de M. de la Mennais, qui s'écrie avec sa CHARITÉ ordinaire. « Quel autre lien unit les protestans, que la haine de la religion qu'ils ont quittée ? Qu'ont-ils de commun excepté cette haine ! Quelle est leur union, si elle n'est dans la haine de toutes les croyances auxquelles ils ont renoncé ? LES PLUS AVANCÉS DANS CETTE VOIE, REJETTENT L'ÉCRITURE ET DIEU MÊME. A quoi tendent tous leurs principes, si ce n'est à détruire, et que peut-il résulter d'une destruction universelle ? A chaque édifice qui croule, ON LES ENTEND POUSSER DES CRIS DE JOIE SUR SES DÉCOMBRES » — M. de Maistre renchérit sur ces douceurs, et voici comment il traite le clergé protestant dans son livre du PAPE; qu'est-ce qu'un ministre du culte qui se nomme RÉFORMÉ ? Un homme habillé de noir, qui monte en chaire tous les dimanches pour y tenir des PROPOS HONNÊTES. A ce MÉTIER, tout honnête-homme peut réussir et il n'exclut aucune FAIBLESSE

Un de ses membres, écrivain pieux et éloquent, a réfuté, avant moi, M. l'abbé de la Mennais (1) : j'honore le vénérable prélat de ce diocèse, qui a dit en arrivant : « Nos frères séparés trouveront toujours en moi les conseils d'une longue expérience, et la sollicitude d'un bon père. » J'honore aussi cet auguste prélat de la capitale, qui affirme que « la tolérance bien entendue n'est que la charité; » et cet évêque de Montauban, qui, pendant une inondation, entouré chez lui de plusieurs centaines de pauvres de tous les cultes, s'écriait avec transport : « Je ne me suis jamais trouvé en aussi bonne compagnie; nous sommes tous frères, disait-il, aux pauvres protestans, mais nous le sommes doublement dans le malheur. »

Ne pensez-pas que nous n'admettions que les fils fragiles et dispersés de quelques raisonnemens humains; nous conservons intactes avec vous toutes les croyances évangéliques, le Christ Rédempteur, le péché originel, l'opération de la grâce. Mais ni les uns ni les autres, nous ne devons mépriser Samarie, uniquement parce que nous sommes nés entre les *murs de pierre* de Jérusalem; la vraie communion, dans tous les cultes, est la communion intime avec J.-C.; sans elle la condamnation vous frapperait sous l'eau bénite, comme

---

de l'humanité. » – Il est au moins une FAIBLESSE qu'EXCLUENT tous les MÉTIERS, c'est la FAIBLESSE de M. de Maistre pour le BOURREAU !

(1) M. Bellugou, curé à la cathédrale de Nîmes.

elle nous frapperait en prenant l'évangile avec les mains de l'indifférence ou de l'incrédulité. Faibles et pécheurs, que chacun de nous se dise au fond de son âme : tu ne peux rien par toi-même, *mais tu peux tout par Christ qui te fortifie*; tu es condamné par toi-même, mais accepte le salut que t'offre J.-C. Chrétiens de toutes les dénominations, nous avons éprouvé des persécutions communes de la part de l'anarchie ; l'incrédulité nous a souvent poursuivi des mêmes attaques ; le souffle de l'indifférence veut partout éteindre le feu sacré.... Réunissons-nous en présence de nos ennemis communs, et surtout contre les ennemis intérieurs qui font la guerre à nos âmes. Travaillons chacun dans notre sphère d'activité, sans vouloir nous nuire à cause de nos dissidences. Ce n'est qu'à regret que nous répondons aux attaques des chrétiens qui ne pensent pas comme nous. Fuyons les disputes qui dessèchent les sources de la charité, et qui trop souvent rendent la foi *morte* ou la rendent hostile. Fermons l'avenir de la polémique, préparons celui d'une émulation réciproque, d'une piété exemplaire, d'une union évangélique. Laissons la controverse de la croix d'or ou de la croix de bois ; donnons-nous une main amie pour saisir ensemble la *Croix du Seigneur de gloire* !

FIN DE LA PREMIÈRE LIVRAISON,

Sauf les notes qui sont ci-après.

NOTES.

AVIS.

CET OUVRAGE, DONT LA SUITE EST SOUS PRESSE PARAITRA DIVISÉ EN SIX LIVRAISONS :

La 1re contient les objections des déistes et des incrédules en général.

La 2me, celles des indifférens en matière de religion.

La 3me, celles des hommes intolérans.

La 4me, les objections populaires contre la religion réformée.

La 5me, les objections des théologiens catholiques romains.

La 6me contient enfin les preuves de la vérité de la religion réformée par les témoignages de l'Écriture Sainte, des pères de l'Église, de divers auteurs catholiques et de divers jésuites eux-mêmes. On peut l'intituler : ROME PROTESTANTE.

Écrivant à mesure qu'on imprime, et me trouvant dans un centre d'occupations pastorales qui se succèdent sans s'interrompre, je dois prévenir mes lecteurs que je n'ai pu toujours suivre un ordre méthodique dans la place que j'ai assigné à chaque

objection. Mon caractère, encore moins que mon devoir, me porte à ne blesser personne : je déclare que je n'ai jamais eu cette coupable intention; et si, dans le cours de cet écrit, il m'est échappé des expressions qui semblent sévères, offensantes, ce n'est pas ainsi que j'ai voulu écrire, et mon cœur n'y a pris aucune part. Il est vrai, je ne suis pas de ceux qui expriment modérément leur indignation, ou qui jettent un cri d'alarme *modéré*. Mais qu'on ne m'accuse pas de manquer de charité. *La charité*, selon un apôtre, *est premièrement pure, ensuite pacifique*. J'ai obéi à cet appel divin : *fils de l'homme, sentinelle en Israël, tu diras à Jacob son forfait et à Israël son iniquité*. Quand on s'élève contre des abus intolérables, taire le mal, ou ne dire que des vérités voilées et méticuleuses, ce n'est avoir ni l'amour de Dieu, ni celui du prochain. Je n'emploie pas de palliatifs inutiles pour guérir le mal, quand, selon l'expression si énergique d'un prophète, *il faut user dans les plaies du fer et du feu, il faut couper jusqu'au vif*. Avant de me juger, qu'on lise les injures et les calomnies de nos agresseurs, et qu'on se souvienne que J. C. lui-même appelait certains hommes des *sépulcres blanchis*. Je ne compose avec aucune passion, avec aucune injustice, surtout quand elles sortent de nos rangs, et si elles viennent des rangs étrangers, je puis en parler avec plus de fruit, plus de liberté ; car je ne suis suspect pour personne ; je ne veux tranquilliser aucun esprit intolérant, et

je suis persuadé que la publicité est l'unique moyen de détruire partout les divers genres d'intolérance et de persécution. Je ne me dissimule point qu'approuvé des uns, je serai blâmé des autres. Mais là où le devoir fait entendre une seule voix, l'intérêt et l'opinion publique peuvent en faire entendre mille, que je suivrai toujours la première. Je n'écouterai la *voix du peuple* que lorsqu'elle sera réellement pour moi la *voix de Dieu*. Je n'oublierai jamais ces paroles divines de mon Sauveur : *malheur à vous, lorsque tout le monde dira du bien de vous* ! J'ai la conscience de ne nourrir aucun sentiment hostile ; je prie pour nos adversaires, pour nos faux amis, et même pour nos ennemis, et je suis disposé *à rendre à tous le bien pour le mal*..

L'Étoile et M. de la Mennais, dans leur superbe intolérance, ne voudraient pas me permettre même de les louer et de les défendre ; ils ont dû accuser *d'athéisme* mes propres louanges, dans la lettre que j'ai adressée au *Journal des débats*, à la *Quotidienne* et au *Constitutionnel* ; voici cette lettre :

Nîmes, le 15 *avril* 1826.

Monsieur le Rédacteur,

Plein de vénération pour la mémoire de M. de la Chalotais, affligé des outrages prodigués par l'*Étoile* à cet honorable magistrat, je ne suis pas moins étonné en voyant un journal mis en cause pour avoir

exprimé violemment son opinion dans ce qui est du domaine de l'histoire. Comme ce procès n'est point intenté par le ministère public, mais par quelques parens de M. de la Chalotais ; je crois au triomphe de *l'Étoile* ou plutôt à celui de la liberté de la presse.

Je suis Pasteur du culte réformé, et par conséquent, je ne suis pas *ultramontain*, je regarde les doctrines de Grégoire VII comme tellement funestes, que je fais imprimer un ouvrage pour réfuter, à cet égard, M. de la Mennais. J'apprends que cet ecclésiastique éloquent et courageux est cité devant les tribunaux. Ici, je l'avoue, ma surprise égale ma douleur. *Soumis aux puissances supérieures, comme venant de Dieu*, selon l'expression de saint Paul, je ne me permettrai jamais de m'élever contre le pouvoir, ni de lui donner des leçons, mais je gémirai toujours sur le sort d'un écrivain religieux, à l'opinion duquel on opposera le code pénal. J'aime que les idées seules luttent avec les idées et les principes avec les principes. M. de la Mennais est, selon moi, dans l'erreur. Avec mes faibles moyens, je crois devoir réfuter ce noble adversaire. Je fais des vœux pour que des plumes plus exercées que la mienne le réfutent à leur tour : ce n'est qu'ainsi que le public et M. de la Mennais lui-même connaîtront la vérité ; car dans un tel combat la vérité triomphe, et, alors, ce sont les vaincus qui ont le prix de la victoire. Si l'on étouffe toute discussion, en craignant pour la cause de la vérité, il faut désespérer de la raison

publique et de toute justice et de toute vérité elle-même ; et, alors, quelque parti qu'on prenne, le mal est irréparable. J'ai écrit en faveur des juifs, que l'on flétrit à Rome ; des grecs, qu'on laisse immoler, et que des écrivains outragent honteusement du tems que des barbares les égorgent. J'ai plaidé l'émancipation des catholiques d'Irlande. J'appelle de tous mes vœux cet acte de justice ; le respect des consciences, qui est dans tous les cœurs religieux, doit être aussi dans les lois et chez tous peuples. J'ai élevé ma voix contre l'intolérance orientale du canton de Vaud, où de prétendus chrétiens semblent vouloir briser jusqu'à la palme du martyre... Chez des protestans, toute persécution est une impiété et une apostasie ! Les consciences n'ont rien à démêler avec le geolier ; les verroux sont d'impuissans et d'indignes auxiliaires. Qu'est aussi une amende envers le trésor pour un ministre de J. C. ? Il sacrifierait pour son divin maître sa fortune et sa vie, et cette double perte selon le monde, serait pour lui un *gain, une gloire et une récompense.* » On ne peut pas tirer de balles sur les idées, a dit un noble archevêque ; « accordez à tous la tolérance, s'écrie l'admirable Fénélon, non en regardant tout comme indifférent, mais en souffrant avec patience tout ce que Dieu souffre ».

Si l'on veut que le Dieu des chrétiens devienne *le Dieu du silence*, on n'aura que la paix des tombeaux, où tout est tranquille parce que tout est mort. Guerre polémique au systême intolérant et ultra-

montain de M. de la Mennais. Honneur à son éloquence ; à son zèle, à son ardente piété, à l'indépendance de son caractère : Il a prouvé *ce que c'est qu'un prêtre !*

GARDES, pasteur.

NOTE A.

On me remet la lettre imprimée de M. d'Aldebert, dont j'ai déjà parlé, et je me vois forcé d'y revenir. M. d'Aldebert ne doit compte qu'à Dieu de son changement ; mais il articule des faits qu'un silence complice ne doit pas accréditer. Je souscris à cet éloge, où il est son propre panégyriste ; » je ne suis pas assez vil pour sacrifier mon âme à des avantages temporels ; ma démarche est le comble du *courage* ; j'ai poussé l'honneur, la droiture et la loyauté, jusqu'au *fanatisme* »... Cependant, pourquoi avec ce *fanatisme d'honneur*, M. d'Aldebert, affirme-t-il, ou laisse-t-il affirmer pour lui, que depuis *plusieurs années* il éprouvait des doutes sur *la religion protestante* ? Je puis lui citer une époque, qui n'est pas très-éloignée, où il m'a dit à moi-même, placé à mes côtés dans un convoi funèbre, *qu'il était meilleur protestant que ceux qui allaient dans les temples*. Je lui citerai, s'il le veut, des assertions plus récentes encore. Comment soutient-il (le 6 février 1826) que son fils, pasteur à Orpierre, *a fait à Nîmes un séjour qu'il a prolongé pour le détourner de cette résolution ?* Près de trois ans avant la résolution du père, le fils n'a point paru ici, et ce fils lui-même, mon honorable ami, m'écrit le 27 mars dernier, qu'il n'a *appris* la conversion de son père que par *le journal des villes et des campagnes ;* il espère de mon *amitié*, dit-il, que je lui confirmerai la *fausseté de*

cette nouvelle ! — M. d'Aldebert prétend qu'il a *mûrement pesé le pour et le contre* ; je l'ai déjà dit, il n'a jusqu'ici professé aucun culte, si ce n'est le culte catholique dans des fêtes nationales. Ne semble-t-il pas qu'un juge doit, avant de prononcer, entendre les deux parties ?

J'ai suivi, ajoute-t-il, *l'exemple d'une foule de mes concitoyens* ! *Lui seul* forme cette *foule* en 1826. Parle-t-il de 1815 ? Ne sait-il pas que dans ces tems de deuil, nos temples, malgré la volonté royale, furent fermés, par les *convertisseurs*, pendant plus de *six mois*, et que sur les quelques convertis, tous de la. classe ouvrière, les principaux sont rentrés dans la communion protestante dès que le calme a reparu ; entr'autres, *Audemar* et sa famille, *Grégoire*, *Cambon*, etc. ? Parle-t-il de ses *concitoyens* jadis convertis par des dragons ? Sans-doute, il ne veut ni faire l'éloge des missionnaires armés, ni en rappeler le souvenir, ni en provoquer le retour ; il ne veut point un glaive pour la pensée comme pour le nœud gordien : plutôt que de faire pénétrer le Saint-Esprit par la pointe d'une épée, il aimerait mieux le faire envoyer dans une cassette. *J'ai embrassé la religion véritable que mes aïeux ont constamment professée pendant plus de quinze siècles avant la religion tronquée.* Ici, M. d'Aldebert, après avoir trompé les autres, se trompe, à son tour, avec ses parchemins, qu'il fait remonter à plus de 2000 ans ; sans citer les peuples qui, dans tous les tems, ont été *réformés avant le protestantisme*, la réforme date du moins de 1517, et même visiblement depuis le 11me siècle : plus de *quinze siècles* avant, nous remontons au-delà du berceau du christianisme, et les aïeux de M. d'Aldebert se trouvent ainsi *chrétiens* avant J. C. Et voulût-il remonter à J. C., l'Evangile lui prouve que notre *religion tronquée* est exactement celle qu'établit Jésus-Christ lui-même. Enfin, M. d'Aldebert écrit à ses sœurs :

» *Tremblez, oui, tremblez pour vous; si vous ne m'imitez, vous allez vous perdre:* et ce frère charitable leur écrit encore qu'il *s'estime trop heureux d'avoir conquis la croix à si bon marché.* Laissons à ce néophyte le trop grand bonheur de croire à la damnation éternelle du genre humain non catholique; à celle de son respectable père, de ses sœurs, de son fils. C'est un *bonheur* que nous n'aspirons point à partager avec lui; et sa famille, qu'il menace, ne le lui ravira jamais.

Que dirai-je aussi de l'auteur de la *lettre de Mlle de Joux*, qui semble rouler dans l'orbite de toutes les aberrations; on nous y vante *le royalisme pur et continuel* de M. de Joux, et je puis montrer un discours imprimé, du *citoyen de Joux*, prononcé dans le club des *sans-culottes*, où il demande de *passer partout le niveau si naturel de l'égalité, et de faire l'amputation des fortunes colossales.* (L'an 3 de l'égalité genevoise, Pierre de Joux, pasteur, à ses concitoyens.) M. de Joux, constant républicain, dont le royalisme est aujourd'hui si préconisé, cachait donc, pour les conserver, les *fleurs de lis* sous le *bonnet rouge.* L'auteur de la lettre prétend aussi que dans tous les tems M. de Joux a été catholique; et voici ce que ce catholique de tous les temps, dit dans le discours précité: » *depuis bien des années*, j'ai vu la nécessité que le Christianisme *simple et pur, soit dégagé de toutes les immorales traditions dont l'a défiguré le papisme.* ». Au reste, est-ce louer M. de Joux quand on dit que pendant 50 années de ministère dans l'église réformée, il a toujours parlé contre sa conscience; qu'il n'a fait du ministère évangélique qu'un métier, un calcul pour lui, et un jeu et une déception pour les autres? Pourquoi rester protestant extérieurement pendant 75 années, et ne se montrer catholique que 11 jours avant sa mort? Si l'on veut donc me démontrer que M. de Joux a toujours dit le contraire

de ce qu'il pensait, il faut en conclure, pour complaire à nos adversaires, qu'il a été, en effet, catholique pendant 75 ans ; mais nos adversaires doivent nous accorder, à leur tour, qu'il a été protestant pendant les 11 derniers jours de sa vie. Alors, l'éloge serait complet et contenterait tous les partis. Mlle de Joux, écrivant à sa mère et à sa famille encore protestantes, accuse les protestans d'être des opiniâtres, et de prendre *la raison à contre-sens.* Quelle piété filiale !

Voici les cinq motifs qu'elle donne à sa conversion : 1.° *l'exemple de mon père, qui dans tous les temps a été catholique.* -- Mais si, d'après vous, M. votre père a toujours été catholique, quoiqu'il ait prêché exclusivement le protestantisme, n'auriez-vous pas mieux imité son exemple, en ne vous convertissant, comme lui, qu'à la fin de vos jours ? D'ailleurs, si M. votre père a changé de croyance, vous avez l'exemple de Mme votre mère, de vos sœurs, de votre frère, dont je suis l'intime ami, et de toute votre famille, qui conservent encore la foi évangélique. SECOND MOTIF. *L'exemple d'une foule de protestans qui se convertissent à la religion catholique.* -- Mais, ignorez-vous aussi, Mademoiselle, qu'un bien plus grand nombre de catholiques se convertissent à la religion protestante, et qu'en France, d'après M. Kératry, *des masses de population attendent, et que*, d'après d'autres écrivains, *elles s'ébranlent vers les temples calvinistes ?* N'avez-vous pas appris la conversion au protestantisme du prince Constantin de Salm, celle de MM. les curés Cadiot, Lindt, Boos, Blanco-Withe, Henhofer ; ce dernier a entraîné avec lui le seigneur de Gemmingen et toute une commune (1). Il est aussi un autre

(1) MM. Lindt et Boos ont entraîné, dans leur conversion, la MAJORITÉ DE LEURS TROUPEAUX ; ce qui prouve qu'ils n'ont perdu ni estime, ni influence. Qu'on nomme un SEUL INDIVIDU converti par les trois pasteurs qui ont abandonné la foi évangélique !

prêtre converti d'un mérite éminent; je ne le nomme pas; il est prêt à se nommer lui-même. N'avez-vous pas lu la lettre de M. Molard ? Ignorez-vous ce qui se passe à Lyon, à la Charbonnière, à S[te]-Consorce, à S[t]-Étienne; dans la Bavière, dans les Pays-Bas; sans compter cette foule immense de païens qui se convertissent à la religion protestante ? Ah ! si l'exemple est pour vous si puissant, n'a-t-on pas à craindre que vous ne soyez encore des nôtres, sauf à nous quitter de nouveau, après des exemples contraires ?

TROISIÈME MOTIF. *La vie scandaleuse de Luther et de Calvin, qui ont traîné toutes les vérités et tous les devoirs dans la boue; qui ont été despotes, tyrans, durs, intraitables, impies, vicieux, orgueilleux et cruels; hommes que les protestans proclament infaillibles, prétendus grands saints, auxquels nos ministres, en particulier, offrent chaque jour leur encens.*

Ici, vous ne jugez pas les réformateurs avec l'histoire, mais avec la passion et la calomnie; leurs ennemis même ont admiré l'austérité de leurs vertus; quant à l'acte intolérant de l'un d'eux, je le condamne plus que vous; mais ne tenait-il pas cet esprit de l'église même qu'il avait quittée ! Cet esprit n'était-il pas celui de son siècle, et n'était-il pas opposé à ses propres maximes ? *Servet* n'avait-il pas été précédemment condamné au feu par les catholiques romains de France ? Que m'importe que Calvin l'ait livré ensuite à un tribunal de Genève ? Que m'importerait même que vous eussiez à lui reprocher toutes les erreurs réunies et même tous les crimes hideux du pape *infaillible* Alexandre VI ? Calvin n'est pas, comme ce pape l'est pour vous, le dispensateur de ma foi; cet unique dispensateur, c'est J. C. L'histoire de Calvin ne doit pas être non plus le type de ma vie : c'est l'histoire du Sauveur et les maximes de son évangile. Je ne *brûle* pas, pour Calvin,

de l'encens, comme vous le dites ; j'ignore si vous, ou M. votre père, avez cru devoir lui en *brûler* : *encenser* à des créatures, est l'acte que vous faites aujourd'hui, mais c'est un acte interdit dans l'église réformée.

QUATRIÈME MOTIF. *Le manque d'union de l'église protestante.* -- Eh, il y a moins d'*union* encore dans l'église catholique. Le catholicisme de l'Espagne, de la Sicile, de l'Italie, de l'Amérique du Sud, est-il celui de la France, et surtout des Pays-Bas, de la Saxe, de la Bavière, et en général de la Confédération germanique ? La réforme elle-même, n'influe-t-elle pas salutairement aujourd'hui, comme dans son origine, partout où elle est en contact avec l'église catholique ? Êtes-vous étrangère aux disputes entre les jansénistes, les molinistes, les quiétistes, les jésuites, les ultramontains, les congréganistes, les théocrates, les schismatiques des Pays-Bas, les apostholiques d'Espagne et d'Italie ? Ne savez-vous pas que les protestans auront à jamais un centre d'*unité* que vous n'avez plus ; un même Sauveur uni à un même évangile ?

CINQUIÈME MOTIF. *Enfin, la tolérance de l'église catholique que jusqu'ici, hélas ! je croyais intolérante.* -- *Hélas* ! vous nous citez, à l'appui de cette tolérance, M. de Maistre ; mais il croyait à l'efficacité des sacrifices humains ; le bourreau lui-même, moins intrépide que lui, pour demander de tels sacrifices, était pour cet honorable écrivain, dans le sens le plus élevé, *l'exécuteur des hautes œuvres !* Il croyait aux *rigueurs salutaires* de la S[t] Barthélemy, du massacre des albigeois, des bûchers de Jean-Huss et de Jérôme de Prague. Vous nous citez M. de la Mennais. Ignorez-vous que cet abbé va repousser vos éloges. » Vous êtes *tolérante*, vous répétera-t-il ; vous voulez qu'on *protège également* tous les cultes ; vous n'avez donc aucun culte, ni

aucune foi ; vous étiez *hérétique*, vous êtes maintenant *athée.* » Il ajoutera même que » tout cela est trop évident, pour qu'il soit nécessaire de le prouver. » Nous citerez-vous M. de Bonald, qui dit de renvoyer les coupables *devant leur juge naturel*, par l'entremise du bourreau ? N'affirme-t-il pas aussi que Dieu même est *souverainement intolérant* ? N'oppose-t-il pas l'intolérance du Père céleste à la miséricorde de son divin fils ? car selon lui *J. C. priant pour ses ennemis, ne fut pas exaucé*, c'est-à-dire que Dieu ne s'exauça pas lui-même !

Il est aussi un motif secondaire que vous auriez dû placer entre deux parenthèses, pour exprimer votre reconnaissance. Des journaux catholiques ont annoncé qu'il vous a été accordé, depuis votre conversion, une pension pieuse et édifiante de 1500 francs. Pour des hommes encore plus affamés qu'Esaü, cet encouragement en vaut bien un autre ; plusieurs d'entr'eux désireraient que leur misère participât avant tout à une entière *conversion* et à un abondant *prosélytisme*. Vous pourriez leur dire : des catholiques de St-Étienne, qui ont osé se réunir au nombre de plus de 20, pour se faire protestans, ont payé d'une amende de 50 francs leur dessein scandaleux ; mais pour moi, j'ai reçu une arrhe temporelle de mon salut éternel !

Je ferai sur votre lettre une dernière réflexion, que je vous conjure de méditer. Je vois, d'après vos propres paroles, que vous n'avez changé de communion que pour suivre l'exemple de quelques prosélytes. J'aimerais maintenant qu'on fît pour vous une *seconde lettre*, où vous prouveriez à votre famille et à tous vos lecteurs que vous avez obéi à votre conscience, à votre conviction, uniquement puisée dans la bible, et que nous-mêmes, en vous imitant, nous suivrons la voix de Dieu, celle de l'esprit et de la lettre de l'évangile. Voilà ce que doit prouver irrésistiblement l'auteur de votre

seconde lettre, et après une telle démonstration, je m'engage moi-même à suivre votre *exemple* et à entraîner avec moi tous ceux qui méritent le nom de *protestans*.

C'est aussi là ce que je me plais à redire à l'*Étoile*, qui, pour se venger de la conversion du prince de Salm, le présente calomnieusement comme un homme inepte; elle annonce, avec triomphe, qu'*on l'a expulsé de France, et qu'il était bien naturel qu'un allemand allât abjurer en Allemagne.* — Mais en France, « chacun obtient pour son culte la même liberté et la même protection ». (Charte, art. 5.) Je demande donc à l'*Étoile*, pourquoi elle n'a pas trouvé *naturel* que la duchesse et le duc d'Anhalt-Cœthen n'aient pas abjuré à Berlin plutôt qu'à Paris? Pourquoi elle n'a pas trouvé *naturel* que M. Dejoux n'ait pas abjuré le protestantisme à Genève?--Était-ce parce qu'il était malade? — Peut-être l'air natal aurait contribué à sa guérison; son ancien *bonnet rouge* aurait pu lui servir de bonnet de nuit, et presque d'auréole aux yeux de quelques vieux clubistes qu'il avait sanctifiés.

Non, l'*Étoile* a beau dire, la foi ne s'inspire point par une bulle, et elle n'est point bannie du cœur par l'ordre de sortir d'un royaume. — Quant à l'Évêque de Strasbourg, dont l'entretien devait confondre le prince de Salm, et le ramener à sa première église, je fais à mon tour à l'auguste Prélat une humble prière : Je ne suis pas du sang royal, mais j'ai une âme à sauver que Monseigneur croit dans la damnation. Eh bien! M. Paraudier, missionnaire catholique, a essayé de m'éclairer; c'était ici un *coup d'essai;* que Monseigneur, je l'en conjure, fasse envers moi un *coup de maître!* Plus de cinquante millions d'âmes, *perdues* comme la mienne, demandent en grâce avec moi, à M. l'Évêque de Strasbourg, de publier, pour leur salut, les considérations irrésistibles qui devaient ramener

le prince de Salm. — Il suffit de publier la vérité pour assurer son triomphe ; faites lever ce soleil des esprits, et à moins d'être aveugles, nous en serons tous éclairés, et nous marcherons tous à sa lumière !

Mais, ne vous y trompez pas ; notre conscience nous appartient ; elle n'est pas un dépôt confié à un *directeur*, et que le directeur puisse s'approprier comme un monopole ; nous n'avons pas, non plus, une raison officielle à laquelle il suffise de montrer le programme de la pensée et le tarif de ses écarts. La grande différence entre nous et Rome, c'est que nous accordons la liberté de penser avec une règle commune, une *unité de pensées* qui est l'Évangile ; un chef unique, qui est J. C. ; un auteur unique de la foi, de la sanctification, du salut, qui est l'esprit de Dieu. Rome, au contraire, défend la liberté de penser, et ordonne l'*unité de la foi* avec des règles différentes, avec des docteurs sans fin qui se contredisent réciproquement, et qu'il faut toujours croire uniformes et infaillibles, malgré leurs contradictions.

NOTE (C).

On a opposé à ces apologies de l'intolérance, une morale en partie semblable, mise en action dans le canton de Vaud. L'*Étoile*, qui se connaît en intolérance officielle, s'est prévalue de cet exemple Helvétique contre les protestans Français, et M. de la Mennais s'est écrié avec triomphe ; « ces querelles peuvent fournir un nouveau chapitre à l'histoire de la tolérance protestante. » Personne n'est plus éloigné que moi de tout genre de *séparatisme*. Je ne serai donc pas suspect en défendant tous ceux qui en sont accusés, et je dirai, avant tout, à ceux qu'on nomme *séparatistes* ; si, devenus un jour les plus nombreux, vous persécutiez à votre tour, vous ne seriez pas les disciples de Jésus, vous seriez les complices de Satan !

Comme l'évangile, la réformation admet que l'examen religieux est un droit et un devoir ; comme l'évangile, elle admet la liberté des croyances, et par conséquent aussi leur libre manifestation. Sans cette double liberté, qu'on défende avec l'église romaine, l'examen lui-même ; car il vaut mieux ne point admettre un principe, que d'en interdire l'application, et d'en mutiler les conséquences : c'est à la fois le comble de la déception et de la servitude intellectuelle et morale. C'est être, par un mélange contradictoire, protestant dans la théorie et catholique-romain dans la pratique. Que sert d'accorder les abstractions, quand on refuse les réalités? -- Je le dis à regret, telle est la conduite que des magistrats de Génève, et la compagnie des Pasteurs ont tenue à l'égard de M. Bost, qui est séparé de l'église nationale. -- M. Bost aurait-il, à son tour, outragé la *compagnie*? Ses torts seraient graves, et je les condamnerais avec moins de ménagement. Ne s'est-il élevé que contre ce qu'il croit de *fausses doctrines*? C'était son droit et son devoir. Certains de ceux qu'on appelle *Mômiers*, refuseraient-ils, comme on le prétend, le nom de *chrétiens* à tous ceux qui n'ont pas leurs croyances, les appelleraient-ils des *payens*, *des Antechrist*? et ceux-ci, ne verraient-ils dans tous les autres que des *factieux*, *des exaltés*, *des hypocrites*! L'intolérance dogmatique serait égale des deux côtés, et elle serait même plus coupable dans ceux qu'on nomme *séparatistes* ; celui qui aspire surtout à la perfection de la foi, doit la montrer par la perfection de la douceur, de la patience, du support, et par la mesure dans ses discours et dans ses écrits. Mais il y aura toujours infiniment loin d'un jugement doctrinal et exclusif des prétendus *Mômiers*, aux persécutions, aux violences dont on assure que ces réformés sont les déplorables victimes dans le canton de Vaud. En un mot, si M. Bost a répondu par des outrages à des outrages reçus, les torts sont réciproques et ils doivent être également condamnés par tous les partis. Dès-lors, les tribunaux n'ont point à intervenir, ou s'ils interviennent, que le glaive frappe

des deux côtés, car des torts égaux pèsent également dans la balance : que la *compagnie* qui reconnaît ces doubles torts, retire aussi, non à un seul adversaire, mais à l'un et à l'autre, le caractère de ministres de l'évangile, n'importe le silence où le jugement d'un tribunal; ou surtout, (ce qui vaut infiniment mieux), qu'un caractère sacré, indélébile, ne soit détruit que chez des ministres infidèles, vicieux ou prévaricateurs. Que deviendront notre dignité extérieure, notre indépendance, si un échange de quelques paroles véhémentes sur des doctrines vraies ou fausses, nous fait destituer, flétrir entre nous, à la suite d'une amende envers le trésor que des doctrines ne regardent pas ? Je l'avoue, personne ne conçoit, non plus, comment M. Chenevière, quoique agresseur, « tombe, de chûte en chûte, au trône académique ; » lorsque son adversaire, traité seul comme coupable, est assis sur la selette, et dépouillé seul ensuite du titre de ministre évangélique par ceux qui le lui avaient conféré. Personne ne conçoit, non plus, que la *compagnie* soit restée muette devant celui qui a fait de la chaire une tribune contre tous les *sectaires* de ses doctrines, et devant d'autres *sectaires* plus dangereux qui ont cassé des vitres, et qui ne se sont exprimés que par des violences et des blasphèmes. (1) Ah ! quand un ministre de J.-C. ne se sent point flétri intérieurement, prêt à mourir pour son maître, il supporte en pitié un prétendu *martyre correctionnel* : il sait

(1) La COMPAGNIE, déclare « qu'elle n'a aucun égard aux outrages de M. Bost ; qu'elle n'avait gardé le silence sur le premier écrit que par un ESPRIT DE PAIX. » Sans-doute, quoiqu'elle ait parlé, elle a encore le même esprit PACIFIQUE. — « Elle estime que celui qui se sépare d'une Eglise perd les titres et droits qu'il avait obtenus de cette Eglise ; elle arrête qu'elle tient M. Bost pour DÉCHU DU SAINT MINISTÈRE et PRIVÉ DU CARACTÈRE ECCLÉSIASTIQUE QUI LUI AVAIT ÉTÉ CONFÉRÉ, ET QU'ELLE ANNULLE TOUS LES ACTES DANS LESQUELS ELLE LUI AURAIT ATTRIBUÉ CE CARACTÈRE. » — Mais n'est-on plus Ministre de J.-C., Ministre de l'Evangile et de l'ÉGLISE CHRÉTIENNE, parce qu'on n'est plus MINISTRE D'UNE ÉGLISE NATIONALE ? Rome a cette pensée, mais non pas Genève. — Que dirait-on de la compagnie des dissidens, si, à son tour, elle déposait ses adversaires ?

que le recors et le geolier, et surtout le bourreau, ne peuvent que le traîner à la gloire; et si l'on déchire ensuite son diplôme de *consécration*, il le trouve écrit dans l'évangile, dans le ciel, dans le *livre de vie*, dans son propre cœur, dans le cœur des membres de son troupeau, et même en secret, dans le cœur de ceux qui ont voulu le dégrader. M. Bost prétend que son agresseur et ses amis lui ont refusé la conférence privée ou publique qu'il a offerte, c'est de leur part, dit-il, un déni de justice, si ce n'est l'aveu de leur propre défaite. — Sans doute la paix a ses droits; mais la vérité, mais la foi, mais J.-C., ont aussi les leurs : *soyez toujours prêts*, selon un apôtre, *à rendre raison de l'espérance qui est en vous.* Quelles vérités que celles que vous seriez obligés de cacher pour ne pas vous compromettre et pour ne pas troubler le repos public! Oui; les hommes de tous les cultes établissent parmi vous des distinctions nombreuses et éclatantes; mais, répondez aux accusations de Dalembert et de Rousseau, et à celles de MM. de la Mennais, Bost et Empeytaz, sans quoi le mot de l'énigme est deviné et les voiles sont transparents. — Après avoir dit toute ma pensée sur Genève, je ne craindrai point de parler du canton de Vaud. Henri Juvet, un des ministres réformés exilés de ce canton, est mort à Nîmes dans mes bras : à la vue du berceau de ses orphelins, et des larmes de sa veuve; à la vue du lit de mort, des palmes et du tombeau de ce martyr, j'ai prié pour les oppresseurs et les opprimés, et ma faible voix s'élèvera pour flétrir les uns et consoler les autres. Je dois le déclarer ici; un orateur chrétien, regardé comme le prince de la chaire par l'église de Bordeaux, n'a jamais été accusé d'avoir persécuté le bienheureux Juvet. Lorsque 24 heures de repos et d'hospitalité furent refusées, dans Genève, à M. Juvet mourant, M. Cheyssière était complètement étranger à une pareille mesure L'unique reproche adressé partout à M. Cheyssière, c'est d'avoir prêché et publié son sermon intolérant, qui, contre les vœux de l'auteur, fait un appel à toutes

les passions, au lieu de les calmer avec le baume de la charité, ou de peser les torts réciproques dans la balance d'airain du sanctuaire. On assure que M. Cheyssière va publier un second discours qui, comme celui de M. Vermeilh, sera une bonne œuvre et un bienfait, en devenant un acte de médiation. — Honneur aux quarante pasteurs du canton de Vaud, qui ont parlé contre la persécution avec une indépendance évangélique; leurs vœux sont les vœux de tous les pasteurs Français; pour moi, je n'accuse les intentions de personne, mais je ne suis pas du nombre timide et mercenaire de ces *hommes prudens*, qui prennent parti contre le plus faible, et qui se taisent sur toutes les injustices, pourvu qu'eux-mêmes soient tranquilles. Les plaintes des opprimés trouvent un écho dans mon cœur. Je déplore hautement toutes les persécutions, depuis François I.er, jusqu'à Louis XV, et mes larmes et ma douleur seront-elles séditieuses, si je blâme la non-émancipation des catholiques d'Irlande, le conseil d'état et le Landaman du canton de Vaud, ou le tribunal de Valangin? Si la persécution s'introduit jusques dans la réforme, ne serais-je pas prévaricateur, si je n'étais cent fois plus sévère envers ceux de mon culte qu'envers ceux d'un culte étranger. Tout persécuteur protestant est un apostat! *Je suis soumis aux puissances supérieures, parce qu'elles viennent de Dieu;* mais tous les pouvoirs oppresseurs réunis échoueraient auprès de ma conscience; je ne leur immolerais jamais la vérité; je ne tordrais jamais le sens des passages de l'évangile, pour ne pas les mettre en contravention avec les articles de leur code pénal : ma tête pourrait tomber sous un glaive intolérant, mais elle ne s'inclinerait pas devant lui, non plus que ma foi et ma pensée. Un tyran pourrait me fouler aux pieds; mais pour lui faire *amende honorable*, je ne me mettrais jamais à ses genoux! Non, il ne peut y avoir de Constantinople réformée; non, dans un pays protestant, la conscience ne peut être mise en interdit; les agens du pouvoir ne peuvent y être les geoliers de la pensée; la foi ne peut y être

citée en police correctionnelle ; les magistrats, au lieu d'y rendre des arrêts, ne peuvent y soutenir des thèses et y publier des mandemens, des manifestes contre des doctrines, et une populace théologienne et vagabonde ne peut jamais y décider les questions religieuses dans les chemins et dans les rues. Serait-il vrai qu'au 19.me siècle, il existât un pays où les seuls argumens de théologiens bruyans et improvisés fussent des huées, des vociférations, des juremens, des blasphêmes, des placards incendiaires, des charivaris, des coups de pierre ou des coups de bâton ? Serait-il vrai que dans ce pays, l'autorité s'écriât : » vous lisez tranquillement la bible dans vos maisons ; vous êtes bien coupables, et vous serez punis ; car vous ameutez le peuple qui vous casse les vîtres et qui est prêt à vous enfoncer les portes.... » Ah ! si l'on suivait quelque part cette marche retrograde et surannée, je ne désespérerais pas de lire un jour une défense aux agneaux de ne pas dévorer les loups, et aux honnêtes gens de ne jamais porter d'argent dans leurs poches, ni d'en garder dans leurs maisons, parce qu'on aurait à leur reprocher les attentats des voleurs... — Ne serait-il pas le plus méprisable des hommes, celui qui recevrait d'un pouvoir oppresseur, une croyance administrative ou judiciaire, et qui lui immolerait sa conscience en holocauste, ou en ferait un *bail viager !* Sous l'oppression, une indépendance évangélique devient plus que jamais un devoir et un acte de dévoûment envers Dieu. — Je n'ai qu'un conseil à donner aux Pasteurs Vaudois, si des officiers publics venaient violer leur domicile pour se scandaliser de la lecture d'une bible et pour incarcérer un ministre de J. C. et ses paisibles auditeurs. Il suffirait de montrer à ces officiers publics, eux-mêmes, les deux derniers versets des *Actes des Apôtres*, qui s'opposent formellement à l'arrêté oriental qu'ils exécuteraient : *Paul demeura deux ans entiers dans une* MAISON *qu'il avait louée, où il recevait* TOUS CEUX QUI VENAIENT LE VOIR ; *prêchant le royaume de Dieu*

et enseignant ce qui regarde le Seigneur J. C. avec TOUTE LIBERTÉ, *sans que* PERSONNE *l'en empêchât* (*Actes*, 28—30 et 31.). Des inquisiteurs répondront, peut-être, que la permission accordée à saint Paul serait le comble de la *licence* dans un *pays libre* et dans une *république*. Eh bien, qu'ils se rassurent, cette *licence* qu'ils défendent était accordée dans Rome à Saint Paul et à *tous les chrétiens*, sous l'empire de NÉRON !

Les opinions des mômiers, dit-on, *sont dangereuses et extravagantes.* — Si vous combattez l'erreur, non avec le glaive de la loi, mais avec la raison, la charité et l'évangile, vous êtes toujours assurés de la victoire ; l'erreur, luttant contre la vérité, est plus faible que le moindre des philistins luttant avec Samson. — *Des mômiers ont insulté les pasteurs et les magistrats.* — Que la loi commune les punisse dans toute sa rigueur, mais qu'une loi d'exception, créée pour eux seuls, ne les persécute pas ; punissez ceux qui les provoquent, surtout, punissez-les eux-mêmes comme calomniateurs, s'ils le sont, mais non pas comme *Mômiers*. Je ne veux l'impunité pour aucun coupable. Je demande la justice pour tous, mais jamais l'intolérance, pas plus pour les *exaltés* que pour les indifférens et même pour les impies. Si je puis prévenir une seule persécution, protéger une seule infortune ; empêcher une seule dissidence, j'en bénirai Dieu le reste de ma vie. Ah ! qu'on y songe mûrement, les croyances ne sont vaincues que par une persuasion contraire ; si l'on n'a que la violence pour appui, après des années et même après des siècles, on est moins avancé encore qu'au moment du départ. Les sectateurs de tous les cultes se multiplient dès qu'ils sont persécutés, et ce ne serait pas un miracle de voir la persécution convertir au culte dissident le canton de Vaud en entier, et peut-être un jour, le *conseil d'état*, dont chaque membre, selon son propre arrêté, devrait alors se persécuter lui-même. -- *Le gouvernement a été trop loin pour revenir sur ses pas. Ce serait un acte de faiblesse.* -- Dites un acte de justice. Louis XVIII

n'a-t-il pas avoué que « son gouvernement avait fait des fautes? » Le Landaman d'un canton serait-il plus infaillible qu'un Roi de France? D'ailleurs, le Landaman n'a besoin d'aucun aveu, il n'a qu'à laisser une loi injuste sans exécution. Un gouvernement éclairé, qui a reculé de trois siècles, qui a exhumé un arrêté asiatique, auquel l'Europe entière oppose le droit de prescription; un tel gouvernement ne peut-il laisser tomber en silence des étais vermoulus et des mesures vieillies et décriées? La discipline ecclésiastique et la signature de la confession de foi, sont tombées en désuétude, et un arrêt gothique, regardé comme le *juste* dont parle Horace, serait seul debout au milieu des ruines, et menacerait ces ruines à leur tour! Tout gouvernement, surtout de nos jours, ne compromet-il pas son pouvoir et sa dignité, quand, au lieu de dominer toutes les passions et d'être le foyer de toutes les pensées généreuses, il se laisse péniblement traîner à la remorque par les passions elles-mêmes? Tout est servitude et corruption, dès que les gouvernemens ordonnent une croyance légale et soutiennent, par la force, que celle-là est la vraie; alors, le juge devient un *pape civil, un vice-dieu.* Que la loi punisse les délits et non pas les doctrines, surtout parmi des réformés, car nos doctrines ne relèvent jamais des hommes.

D'un autre côté, le beau privilége des protestans c'est la liberté d'examen et de croyance; c'est, surtout, la défense des principes et non celle des individus dans leurs passions, leurs fautes ou leurs erreurs. Les hommes se passionnent, s'égarent, meurent. Les vrais principes sont justes immuables, éternels. En nous élevant donc sans ménagement contre l'intolérance, nous défendons la vraie réformation et le pur christianisme. Les protestans de tous les pays nous rendront justice, et les hommes éclairés de tous les cultes verront notre impartialité; ils verront, surtout, par la protestation unanime des Pasteurs français contre toute espèce de persécution, que parmi tous les ministres réformés réunis, on ne

pourrait trouver non-seulement un inquisiteur ; mais un seul homme intolérant. Nous désirons que les ministres de tous les cultes puissent rendre un pareil témoignage. Et si nos ennemis flétrissent, parmi nous, les persécuteurs, réjouissons-nous, leurs cris joints à nos cris peuvent partout arrêter le mal ; ils servent notre cause ; leurs censures sont des hommages rendus à nos doctrines et elles condamnent leur propre exclusion envers nous. Ils prennent ainsi, à notre égard, l'engagement public du support, de la tolérance, de la charité.

Mais aussi, est-ce parce que quelques hommes isolés, de la plus vile populace de Genève, en jetant des pierres, ont crié : *à bas Jésus-Christ*, que M. de la Mennais, prenant ces êtres de fange et de lie pour des papes protestans, nous crie à son tour : *que nous ne savons plus ce que c'est que J. C., ni même ce que c'est qu'être chrétien !* M. de la Mennais a-t-il cru que ces réformateurs de la Halle, couverts de haillons, étaient les organes de l'Église réformée ? J'aimerais autant que l'on confondit les principes de Judas avec ceux de Jésus lui-même. A-t-il cru que nous n'oserions condamner des sacriléges et que nous les lui laisserions mettre sur le compte de nos doctrines ? Il s'est trompé ; Genève a été plus indignée que lui de cet horrible blasphème, et il doit s'apercevoir qu'à mon tour j'en suis aussi indigné que les Genevois. Ce ne sont pas des argumens ou des passages de l'Écriture-Sainte qui suffisent dans un tel cynisme d'impiété ; de tels coupables ne sont retenus que par la *dialectique* décisive du code pénal. *Cependant*, diront quelques hommes peu éclairés de mon culte, *il ne faudrait pas se condamner entre nous.* — Au contraire, si nous sommes coupables, *condamnons-nous* réciproquement, et que chacun de nous soit un juge plus sévère contre ses propres écarts, que le serait son plus implacable ennemi. — *Imitons les autres qui se soutiennent entr'eux.* Je ne veux pas savoir ce que font les autres : *se soutenir* dans le mal, c'est

en être complice. — *Il ne faut pas dévoiler ce qui nous fait tort.* — Je n'ai rien dévoilé : j'en parle trois ans après les écrivains de toutes les opinions politiques et religieuses, et après M. de la Mennais lui-même. Quant au *tort* qu'on prétend que nous font quelques hommes indignes de porter le nom de réformés, ce tort est plus qu'imaginaire ; car nul de nous n'est coupable des excès qu'il flétrit et qui sont opposés à ses principes. De tels hommes ne nous font aucun tort, le mal retombe sur eux seuls. — *Mais ces hommes, si vils qu'ils soient, sont des nôtres.* — Les hommes ne sont *des nôtres* que lorsqu'ils sont les *hommes* de l'évangile, et c'est avec l'évangile que nous les désavouons ; ils n'appartiennent à aucune croyance, l'impiété elle-même les repousse. Si quelque culte les réclame pour auxiliaires, nous les lui cédons avec triomphe. Les protestans se croiraient-ils affaiblis, si tous les êtres intolérans abjuraient extérieurement la réformation ? Ils l'ont déjà abjurée au fond du cœur, car on n'est pas chrétien sans l'esprit du christianisme ; et si quelqu'un approuve la persécution, on se borne à l'excuser ; il regarde la persécution elle-même comme évangélique. — *Mais, sans l'approuver*, dit-on, *on n'en parle pas.* — Si tout le monde se tait devant M. de la Mennais, qui ne se tait pas, le silence sera pour lui une victoire complète et il se livrera à des attaques nouvelles. Maintenant, il n'a rien à ajouter, puisque nous sommes plus sévères que lui, que nous le prions d'être plus sévère encore, que nous l'aiderons à tout publier, dans l'intéret des victimes et de la réformation elle-même. — *Mais alors, vous faites cause commune avec nos ennemis.* — Nos premiers *ennemis* sont ceux qui ne se trouvent au milieu de nous que pour nous trahir nous-mêmes et nous faire méconnaître des autres ; en les condamnant, loin de faire *cause commune avec nos ennemis*, nous réduisous ces *ennemis* à nous estimer et à se taire, ou, s'ils parlent, ils servent notre propre cause. — *Mais ils triomphent de ces divisions.* — Ils ne triomphent plus dès qu'ils voient que nous

sommes unanimes à flétrir le mal. Plût à Dieu que notre église, pour *triompher* entièrement, vît disparaître de son sein tous les persécuteurs; qu'elle ne renfermât que de véritables chrétiens, qu'elle fût visiblement *l'église des élus*; ne formât-elle qu'*un petit troupeau;* qui ne se trouverait souverainement heureux de lui appartenir! *Si Dieu était pour nous*, que pourrait le genre-humain entier, quand il serait *contre nous!* -- *Qui sait*, dit-on, *si les récits qu'on fait ne sont point exagérés.* — Je l'ignore; ce que je sais, c'est qu'il y a plus que de l'*exagération* dans votre silence, votre tiédeur et votre tranquillité. Ne comprendrez-vous jamais qu'il est du devoir d'un protestant de séparer toujours les doctrines évangéliques des personnes qui les rejettent; les devoirs religieux des hommes qui les foulent aux pieds; l'esprit de Jésus, de celui du monde et de *Bélial!* Si vous vous taisez devant les persécutions vaudoises, et si vous voulez faire taire les autres, ne dites pas que vous aimiez à défendre les opprimés; M. de la Mennais les défend mieux que vous; ne parlez pas des persécutions de vos pères; ne louez pas ceux qui ont pris leur défense; ne réclamez pas à votre tour des défenseurs, si, à Dieu ne plaise, vous étiez jamais opprimés!

Que M. de la Mennais soit embarrassé, quand on lui cite les crimes de Torquémada, les milliers d'*auto-da-fé* de l'inquisition, ou son *compelle intrare*; je le conçois, il ne reconnaît qu'une église visible et matérielle; il ne voit les doctrines et les devoirs que dans les décisions, les préceptes, les actes humains; et tout est perdu pour lui, si on lui prouve que cette Eglise a ordonné *ces rigueurs salutaires.* Mais pour moi, je vois partout des frères, des chrétiens, quelle que soit leur communion extérieure, dans ceux qui ont l'esprit de J. C.: je ne reconnais pour vraie communion que celle qui nous unit spirituellement à lui. Dans la persécution même, je sens donc augmenter ma foi, parce que ma foi est pure de toute intolérance. Je dirai à M. de la Mennais, qui se montre si sen-

sible à quelques huées populaires, si au-dessous de sa noble attention et de l'essor de son génie ; ce qui est digne de vous (et vous nous donnerez un exemple que nous serons heureux de suivre) c'est de vous accorder avec les prêtres et les évêques de France et le ministre des affaires ecclésiastiques ; c'est de vous accorder avec vous même : accordez aussi les systèmes de votre *Mémorial catholique* avec ceux des anciens rédacteurs de la *France catholique*. Accordez les papes Étienne VII, Sergius III, Grégoire II, Jean XXII, avec les papes Grégoire VII, Boniface VIII, Paul IV, Alexandre VI, Jules II et Léon X. Accordez aussi, de nos jours, Léon XII avec tous les archevêques, les évêques et les ecclésiastiques, en général, d'Utrecht, de Harlem, de Dèventer, de Lewarden, de Groningue, de Middelbourg, etc. Léon XII les regarde tous comme des *schismatiques*, *et il les excommunie*, *et tous ceux qui ont concouru à leur élection sacrilége :* eux, à leur tour, regardent l'excommunication comme *illégale*, *injuste*, *nulle*, *d'aucune valeur*. Accordez aussi le pape infaillible, Clément XIV, qui veut *l'extinction totale de la société des jésuites*, *comme le seul moyen d'assurer le repos des sujets et le bien-être général de l'église* ; et d'un autre côté, Pie VII, ressuscitant cette société, et menaçant de ses excommunications tous ses détracteurs, et excommuniant, par conséquent, Clément XIV lui-même ! Enfin, vous, M. l'abbé, qui croyez à l'*infaillibilité du pape*, accordez avec lui-même, le Pape *infaillible* Adrien VI, qui nie sa propre *infaillibilité* et celle de tant d'autres papes *infaillibles* ; voici son propre témoignage : » Il est certain que le pape est *faillible*, même en matière de foi, lorsqu'il soutient l'hérésie par arrêté ou par mandement ; car beaucoup de papes de Rome ont été des *hérétiques !* »

NOTE (D).

Voici le tableau de l'intérieur d'un navire négrier : (*Société de la morale chrétienne.* 1826. *Comité pour l'abolition de la traite des noirs.*) » Les nègres sont

enchaînés deux à deux, la jambe droite de l'un à la jambe gauche de l'autre ; on en remplit la cale, le pont, l'entrepont et de faux entreponts pratiqués exprès. Là, ils sont *couchés nuds* sur des planches, sans pouvoir changer de position, et si serrés, qu'ils ne sont quelquefois couchés que sur le côté. Le mouvement du vaisseau écorche leur corps et les *fers déchirent leurs jambes.* Un nègre, homme fait, ne peut disposer que de 5 pieds 5 à 7 pouces en longueur, sur 15 pouces en largeur ; et 2 pieds 6 pouces en hauteur. } Les femmes et les enfans en proportion.

C'est moins d'espace qu'ils n'*en occuperont dans leur cercueil.* Lorsqu'on leur permet de venir quelques moments sur le pont, on fait passer une longue chaîne dans leurs fers pour qu'ils ne se jettent pas sur l'équipage, ou ne se précipitent pas dans la mer. Mais c'est lorsque le mauvais tems oblige à fermer les écoutilles que les souffrances des noirs, privés d'air dans la cale et les entreponts, deviennent affreuses ; la vapeur émanée de leur corps semble sortir d'une fournaise ardente ; souvent plusieurs d'entr'eux sont amenés à demi-morts, ou entièrement suffoqués sur le pont. Les insurrections, les suicides, la mélancolie, les exhalaisons fétides, le manque d'air et les traitemens barbares se réunissent pour augmenter, pendant le trajet, la mortalité d'une manière effrayante. On a calculé que sur 7,094 nègres exportés bien portans d'Afrique, 2,053, c'est-à-dire, un QUART, étaient morts dans la traversée ! »

Nantes est la ville de France qui se livre le plus à ce trafic odieux de la vie humaine ; la France elle-même en est coupable plus que toute autre nation. Les couleurs françaises protègent toutes les propriétés étrangères engagées dans la traite qui semble s'accroître chaque jour. La misère et la dévastation produites par les encouragemens que les négriers français donnent aux violences et à la rapine, dépasse toute description. Les marchands indigènes sont devenus si avides de victimes, que plusieurs colons de Sierra-Léone, qui se livraient à

un commerce paisible, ont été saisis et vendus comme esclaves. Ces iniquités révoltantes ont porté tout le pays qui s'étend à cent vingt milles au sud de Sierra-Léone, à se déclarer possession anglaise. Tout le mal vient de l'impuissance et de la déception des lois.

« A Rio, dans le Brésil, il y a 120,000 âmes; les *cinq sixièmes* sont des esclaves achetés. Cinquante vaisseaux font le commerce des noirs. Dès que le *négrier* est arrivé, dans une chambre humide, pestilentielle, ouverte de tous côtés, on jette pêle-mêle des hommes, des femmes, des enfans, des vieillards, nuds, courbés sous la plus affreuse misère, forcés de chanter à l'ordre qu'on leur en donne, ou de garder une immobilité absolue, sous peine de recevoir 20 coups de fouet. On les brûle quelquefois avec un fer rouge pour tromper l'acheteur, qui, aux tâches qu'il aperçoit, se persuade que les malheureux ont eu la petite-vérole, et là, pendant des mois entiers, ils attendent qu'on décide de leur sort. Il y a dans la rue de Vallongue, au moins 20 marchés de nègres. — On a vu des noirs à S^t^.-Louis, dans le Sénégal, enchaînés dans la cour des fonctionnaires publics français; on trouve dans les rues des troupes de ces misérables qui peuvent à peine marcher à cause du poids de leurs chaînes. Quelquefois, des blancs, employés du gouvernement, *ont fait la chasse* des noirs jusques dans les rues de Saint-Louis, c'est-à-dire, qu'ils les enlèvent, soit libres, soit esclaves, et les transportent sur la côte, où un navire les attend. Un nègre ayant été ainsi enlevé, sa mère vint, le lendemain, offrir une somme d'argent pour le racheter; le blanc prit l'argent et garda la mère et le fils; ce dernier, indigné d'une telle horreur, se tua en s'écriant: « homme blanc, qui dévore les noirs, je ne puis me venger de toi qu'en te privant de ma personne. »

D'autres fois, au contraire, on voit des femmes, des enfans que la violence de la douleur fait évanouir, parce qu'on leur arrache leur époux, leur père, leur unique protecteur; ces pauvres noirs,

de leur côté, prient qu'on ne les enlève point seuls ; que loin des leurs ils n'auront plus la force de travailler : mais tous les cris sont inutiles ; ce n'est pas l'humanité qui sent, c'est l'avarice qui calcule. Eh ! de tels blancs, aussi cruels, aussi impies, oseraient se dire chrétiens ! Ils ne méritent plus le nom d'hommes. Ils ne peuvent pas dire comme un Payen : « je suis homme et rien de ce qui intéresse l'humanité ne m'est étranger » ; au contraire, ils méconnaissent l'humanité et l'humanité les désavoue. — Qu'en France, donc, comme en Angleterre, la traite assimilée à la piraterie soit punie de mort, ou, du moins, des travaux publics ; soyez flétris, négocians européens, et vous, surtout, négocians de ma patrie, qui ne gagnez ainsi qu'un or avili et ensanglanté ; soyez flètris aussi, vous qui ne craignez pas d'être les apologistes de ces atrocités, ou qui vous y montrez insensibles !

Note (E).

Une foule de grecs relégués sur les montagnes ont vécu dans tous les tems dans une hostilité continuelle avec les turcs ; qu'un grec soit dépouillé, frappé, mis à mort, il n'y a point de justice pour lui. M. Alexis de Noailles a demandé 300,000 fr. à la chambre des députés pour racheter quelques uns de ces 50,000 grecs qu'on traîne dans l'exil et l'esclavage, et à qui l'on fait subir la mort ou l'apostasie, et parfois l'un et l'autre de ces supplices en même tems. On peut acheter pour 5 fr., d'après M. de Noailles, un de ces grecs infortunés ; ne voulût-on se procurer que le plaisir cannibale de lui brûler la cervelle ; et si c'est une femme grecque, on l'achète au même prix pour assouvir une passion criminelle, pour en faire une esclave, ou pour la tuer, si on ne veut pas la nourrir. — M. de Cambon a aussi publié les quittances des agents turcs : « Le *raja* (c'est ainsi qu'on appelle un grec, si on ne l'appelle point *infidèle* ou *chien de chrétien*) *Le raja a payé la somme de..... pour conserver sa tête pendant l'année de l'égire......* En un mot, cha-

que grec, comme un nouveau Damoclès, voit constamment une épée suspendue par un fil au-dessus de sa tête». — Il y a loin, disait le président Molé, du poignard d'un scélérat au cœur d'un homme de bien. » Ici, le poignard du scélérat n'est séparé du cœur d'un chrétien que de l'épaisseur de la croix qu'il a sur sa poitrine.... La *Quotidienne* vante, il est vrai, l'*humanité*, la *générosité* d'Ibrahim-Pacha ; ne dirait-on pas que ces écrivains *turcophiles*, aspirent à l'honneur de mettre pour eux cette *générosité* à l'épreuve ? Oui, si les turcs étaient empalés, égorgés, comme ils empalent et égorgent les autres, leur coupent les oreilles, salent dans des barils leurs têtes tranchées qu'ils envoient à la *générosité* du divan et des janissaires ; oui, si les turcs étaient aussi *généreusement* traités, nous les recommanderions à leur tour à la commisération publique et même à celle de la *Quotidienne* !

Note (F).

» N'accusez pas la religion, dit l'*Étoile* (15 mai 1826) de l'abandon où se trouve la Grèce ; c'est la religion qui l'a conservée jusqu'ici, et si les philosophes du 18me siècle n'avaient, par leurs écrits, *détruit l'intérêt* que devaient inspirer les chrétiens d'orient, nous n'aurions pas à déplorer aujourd'hui les malheurs de la Grèce. » — Je souscris aux deux premières phrases ; la suite est évidemment contradictoire ; je ne suis pas plus partisan que l'*Étoile* des *écrits du* 18me *siècle* dirigés contre la religion ; mais ces écrits n'ont pas *détruit mon intérêt* pour les grecs ; les grecs n'en sont ni complices, ni responsables ; et s'ils *inspirent de l'intérêt* à des philosophes, ils doivent doublement en inspirer à des croyans. C'est en prenant encore plus d'intérêt pour les grecs que ne le font les philosophes, que je leur montre que j'ai plus de foi, plus d'humanité ; mais je redirai aux philosophes ces conseils de *l'Indépendant de Lyon* (14 mai) : » Vous prétendez que la morale suffit, pratiquez la morale. Osez vous montrer tels que

vous êtes. Laissez à ceux qui croient, le soin de faire, au nom de *la religion*, des appels en faveur des grecs ; faites-les au nom de l'*humanité*, et si vous y croyez, vous aurez l'éloquence de la conviction. Mais si pour motiver votre haine, vous jouez le rôle des chrétiens zélés, vous n'êtes pas même aussi conséquens que ces fanatiques de bonne foi, qui regardent les massacres comme d'excellens moyens de persuasion... »

— Chacun doit avouer franchement ses doctrines; fût-il menacé du bâton d'Eurybiade, il doit répondre comme Themistocle : *Frappe*, *mais écoute !*

N'est-il pas des personnes qui, voulant détruire l'intérêt évangélique qu'inspirent les grecs, osent dire qu'*ils ne méritent aucun des éloges qu'on fait d'eux*. -- Il est trois titres que les turcs eux-mêmes ne leur contestent pas : l'oppression, l'héroïsme et le martyre. — *Mais*, *c'est*, dit-on, *un peuple moins sincère*, *moins hospitalier même que les turcs* ; *c'est un peuple de forbans*. — Partout, l'injustice, la terreur, produisent la défiance, la ruse. Est-ce pour civiliser les grecs, pour les perfectionner, qu'on veut les élever à l'école de leurs bourreaux ; qu'enfans, on veut les faire conduire avec les lisières de la barbarie, et que la barbarie, grandissant avec eux, ne leur montrera ensuite que le cimeterre suspendu sur leurs têtes, et, pour ainsi dire, sur leur foi, sur leurs pensées et jusques sur leurs vertus ? Ah ! les vices qu'on inspire aux grecs, et que je ne conteste pas, sont une raison de plus pour assister des chrétiens qu'on a ainsi dégradés. Devenus libres, le christianisme produira en eux ce qu'il a toujours produit, toutes les consolations, tous les avantages, tous les bienfaits, tous les sentimens honorables. Mahomet détruit toute dignité, tout respect de soi-même et d'autrui ; il avilit les individus, les familles et les sociétés, et J. C. les épure et les perfectionne. Mahomet tient les peuples dans un cercle stationnaire, misérable et barbare ; ses impostures, faites pour des hommes ignorans, abrutis et cruels, tomberaient non-seulement avec des lumières et des vertus, mais avec la simple civilisation, la simple industrie.

Si je désire donc de voir des payens et des musulmans se convertir au christianisme, je désire surtout de ne plus voir en Orient des chrétiens passer du dévoûment au martyre (ou, ce qui est plus terrible encore) passer du désespoir à l'apostasie Et lorsqu'en France d'autres chrétiens puisent dans leur foi elle-même, l'amour *évangélique* des Turcs et la haine *fidèle* des grecs, je suis tenté de leur dire : *Français*, au nom du Divan, du *cordon*, du pal et du cimeterre, vantez-nous votre humanité, votre fidélité à la charte et à la monarchie constitutionnelle; vantez aux turcs, au nom de la légitimité et de la charte, votre amour des agas et des janissaires; votre respect pour la barbarie des visirs, des pachas, du grand-sultan et du satrape. *Chrétiens*, au nom du croissant, du harem, de l'alcoran et du faux prophète, jurez fidélité à l'évangile; et l'évangile et la croix à la main, écriez-vous : protection à l'islamisme, à ses étendards, à ses muphtis, à ses mosquées; écriez-vous : mort à un peuple chrétien, à ses prêtres, à ses héros, à ses vierges, à ses enfans; destruction de ses tombes, de ses berceaux et de ses monumens, de ses temples, de ses croix et de ses autels. Haine à la civilisation, aux lumières, à la foi, aux vertus; haine à l'infortune, au courage et jusqu'à la dernière espérance qu'un peuple de frères place dans notre superflu, notre pitié, nos regrets ou nos soupirs !....

NOTE (G).

D'autres disent : *Il est juste d'assister les grecs, mais ce n'est pas utile :* c'est ici le contraire de la réponse d'Aristide. On lui propose de brûler la flotte des lacédémoniens; il répond : *c'est utile, mais ce n'est pas juste*. Ce mot a été admiré; mais un chrétien doit le combattre; il n'était utile de brûler la flotte, ni par une utilité morale, ni par une utilité publique, ni par l'exemple pernicieux qu'on aurait donné. Saint Paul a dit : *ne fais point de mal pour qu'il en arrive du bien* : le *bien* ainsi obtenu, serait le *mal* lui-même. Tout ce qui est *juste*, est par cela même *utile*; car la *justice* est

la *souveraine utilité*, non pour une personne, pour un peuple, pour un tems; mais pour le genre-humain, mais pour tous les siècles et l'éternité tout entière : dans ce sens, l'iniquité est non-seulement toujours coupable, mais toujours *inutile*, toujours funeste. Jamais une mauvaise action n'est utile pour un chrétien, ni pour un peuple chrétien, précisément parce qu'elle blesse la justice. Je ne parle point ici de l'utilité restreinte, égoïste, immorale d'*Helvétius* ou de *Machiavel*, souvent employée par les gouvernements, et si souvent reprochée à la politique anglaise : je parle d'une *utilité intrinsèque et générale*. Montesquieu a dit que « même une fausse religion est utile. » Ce principe est vrai, relativement à une religion plus fausse encore, et relativement à l'impiété et à l'athéisme, qui sont en-même-tems (si on peut le dire) *les faussetés* les plus grandes ; mais plus une religion sera vraie, plus elle sera *utile*. Le mahométisme, lui-même, vaut mieux que l'athéisme et l'impiété ; la religion juive est infiniment plus utile que la mahométane ; le catholicisme est beaucoup plus utile que la religion mosaïque, qui, quoique divine, n'était qu'une religion préparatoire, faite pour un tems et pour un seul peuple ; le protestantisme est, selon moi, plus utile et plus vrai que le catholicisme, et parmi toutes les sectes protestantes, celle qui est la plus utile, est celle qui se rapproche le plus de l'Évangile ; car l'Évangile est la perfection de la vérité, de l'utilité et de la justice individuelle et publique. C'est donc une contradiction bien grande, de la part de Rousseau, de soutenir que « la philosophie est seule dans la vérité, mais que néanmoins il n'est aucun bien fait par la philosophie que la religion ne fasse encore mieux, et qu'il est beaucoup de bien que la religion fait et que la philosophie ne fera jamais. » — Si la philosophie était plus vraie que la religion, elle ferait par-là même plus de bien qu'elle ; et si vous reconnaissez que la religion fait plus de bien, qu'elle est plus utile que la philosophie, cessez de dire que la vérité soit pour vous.

Au reste ; en parlant de la *justice* et de l'*utilité* de venir au secours des grecs, je ne prétends point m'immiscer dans de hautes questions de politique et de diplomatie qui ne me regardent pas. Je n'examine point les faits comme publiciste, mais comme chrétien ; et si la politique se trouve ici mêlée avec la religion, ce n'est point à moi qu'on doit s'en prendre ; car je ne sors pas du domaine religieux. Qu'on ne me dise donc point que je m'occupe de politique ; je ne m'occupe que d'humanité et de religion. Ministre de paix, je ne demande point une croisade, une intervention armée, une guerre générale contre les turcs ; je demande une médiation européenne, une intervention pacifique : je demande, dans mes prières, que Dieu concilie les intérêts et les devoirs des peuples et des cabinets du monde entier : je veux ce que veulent le curé de Louviers, M. Rivalin, curé de Lorient, et M. *Meyer*, curé du Bas-Rhin ; ce que veulent des sœurs de la Charité, des dames de distinction de la capitale ; des pairs ; des députés ; ce que désirent tous les ministres protestans, les prêtres et les évêques de toutes les parties de la Grèce, ce que tous les rois de l'Europe, et en particulier le Roi de France, sont disposés à accorder, et ce qui est commandé et inspiré par J. C. lui-même. Que si l'on me dit, avec M. Saint-Just, vicaire à Lyon : » L'affaire des grecs n'est plus qu'une affaire *de parti*, et les grecs ne sont que des *révolutionnaires* » : je réponds qu'étranger à tout *parti* politique, « si ce n'est à *celui* de nos rois légitimes », je n'adopte ici pour moi que le *parti* de l'humanité, de la civilisation et de Dieu même, et que, comme tout ministre du pur christianisme, je ne suis *révolutionnaire* que par des vœux pacifiques ; par l'amour de Dieu et du prochain. Si des *révolutionnaires* deviennent bienfaisans, généreux, charitables par esprit de ~~piété~~ /parti, ne croyons pas être inspirés par l'esprit religieux et monarchique, en ne voyant que le *parti* de l'incrédulité dans la prière pour des frères qu'on égorge, et le parti de la révolte dans l'aumône pour des hommes en proie aux

horreurs de la famine ! Ne verrions-nous dans la cause de la philantropie et du christianisme qu'un *parti !* Sacrifierions-nous la foi ; la charité, la bienfaisance à une opinion politique ? Un peuple chrétien expirant n'obtiendrait-il de nous que des sarcasmes, des injures, peut-être des vœux homicides ! Alors, ne pleurons plus à la passion des martyrs, ni à celle du Dieu martyr ; nous méritons d'être mis au nombre de ceux qui l'outragèrent pendant qu'il était cloué sur la croix ! — C'est la langue des grecs que parlèrent nos quatre évangélistes ; c'est dans cette langue que furent écrits tous les livres divins de l'alliance de grâce. C'est aux grecs que nous devons notre civilisation, nos arts, nos lumières, notre religion, nos vertus: Tout serait-il pour nous oubli, indifférence, ingratitude ? Tant de bienfaits seraient-ils devenus inutiles et *tournés en dissolution* ? S'il en était ainsi, la Grèce mourante et délaissée nous léguerait un mal terrible et salutaire ; des regrets tardifs et stériles, la honte, le remords ; et peut-être, la voix du dernier évêque grec, s'éteindrait en nous maudissant, et ce vœu serait ratifié par la malédiction céleste !!!

Et si cet évêque nous bénissait en mourant, que lui rendrions-nous en échange ?....

Rappelons-nous le martyre du patriarche que les turcs avaient trouvé errant sur des montagnes. Un pacha lui dit : -- Quels lieux habites-tu ? -- Ces rochers et les ruines des temples que vous avez démolis. -- Donne-nous tes trésors. -- Je les ai donné aux pauvres. -- Donne-nous ta croix. -- Vous ne me l'arracherez qu'avec la vie. -- Eh bien, je vais te faire mourir. -- Vous le pouvez ; je suis prêt à la mort, je suis mûr pour le ciel ; je prie pour vous, je vous bénis ; que Dieu vous pardonne !

Et voilà l'homme que l'humanité entière a laissé empaler !!!

NOTE (H).

» Genève, d'après M. de Chateaubriand, mérite la reconnaissance de tous les gens de bien. » Le

consistoire a souscrit pour 12,000 fr. ; et, en général, les souscriptions de Genève, où l'on ne compte que 25,000 âmes, s'élèvent à plus de 115,000 fr., sans compter M. Eynard, qui a seul donné plus de 87.000 fr. Une petite genevoise de *six ans* a économisé, sur ses repas, *trois florins et demi*, qu'elle a remis au comité des grecs et qu'elle cachait sous les jouets qu'on lui avait achetés. C'est ainsi que le hochet de l'enfance est devenu un tronc pour le malheur, l'humanité et le christianisme !

On parle de M. Boyard, de Rouen, qui a légué aux grecs 1800,000 fr.

Note (I)

Si deux amis de M. Haller publient que Luther et Calvin furent deux *archi-jacobins et deux carbonari*, l'*Etoile* et le *Drapeau blanc* (du 7 novembre 1825) calomnient nos missionnaires évangéliques qui vont chez les payens avec leurs prières et leurs vertus, et qui y convertissent des Rois, des nations entières. « Les missionnaires protestans, disent ces deux journalistes, *tiennent plus à l'argent* qu'à l'objet de leur mission. Ils n'ont fait que *deux prosélytes* en Asie ; un vieux juif qui leur a escroqué 4000 piastres, et un Maltais qui, dévoré par la misère, va entendre leurs prédications intolérantes contre le catholicisme. Ils portent la charité jusqu'à défendre à leur médecin de soigner aucun malade étranger ». — Ces friperies théologiques sont-elles dignes du *Drapeau blanc* qui devrait être *sans tâche*, et de l'*Etoile*, qui devrait être pure comme le ciel où elle se place, à moins qu'elle ne veuille en faire la chûte de Vulcain ? — Eh bien, pour édifier l'*Etoile* et le *Drapeau blanc*, nous leur fournirons des preuves authentiques qu'il y a plus qu'un *vieux escroc* et un *Maltais* de convertis à la réformation. — « Les missions évangéliques comptent 298 stations et 560 missionnaires répandus sur toute la surface du globe, dans des déserts brûlans comme dans des huttes glacées. On doit ajouter à ce nombre beaucoup d'ouvriers européens ; les femmes des missionnaires, leurs enfans et les aides indigènes dont le nombre

surpasse celui des missionnaires eux-mêmes. Selon M. Guizot, ce puissant écrivain, « ce sont là des missions de famille qui emportent avec elles des moyens d'influence, jusqu'ici inconnus. La famille missionnaire peut répondre à tous les besoins, à tous les sentimens naturels des familles payennes; la femme comprend les femmes, les enfans jouent avec les enfans; des rapports faciles s'établissent entre les situations et les âges analogues, tandis qu'un missionnaire qui arrive seul devient un maître plutôt qu'un frère. Enfin, nos missions offrent ainsi l'exemple de la société chrétienne à côté des préceptes de la foi, l'exemple de toutes les relations, de tous les sentimens domestiques réglés selon la morale de l'Evangile; moyen d'instruction qui n'a pas, à coup sûr, le moins de puissance ». Toutes les *îles de la société* ont embrassé le pur christianisme. Plus de 2000 individus de ces îles sont instruits par des indigènes, et les seuls vestiges de l'idolâtrie qu'on y rencontre encore, sont des pierres qui, employées autrefois à la construction des temples du paganisme, servent maintenant à en élever au vrai Dieu. Une partie des saintes Ecritures a été traduite en leur langue, et plus de 10.000 personnes sont aujourd'hui en état de lire les livres sacrés dans leur idiôme maternel. D'après le dernier rapport, les écoles de ces îles reçoivent tous les jours plus de 5000 enfans, à qui on enseigne les premiers principes de la religion. J'ai vu, dit M. Ellis. à la société des missions de Londres, un petit garçon, en présence de 1400 spectateurs, répéter 20 chapitres de l'Ecriture, un grand nombre d'hymnes et quelques articles du catéchisme. Environ 8000 naturels ont été baptisés, après avoir fait une profession publique de leur foi, et avoir mené pendant dix mois une conduite conforme à leur nouvelle croyance. 2000 communians qui, depuis plusieurs années, menaient une vie irréprochable, ont été admis à la table sacrée, dans les différentes églises de ces îles. — Parmi les membres qui composent les différentes églises de la mer du sud, il ne s'en trouve aucun qui, soit pour l'instruction, les mœurs et la

conduite ; ne pût être admis sans difficulté dans toutes les églises évangéliques de l'Europe. Des hommes qui, dans leur barbare ignorance, avaient tué leurs pères, leurs mères, leurs enfans, ou les avaient ensevelis vivans et avaient mangé la chair de leurs ennemis, de tels hommes, devenus chrétiens, sont *nés de nouveau* ; ils sont maintenant plus près *que nous du royaume des cieux* ; le jour du culte, souvent violé ou dégradé en Europe, est sanctifié dans ces îles. Ah ! si tous les chrétiens, parmi nous, pouvaient être témoins d'un tel spectacle ! c'est alors qu'ils s'écrieraient : « *Que n'a pas fait le Dieu fort !* » Les succès des missionnaires dans les îles Sandwich ne sont pas moins encourageans, et sont même encore plus rapides. Les Rois des îles de la société, des îles Sandwich, et de Madagascar seul, où l'on compte *quatre millions d'habitans*, demandent tous d'autres missionnaires évangéliques, et offrent de les loger dans leur palais. J'ai sous les yeux deux lettres de Pomarre, roi d'O-Taïti, et de Radama, roi de Madagascar, où l'un et l'autre de ces princes demandent des ouvriers pour apprendre à leurs peuples les arts et les métiers, « *mais avant tout, des missionnaires, car, avant tout, nous voulons de bons chrétiens* ». Inspirés donc par une charité et une confiance toute divine, les messagers protestans n'ont pas craint de faire aborder la barque de la mission sur ces mêmes rives où un grand navigateur tomba sous les coups d'une peuplade sauvage ; ils n'ont pas hésité à descendre, à demeurer parmi ces tribus féroces qui égorgent leurs propres enfans à peine sortis des flancs maternels, et dévorent la chair de leurs compagnons immolés à leur vengeance. Ils ont osé chercher les hordes barbares de l'Afrique jusqu'au fond des déserts, où aucun européen, avant eux, n'avait imprimé la trace de ses pas, pour y prêcher à des âmes immortelles, parmi les repaires des lions, l'*agneau de Dieu qui ôte les péchés du monde*, et enseigner les cantiques de Sion, là où les hurlemens du tigre et de la hyène venaient retentir à leurs oreilles. Ils ont aboli la traite des noirs dans divers pays na-

guère antropophages. Ils ont préparé pour le nègre affranchi un toit, une vie tranquille et sûre, et une religion aussi douce que sublime; ils ont porté au malheureux noir, encore esclave, un baume pour ses plaies sanglantes, et des consolations pour son cœur déchiré par l'angoisse; ils ont attaqué les castes de l'Indostan, sans autres armes que les vérités de la religion de Jésus; et à l'honneur d'avoir visité l'empereur de la Chine, dans les murs même de Pékin, ils ont ajouté l'*honneur* infiniment plus grand, d'avoir traduit les paroles du Prince de la paix, pour l'instruction de huit cents millions de payens ou d'infidèles ». — Nos saints missionnaires portent à tous ces peuples la foi, les vertus chrétiennes, le salut gratuit par J. C.; ils leur portent aussi la civilisation, l'industrie, les arts, les métiers, le travail, l'agriculture; ils établissent des écoles, des imprimeries, des hôpitaux; ils bâtissent partout des temples, et ils les remplissent de vrais adorateurs. — Plus de 50,000 enfans reçoivent une instruction chrétienne dans l'Inde; la société missionnaire de Londres a un revenu de plus d'*un million et demi*, et la société biblique un revenu de près de 4 *millions*; et ici, le gouvernement ne fournit aucun fond, tout vient des fidèles. M. Pacalt, un de nos missionnaires, a, non seulement converti un village hotentot, mais il a rendu encore les habitans industrieux; la bêche sur l'épaule, il les accompagne dans leurs travaux; il les aide à bâtir leurs maisons, à labourer leurs jardins. Aussi, le village qui a été le théâtre de ces travaux pieux, porte le nom de *Pacalt-dorp*. — Pour convertir des esclaves, un missionnaire anglais s'est fait esclave lui-même. Après un séjour de 30 ans au milieu des payens, notre célèbre missionnaire Ward, dont la vie et la mort ont été si évangéliques, a pu compter, à ses derniers momens, 200,000 convertis dans les Indes orientales. Voici, au contraire, ce qu'a écrit, en 1823, M. l'abbé Dubois, missionnaire jésuite: « Rebuté par l'inutilité complète de mes occupations, et averti par mes cheveux blancs qu'il était tems de penser à mes propres affaires, je suis retourné en

Europe, afin de vivre en repos pendant le peu de jours qui me restent ». — Après le non succès de saint Xavier, ses frères jésuites furent envoyés de presque tous les pays catholiques dans l'Inde, s'annonçant comme des bracmes européens, venus d'un pays éloigné de 5000 lieues ; ils imitèrent les coutumes des Indous, et rougirent leur front de bois de Sandal. Benoit XIV s'éleva contre les pratiques idolâtres des jésuites d'Asie ; et ceux-ci, obligés de rompre avec l'idolâtrie, virent l'idolâtrie les abandonner ». — Notre religion, dit M. Dubois, qui était un objet d'indifférence ou de mépris, est devenue presque un *objet d'horreur*, et, depuis 60 ans, on n'a pas fait un seul prosélyte ; on n'a que la conversion de ces individus chassés de leurs castes pour des délits, et ces êtres rejetés, augmentent l'aversion et le mépris des Indous pour le catholicisme. — « Quant à moi, pendant les 25 ans que j'ai travaillé pour la religion catholique, en embrassant les usages et, sous beaucoup de rapports, les *préjugés des habitans, me faisant moi-même presque Indou*, tout cela n'a servi à rien pour des prosélytes. Je n'oserais pas affirmer que j'en aie rencontré *un seul* qui soit vraiment chrétien. — J'ai honte de le dire, plusieurs ont été des apostats, et ceux qui sont restés chrétiens sont les plus méchans de mon troupeau. Enfin, on doit tellement désespérer de la conversion des Indous, que, si les bracmes envoyaient en Europe des missionnaires pour propager leur monstrueuse religion, il y aurait pour eux plus de chances de succès qu'il n'y en a ici à convertir à la foi de J. C. ».

De là, M. Dubois conclut que le christianisme et la Bible ne conviennent nullement aux peuples de l'Inde ». — Ah ! M. l'abbé, je vous en conjure, accusez plutôt votre propre impuissance, ou celle de votre *christianisme prétendu*, que l'impuissance du christianisme du Sauveur, celle de la Bible et celle de Dieu même. Vous dites ensuite : « Si le Pape et tous ses Cardinaux se rendaient aux Indes pour faire de pompeuses processions, les Indous n'y feraient pas la plus légère attention. *Ils ont*

mieux que cela chez eux ; et les fêtes les plus brillantes de l'église romaine seraient éclipsées par les fêtes de Jagrenat ». Cet aveu est curieux ; et vous ajoutez que « la religion protestante est trop simple pour fixer les Indous ; que, n'ayant aucun *faste*, elle ne peut faire aucune impression sur les *sens* et sur un peuple tout-à-fait *sensuel* ». — Ici, notre abbé ignore que le culte de J. C. est un *culte en esprit et en vérité ;* il ignore surtout que la religion protestante, ou la vraie religion chrétienne, n'a rien à démêler avec les *yeux* et avec les *sens*, mais qu'elle est toute-puissante sur le *cœur*.

Enfin, M. Dubois ne craint pas de dire que, pour convertir les Indous, il faut nécessairement changer l'Ancien-Testament ; que des Bracmes se croiraient *souillés* en lisant un *livre si horrible ;* il veut aussi, par une juste conséquence, qu'on refasse l'Evangile, qu'on change les faits, les dogmes et la morale elle-même ; la *charité*, le *pardon des injures* ne trouvent pas même grâce à ses yeux ; surtout il ne veut pas qu'on dise que J. C. et ses apôtres soient nés d'une *famille pauvre ;* il faut dire qu'ils sont nés d'une tribu noble de *Kshatrys* ». — D'après de tels aveux de notre jésuite, des malins diront qu'il n'a pas converti les Indous, mais que les Indous l'ont converti, puisqu'ils lui ont prouvé que, pour faire des chrétiens, il faut, avant tout, laisser le christianisme de côté, et ne pas s'occuper même de J. C. — Quel est donc ce serviteur qui ne veut pas « *servir Dieu*, *mais se servir de Dieu !* » Quel est ce membre de la *société de Jésus* qui ose bannir Jésus lui-même de cette société?

Voilà pour répondre à M. de Pradt, qui, dans son ouvrage du *Jésuitisme*, soutient « que le catholicisme est *seul* missionnaire de fait parmi tous les cultes chrétiens ». — L'aperçu fidèle que j'ai tracé de nos missions évangéliques répond aussi aux honorables calomnies de l'*Etoile* et du *Drapeau blanc*. Les rédacteurs de ces journaux veulent-ils voir encore des résultats semblables obtenus dans tant d'autres lieux à la fois? Nous leur citons le journal d'où nous avons extrait presque tous ces documens précieux,

et ils y en trouveront bien d'autres du même genre (1).
M. Galland, pasteur, chargé de la rédaction de ce journal, ne peut être suspect aux yeux du *Drapeau blanc*, puisqu'il trouve lui-même, dans les sermons publiés par ce pasteur, «*l'orthodoxie et la piété de Fénélon*»; qu'il invite M. Galland à prendre place dans l'église romaine, et qu'il lui apprend qu'il a d'avance *une âme naturellement catholique*». Cependant, comme le *Drapeau blanc* et l'*Etoile* pourraient demander d'autres preuves, je leur citerai le rapport de M. Duperrey, lieutenant de vaisseau, à Son Exc. le Ministre de la marine; ce rapport est consigné dans le *Moniteur* du 5 avril 1824. «Lorsque nous atteignîmes l'île de Taïti, c'était l'instant où tout le monde était au sermon. Les missionnaires anglais convoquent, dans l'église de Papaléon, la population entière qui se compose de 7000 âmes. On y discute cette année les articles d'un code de lois proposé par la mission; et les chefs Tahitiens montent à la tribune, et parlent pendant des heures entières avec beaucoup de véhémence. Les naturels gardent pour les missionnaires une *grande vénération*. Nous en avons été parfaitement accueillis, et les habitans nous ont fourni des vivres en abondance. L'île de Taïti est aujourd'hui bien différente de ce qu'elle était du tems de Cook. Les missionnaires de la société de Londres ont *totalement changé les mœurs et les coutumes de ses habitans. L'idolâtrie n'existe plus parmi eux, et ils professent généralement la religion chrétienne*. Les femmes ne viennent plus à bord des bâtimens; elles sont même d'une réserve extrême lorsqu'on les rencontre à terre. Les mariages se font comme en Europe, et le Roi lui-même s'est assujetti à n'avoir qu'une épouse. Les femmes sont admises à la table de leurs maris. — La société infâme des Arréoy (prostitution abominable) n'existe plus; les guerres sanglantes que ces peuples se livraient, et les sacrifices humains n'ont plus lieu depuis 1816. *Tous les naturels savent lire et écrire*;

---

(1) Journal des Missions évangéliques, 1826. Servier, libraire, rue de l'Oratoire, n.° 6.

ils ont entre les mains des livres de religion traduits dans leur langue, et imprimés soit à Tahiti, à Uljéta ou à Eiméo. De belles églises ont été construites, et *tout le peuple* s'y rend deux fois par semaine, avec une *grande dévotion*, pour entendre le prédicateur. On voit souvent *plusieurs individus* prendre note des passages les plus intéressans des discours ». (1).

Ce rapport contient, en faveur de nos missions, beaucoup plus que tout ce que je pourrais ajouter; que répondre à un catholique qui loue des missions protestantes dans un écrit officiel adressé à un gouvernement catholique? Ce même rapport, si je ne me trompe, se trouve aussi dans le *Drapeau blanc* et dans l'*Etoile*. Je laisse ces deux journaux entièrement libres, s'ils le veulent, de ne pas croire à leurs propres récits. Ce sera un nouveau genre d'incrédulité qui pourra de nouveau convertir à l'*Etoile* le *vieux juif d'Asie* et le *Maltais*. — Veut-on savoir enfin si, en France comme à l'étranger, nous n'attirons à nous que des *escrocs*! Dans son ouvrage sur le *culte*, M. Kératry répond : « Il existe, dans un département de la France, une population mi-partie de protestans et catholiques; dans le laps de quelques années, depuis la restauration, un tribunal a eu à statuer sur 762 procédures en police correctionnelle : les deux populations figurent-elles pour moitié dans ce triste tableau? Non. Voulez-vous savoir quel chiffre y appartient à la communion catholique, quel à la communion protestante? Eh bien, 758 à la première, *quatre* à la seconde. — Tel est le résultat du relevé fait par les magistrats eux-mêmes!

Note (J).

D'après M. le comte de Forbin, dans ses *Souvenirs de la Sicile*, « les couvens abondent dans ce pays : sur 40,000 âmes, il y a à *Messine* 12,000 religieux

---

(1) L'Etoile s'est amendée le 15 juillet 1826. Elle dit : « quelques ministres ont TENTÉ de prêcher l'Evangile à Otaïti ». Espérons que dans la suite elle avouera en partie les fruits de cette TENTATIVE.

les prêtres. Syracuse renferme 15 000 âmes, et l'on y compte 80 couvens d'hommes et de femmes, un grand nombre de conservatoires religieux et de séminaires. A *Catane*, ville très-pauvre, les moines sont aussi riches que nombreux. *Syracuse* a un sénat dont l'unique emploi est de veiller sur la chasse de *Sainte Julienne*, et la religion chrétienne, pratiquée par l'ignorance, s'y allie à la superstition et à l'idolâtrie. La majesté de Dieu est cachée au Sicilien par une multitude de saints et de petits bienheureux qui n'ont de crédit qu'à 5 ou 6 lieues à la ronde. Il mêle dans ses respects la hiérarchie céleste, les martyrs et les souvenirs du paganisme; on rencontre la montagne de *Sainte Vénus* : on prie dans la chapelle de *Saint Mercure*, et j'ai vu le puits de *Sainte Junon* ». A la suite de ce récit, M de Forbin, dont rien ne peut infirmer l'impartialité, s'écrie : « Ah! l'humanité dégradée doit inspirer plus de pitié que l'humanité souffrante ». — C'est ainsi que, d'après divers auteurs catholiques, une grande partie de l'Espagne est en friches ; l'agriculture et l'industrie y dépérissent par des fêtes religieuses multipliées à l'infini. M. de Salvandy en a offert un tableau désespérant, qui a un brevet d'authenticité ; et le *Globe* parle des paysans espagnols qui, vivant dans une oisiveté superstitieuse et une saleté dégoûtante, se contentent de prier Saint Ponce, qu'ils appellent leur *avocat dans le ciel contre les punaises.*

Que ne dirait-on pas des anciens tarifs des indulgences, et si l'on énumérait toutes les dévotions populaires dans l'Amérique du sud, l'Espagne, l'Italie et même dans notre belle France? A Rome, il y a plus de 36,000 *religieux*, et on assure qu'on voit des hommes en habit ecclésiastique dans tous les lieux publics. On compte en Espagne, d'après M. Antillon, *deux cent mille ecclésiastiques* qui ont à peu près toutes les propriétés et tous les revenus. Le clergé régulier y est, pour la plus grande partie, éclairé et humain, mais une foule immense de moines ignorans et intraitables couvre la péninsule ; et selon Montalvan, poète espagnol, « toute autre félicité n'est qu'un purgatoire, en comparaison de celle des moines ».

Feijoo, moine bénédictin, dit que son ordre compte *cinq mille* saints canonisés. En Espagne comme en Italie, les malfaiteurs, qui osent tout avec une fréquente impunité, ne manquent jamais aux cérémonies religieuses, et ils sont souvent si nombreux et si puissans, qu'on est obligé de faire avec eux des trêves et des traités de paix. D'un autre côté, M. Llorente a présenté, d'après les registres de l'inquisition, le tableau des victimes immolées par Torquemada: brûlés vifs, 10,220; -- brûlés en effigie, 6840; -- condamnés à la prison ou aux galères, 97,371. — L'inquisiteur Torquémada, ce monstre religieux, se vantait d'avoir fait brûler 6,000 juifs. Enfin en formant le total général, on trouve que le Saint-Office, depuis 1481 jusqu'en 1805, fit brûler 34,658 personnes de tout âge et de tout sexe; en fit brûler en effigie 18,049, et en fit condamner aux galères ou à la prison 288,214. Les inquisiteurs ne faisaient grâce à personne, ni aux présens, ni aux absens, ni aux morts; ils déterraient et brûlaient les cendres de ceux qui étaient morts *suspects d'hérésie*. Dans cette guerre faite à des cadavres, il y avait, d'après M Gallois, diverses gradations. Ces peines variaient, suivant que l'accusé (toujours sans preuve aucune) était *légèrement*, *fortement* ou *violemment* suspect d'hérésie. Et voilà les registres de larmes et de sang que l'Espagne redemande de nos jours, et qu'elle va obtenir avec des *auto-da-fé*: c'est-à-dire qu'on y appelle les bûchers, les sacrifices humains des *actes de foi!* — D'un autre côté, pourquoi les Grecs sont-ils abandonnés à l'esclavage, à l'apostasie ou au martyre? Pourquoi des réformés persécutent-ils leurs frères à Lausanne? Pourquoi faut-il que les protestans des vallées du Piémont soient de nos jours tributaires de l'intolérance, et que les protestans de la Hongrie, surtout, en soient les déplorables victimes? Pourquoi un interdit pèse-t-il sur les catholiques d'Irlande? Pourquoi les juifs de Rome sont-ils condamnés à porter une livrée flétrissante et sont-ils bannis dans un quartier séparé, comme si leur culte était une lèpre morale? Pourquoi l'injustice de l'opinion publique ne les représente-t-elle chez tous les peuples

que comme des *Parias* religieux ? Je ne défends ici les individus ni les doctrines d'aucun culte particulier ; je défends l'humanité, les doctrines de la religion universelle ; partout, lorsque l'intolérance se présente avec la vérité, elle fait trahir la vérité elle-même. On a dit : « La vraie religion est intolérante par cela seul qu'elle est vraie ; et moi je dis : « L'intolérance suffit dans tous les cultes, et surtout dans le mien, pour montrer l'erreur, si ce n'est l'incrédulité et l'imposture. O mon Roi ! ô ma patrie ! que d'autres Rois, que d'autres peuples mettent sur leurs fronts des cyprès funéraires, je dépose à vos pieds des palmes et des couronnes.

NOTE (K).

M. de la Mennais ajoute « qu'en France, le Roi n'est qu'*un souvenir du passé*, qu'*une inscription* ». s'il voulait tant dégrader la majesté royale, M. de la Mennais aurait pu voir dans le Roi une *enseigne* ou une *épitaphe*. — L'*Aristarque, français* (29 avril 1826) est bien moins respectueux encore ; son langage se rapproche de celui de l'*Etoile* : « Autant dit-il, vaudrait un *Collége d'Athées* qu'un seminaire à la nouvelle mode des Pays-Bas ». — Le Roi des Pays-Bas, dont 50 ecclésiastiques ont approuvé la mesure, doit être touché de ce compliment de l'*Aristarque*. -- Avis aussi au Roi de Prusse ; il a souscrit pour les Grecs ; ne sera-t-il pas mis au rang des *nonante-cinq mauvais sujets*, signalés éloquemment par M. Mérendol ?

NOTE (L).

Répondant à ces allégations, Son Exc. le Ministre des affaires eccésiastiques a déclaré que la congrégation existe en France depuis 27 ou 28 ans ; c'est le P. Delpuy, jésuite, qui l'a établie, et c'est aujourd'hui le P. Ronsin, autre jésuite, qui en est le directeur.

On s'est aussi beaucoup récrié contre les jésuites eux-mêmes. M. d'Hermopolis date leur rentrée en France de 28 ans environ, sous les auspices de M. l'abbé Legris-Duval. Ils ont sous leur direction

sept séminaires qui renferment seuls plus d'élèves qu'il n'y a de pensionnaires dans les 38 colléges royaux, ceux de Paris exceptés. Le séminaire jésuite de Saint-Acheul renferme 1500 élèves. M. Loriquet est le supérieur de cette maison ; son lieutenant est M. Barelle, jeune abbé provençal. M. de Fortis est aujourd'hui à Rome le *général* des jésuites ; et, d'après une lettre lue devant la cour royale de Paris, ce général affirme qu'il ne peut suffire « à toutes les demandes de sujets qu'on lui fait en France ». Le P Lamy débute ainsi dans le *Drapeau blanc* du 2 juin 1826 : « Je suis Français, Prêtre et *Jésuite* ». Le *Drapeau blanc* nous apprend ensuite « qu'en Espagne, ce pays si pauvre, trois millions de réaux ont été payés aux jésuites, depuis deux ans et demi, à compte de ce qui leur est dû par l'Etat ; et depuis le commencement de ce mois, ils ont reçu du gouvernement plus de *cent mille piastres*. Plusieurs maisons et plusieurs biens-fonds leur ont été rendus, tant à Madrid que dans les provinces, et ils réclament dans ce moment une habitation située à une lieue et demie de Madrid, et dont le *palais*, les jardins et les *nombreux pavillons* offrent partout un luxe et une *magnificence royale* : plus de *quinze millions* ont été dépensés depuis 30 ans dans cette habitation. Leurs noviciats et leurs maisons de profès sont remplis, et ils se trouvent déjà à Madrid au nombre de plus de 200. Un saint jésuite vient d'y être canonisé ». — « On sait quels services cet *ordre illustre* a de tout tems rendu à l'instruction publique, aux mœurs et à la religion ». Cet encens, brûlé par le *Drapeau blanc*, est sans parfum, lorsqu'on lit la Bulle de Clément XIV qui flétrit et qui expulse la *société illustre* ! Est-ce par *esprit de parti* ? Mais l'*esprit de parti* peut-il s'asseoir dans la chaire de Saint Pierre, et s'y ceindre de la triple couronne ?

On s'est récrié, enfin, contre la dotation du clergé : c'est ici une pure question de chiffres à résoudre. —On sait qu'en 1826, le budget général, pour le culte catholique s'élève à 59.710,000 fr., et pour le culte protestant, le même budget s'élève, après une augmentation de 101,400 francs, à

la somme totale de 676,000 fr. — Je n'ai sous mes yeux qu'un extrait de l'Almanach du Clergé catholique en 1823. Depuis lors tout a subi et tout subira encore des progressions rapides. Mes lecteurs verront cependant avec intérêt l'aperçu suivant. « Le clergé, avec toutes ses dépendances, est porté au budjet de l'Etat, exercice 1822, pour 29,520,000 fr., à quoi il faut ajouter 6,407,727 fr. votés par les communes, et 1,162,018 fr. par les conseils généraux, ce qui donne un total de 37,089,745 fr. pour la dotation annuelle du clergé. Les dons et legs faits aux établissemens ecclésiastiques de 1802 jusqu'en 1823 s'élèvent à 13,388,554 fr., dont la plus grande partie a été reçue de 1815 jusqu'en 1822, puisque le total des dons et legs, durant les années précédentes, ne monte qu'à 2,900,749. — En 1819, les donations se portent à 966,476 fr.; en 1822, elles s'élèvent à 2,332,927 fr.; en 1823, les dons et legs s'élèvent à 4,726,098 fr. Il n'est pas douteux que les trois années suivantes les dons ne doublent au moins chaque année, et que cette progression ne soit durable. — Sur une population de 31,451,101 âmes (non compris les non-catholiques), l'Almanach du Clergé de 1823 compte qu'il y a, en France, 34,393 curés ou vicaires pour desservir 38,359 communes. Le total des prêtres en activité de service est de 35,676. Selon le rédacteur de l'Almanach, les évêques voudraient que le nombre en fut porté à 50,943 : or, on marche vers ce résultat; car le nombre des prêtres décédés en 1821 est de 1,405, tandis que, durant le même période, les ordinations sacerdotales ont atteint le nombre de 1522, outre que les élèves ecclésiastiques des grands et petits seminaires, ainsi que des colléges, s'élèvent à un total de 29,379. — On compte en France environ 2600 couvents d'hommes ou de femmes. M. Lanjuinais a démontré qu'à Paris seulement, le nombre des couvents de femmes, qui s'y portait à 160 depuis 1822, y surpassait déjà le nombre qu'on y comptait avant la révolution. Il croit que ces établissemens possèdent 12 millions. — Qu'on ne pense point qu'en faisant cette énumération, j'éprouve une secrète envie;

quels que soient les avantages accordés au culte de l'Etat, je n'en suis point jaloux ; je n'en suis pas moins reconnaissant envers mon Roi, pour les bienfaits récens qu'il a répandus sur le culte réformé, pour ses paroles bienveillantes, et surtout pour ses sentimens plus bienveillans encore.

NOTE (M).

Voyez, sur M. Oberlin, ce pasteur illustre, le rapport fait devant la Société royale et centrale d'agriculture, par M. le comte François de Neufchâteau : « Toute la contrée du Ban de la Roche, s'écrie le savant rapporteur, était presque sauvage au commencement du règne de Louis XV ; il n'y avait pas de chemins pour y parvenir et y circuler ; les communes et les hameaux qui en dépendent, comptaient à peine 80 ou 100 ménages, dont la misère et l'ignorance passent l'idée qu'on en pourrait donner. Ils étaient presque nuds. C'est ce pauvre pays dont la civilisation entreprise par M. *Stouber*, prédécesseur de M. *Oberlin* dans le saint ministère, a été continuée et perfectionnée par ce dernier, depuis 1767 jusqu'à présent, avec un tel succès et une telle persévérance, qu'on y compte aujourd'hui 5 à 600 familles, formant une population de 3000 âmes, qui subsistent heureusement par l'effet de l'amélioration de la culture et de l'industrie. Ce *miracle* est dû principalement aux lumières, aux soins et au zèle de M. Oberlin. On l'a vu apprendre à lire aux habitans de son église. A la tête de ses paroissiens qu'il savait électriser pour le bien public ; le vénérable pasteur, la pioche sur l'épaule, mettant lui-même la main à l'œuvre, pratiqua un chemin d'une demi-lieue, et bâtit un pont sur la rivière de la Brusche. Un procès, fléau moral, durait depuis plus de 80 ans entre les communes voisines. M. le Préfet du Bas-Rhin accueillit le vœu de M. Oberlin pour ménager un accommo-

dement ; il agit d'accord avec le pasteur, et les parties accédèrent à une transaction convenable des deux côtés. A la voix du bon préfet, les maires présentèrent en députation, à M. Oberlin, la plume qui avait signé l'acte de paix, en le priant de suspendre cette plume dans son cabinet, comme un trophée de la bienfaisance et de la charité chrétienne. C'est à côté de cette plume pacifique que nous vous proposons, Messieurs, de placer aujourd'hui une de vos médailles d'encouragement ; et ce n'est pas la seule qui doive y figurer. Ce modeste pasteur mériterait également que l'on fît un pareil rapport à la Société d'encouragement pour l'industrie nationale, et une autre encore à la Société pour l'instruction élémentaire. -- Qu'il est doux pour nous d'apprendre à la France qu'elle possède dans son sein un tel *miracle de vertu!* Qu'il est consolant de penser que ce n'est pas ici un rêve de la philantropie, que ce sont des faits positifs, et que l'imagination ne peut rien ajouter à leur réalité ! » Après ces paroles de M. François de Neufchâteau, je me plais à citer celles de mon ami, M. C. Coquerel, qui complètent l'éloge de notre admirable pasteur. — « Au milieu de l'embarras de toutes les institutions que M. Oberlin dirigeait seul, et dont il soignait les détails lui-même, aucune de ses fonctions pastorales ne fût négligée. Sa charité, son activité étonnante ne connaissaient pas de bornes. Assister les malades, consoler les mourans, s'enfoncer, se perdre dans les neiges, pour aller jour et nuit les visiter à travers les rochers escarpés qui séparent ses églises disséminées sur les hauteurs des montagnes ; courir les nuits à bride abattue à Strasbourg, à dix lieues de distance, pour ne pas perdre une seule journée au détriment de son cher Ban de la Roche ; y soigner les intérêts de sa paroisse, chercher des remèdes aux malades ; dissiper les calomnies semées

contre ses projets ; fortifier ses amis dans leurs dispositions bienfaisantes ; retourner ensuite pour se livrer à l'instruction sacrée, mêler à ses saintes homélies du dimanche et de la semaine, des épisodes variés sur tout ce qui intéresse l'homme et le chrétien ; n'excluant pas même de ses soins particuliers les colonistes parlant un idiôme étranger, et leur vouant chaque semaine, en allemand, quelques heures d'édification ; tenir, à côté de ces travaux, une pension souvent de 12 élèves, que lui seul instruisait, pour faire tourner la plus grande partie de ses émolumens à l'avancement de ses œuvres salutaires pour la paroisse ; refuser des vocations qui présentaient les appâts les plus séduisans pour le temporel ; trouver au milieu de tout cela des momens pour la lecture, et des quarts-d'heure, souvent des heures entières, pour se prosterner à genoux devant celui près duquel seul se trouve la ressource pour y puiser de pareilles forces.. Voilà sa vie ». (*Annales protestantes.*)

La Société royale d'agriculture a donné une médaille d'or à M. Oberlin ; le Roi l'a nommé membre de la Légion d'honneur ; l'humanité le cite comme un modèle, et la religion lui prépare des couronnes comme à un élu !

FIN DES NOTES.

P. S. Ces notes rapides étaient imprimées, lorsque j'ai lu dans les *Archives du Christianisme :* « Le vénérable Oberlin, ce patriarche des chrétiens et des bienfaiteurs de l'humanité, a été appelé à une vie meilleure par le Maître adorable qu'il a tant aimé et si fidèlement servi dans tout le cours d'un long et fructueux ministère : âgé de 86 ans, il est mort le 1.er juin, et a été enseveli le 6 ». - Le *premier juin !* c'était le jour même

où j'écrivais ces mots : *Dieu lui prépare des couronnes comme à un élu !*

Une souscription est ouverte chez tous les Pasteurs, pour élever un monument à la mémoire d'Oberlin. Des étrangers, des hommes de tous les cultes se font inscrire ; une telle célébrité est cosmopolite.

ERRATA.

Pag. 31, lignes 15--16, -- Philosophe de Genève ; *lisez* : philosophe chrétien.
Pag. 35, ligne 9, -- le même rafinement ; *lisez* : un égal rafinement.
Pag. 39, ligne 29, -- seulement Athènes ; *lisez* : Athènes seulement.
Pag. 44, ligne 21, -- évangile justifié ; *lisez* : évangile falsifié.
Pag. 90, ligne 28, -- évê- ; *lisez* : évêque.
Pag. 96, ligne 18, -- se mettre ; *lisez* : les mettre.
Pag. 99, ligne 22, -- cahos ; *lisez* : chaos.
Pag. 100, ligne 2, -- existance ; *lisez* : existence.
Pag. 100, ligne 17, -- budjet ; *lisez* : budget.
Pag. 103, ligne 18 ; -- disiez ; *lisez* : dites.
Pag. 109, à la note, ligne 3, -- égard ; *lisez* : égard.
Pag. 115, première ligne, -- encore moins ; *lisez* : encore plus.
Bracmes ; *lisez* : brames.

Déclaration de guerre faite par Molo-Mahomet IV, empereur de Turquie, à Léopold, empereur d'Allemagne, en 1663.

Ce document, dont la date est fort ancienne, ne nous paraît pas indigne d'être reproduit aujourd'hui comme un échantillon de la diplomatie turque, et du caractère en général de cette nation, qui n'a rien gagné depuis 150 ans, et qui a perdu de ses avantages militaires, en opposition des progrès qu'ont fait les autres nations d'Europe.

Voici le texte du singulier acte qui servira sans doute de patron à la première déclaration de guerre que la Porte aura à faire.

« Par la grâce du grand Dieu du Ciel, Molo Mahomet, qui est un Dieu sur terre, un célèbre, haut et puissant empereur de Babylone et de Judée ; roi des rois de la terre, depuis l'Orient jusqu'à l'Occident; grand roi d'Arabie et du pays des Maures, roi né et triomphant dans Jérusalem, héros et possesseur du sépulcre de Jésus crucifié : Annonçons impérieusement à toi, empereur d'Allemagne, au roi de Pologne et à tous les héros de ton pays, ainsi qu'au Pape à Rome, aux Cardinaux et aux Evêques, et à toute ta sequelle, que nous avons résolu de t'attaquer avec quatorze rois et 1,300,000 hommes tant de cheval que de pied, et de te traiter avec une tyrannie inouie par la puissance turque.

Avant tout, nous entendons te venir trouver dans Vienne, ta capitale, pour te réduire, toi, ainsi que le roi de Pologne et tous tes alliés, par notre puissance militaire et à main armée ; poursuivre habitans et pays, par l'incendie, le pillage, le massacre, et par tous les moyens de destruction.

Nous voulons aussi te faire périr, toi et les tiens ;

de la mort la plus douloureuse qu'on puisse imaginer ; et, comme tu gouvernes mal et cruellement parmi les chrétiens, nous voulons t'arracher le petit pays où tu résides, et te réduire par le feu et le fer, et détruire le siége de Rome et sa triple couronne, ainsi que ton empire.

Donné dans notre puissante ville de Stamboul, qui contient 1659 rues, 98 hospices, 1000 bains publics, 997 puits ou fontaines, 120 marchés, 115 maisons d'ordonnance pour servir de logement aux mulets, 480 auberges pour les étrangers, 1652 écoles grandes ou petites, 1600 moulins et 4122 mosquées ou églises. Cette grande et puissante ville a une circonférence de 4000 allemandes, et montre sur ses murs 360 tours. Elle a été conquise par nos aïeux sur les chrétiens, dont les femmes et les enfans ont été étranglés sous leurs yeux. Nous entendons la conserver pour ta honte et celle de tous les chrétiens.

Donné en cette ville, dans la 25.me année de notre naissance, et dans la 7.me de notre puissant règne.

MOLO-MAHOMET.

(*Ext. du Préc.*, 1.er *trim.* 1822.)

2.me *Post-Scriptum.* (8 août 1826.)

J'apprends, au moment même, que les persécutions du canton de Vaud ont cessé, et que la loi contre les dissidens est sans exécution. Je publie, à mon tour, cette nouvelle évangélique avec un attendrissement ineffable, avec un bonheur dont toutes les expressions ne pourraient qu'affaiblir le sentiment. Dieu a exaucé les prières et réalisé les espérances de tous les Pasteurs de l'Europe protestante. Dans tous les pays réformés ; l'intolérance n'est jamais durable, parce qu'elle effraie la pensée publique et la conscience même des persécuteurs : le règne de la persécution, destructeur comme celui de la foudre, tombe avec la même rapidité. Soyez bénis, Landaman du canton de Vaud, membres du conseil d'état, magistrats, population entière de cette terre classique de la liberté civile et religieuse ! Vous êtes tous chrétiens, vous êtes tous frères : soyez émules dans une mutuelle charité. La Croix de Christ est à jamais pour vous l'autel de la réconciliation !....

TABLE DES OBJECTIONS

DES

DÉISTES ET DES INCRÉDULES EN GÉNÉRAL.

I. *Nous n'aimons pas à quitter le certain pour l'incertain.* page 3

II. *Nous croirions plus volontiers à la religion, si on ne nous présentait Dieu sous une forme trop sévère et toujours prêt à nous punir.* p 5.

III. *Le prétendu fils de Dieu, conçu dans le sein d'une femme, né dans une crêche, vivant dans la douleur et mort sur une croix, ne nous donne pas de la divinité une idée assez grande, et nous ne pouvons l'admettre.* p. 7

IV. *Il y a tant de religions différentes, qu'il est inutile de chercher et d'examiner quelle est la vraie; toutes se disent telles et toutes se fondent sur la bible.* p. 9

V. *La religion est une chose jugée, et il n'est pas nécessaire d'autre examen; nous sommes au siècle des lumières, et il faut marcher avec son siècle.* p. 12.

VI. *La religion n'est bonne que pour le peuple.* p. 18
VII. *Toutes les religions sont bonnes.* idem.
VIII. *Toutes ordonnent le bien. Il n'y a donc aucune différence entr'elles.* p. 19
IX. *On peut se sauver dans toutes les religions, et il importe peu à Dieu de quelque manière qu'il soit servi et adoré.* p. 20
X. *La vraie religion est d'être honnête-homme, de rendre à chacun ce qui lui est dû, de ne pas faire aux autres ce que nous ne voudrions pas qu'ils nous fissent : celle-là suffit ; c'est la meilleure de toutes.* p. 21
XI. *Ce n'est pas l'incrédulité que nous voulons, c'est le déisme, la philosophie, la religion naturelle ; c'est elle qui proclame les droits de la raison et les devoirs de la morale ; les dogmes sont inutiles.* p. 24
XI bis. *Il n'y a d'autre révélation de Dieu aux hommes que celle que nous trouvons en nous-mêmes.* p. 26
XII. *On doit suivre la religion de l'état dans ses intérêts et ceux de ses enfans.* p. 28
XIII. *On n'a besoin ni d'une révélation, ni d'une vie à venir pour pratiquer la morale ; il suffit de l'intérêt bien entendu.* p. 28
XIV. *Je fais un choix dans la religion chrétienne ; j'admets ce qui est vrai et je rejette le reste.* p. 30
XV. *La religion naturelle est suffisante.* p. 33

XVI. *Il est bien étrange*, s'écrie J. J. Rousseau, *qu'il faille une autre religion que la naturelle.* p. 37

XVII. *C'est dans le livre de la nature que j'apprends à servir son auteur; nul n'est excusable de n'y pas lire; il parle une langue intelligible à tous les esprits.* p. 38

XVIII. *Les plus grandes idées de la divinité nous viennent par la raison seule.* p. 39

XIX. *Dieu n'a-t-il pas tout dit à nos yeux, à notre conscience, à notre jugement.* idem.

XX. *Dieu ne peut nous apprendre que ce que nous tenons de lui par la raison.* p. 40

XXI. *Pourquoi donc Dieu ne s'est-il pas également révélé à tous les hommes, puisque c'était si nécessaire?* p. 41

XXII. *Non-seulement il y a dans le monde diverses religions, mais dans chaque religion en particulier, il y a diverses sectes: on se partage, on se dispute, on se hait, on se damne mutuellement; comment rien croire des principes communs de la part de ces hommes qui s'accordent si mal entr'eux?* p. 42

XXIII. *Le grand nombre d'évangiles qui ont paru dans le principe, prouve qu'aucun n'est véritable et que tous les faits sont mensongers.* p. 43

XXIV. *Les évangiles m'inspireraient toute sorte*

de confiance, s'ils rapportaient des faits ordinaires et croyables. p. 45

XXV. *Je rejette tout ce qui est mystère ou miracle.* idem.

XXVI. *Les miracles sont impossibles.* p. 48

XXVII. *Un miracle est la violation des lois immuables de la nature.* idem.

XXVIII. *C'est le Dieu immuable qui change lui-même, ce qui est plus contradictoire encore.* p. 49

XXIX. *Est-il digne de Dieu de faire des lois pour les violer?* idem.

XXX. *Si la religion que tu m'annonces est vraie, sa vérité peut se démontrer par des raisonnemens. Trouve-les, ces raisonnemens; pourquoi me harceler par des prodiges, quand, pour me terrasser, tu n'as besoin que d'un syllogisme?* p. 15

XXXI. *Tous les miracles sont inutiles, si la doctrine est vraie; si elle est fausse, les miracles n'en détruiront pas la fausseté.* p. 45

XXXII. *Tout l'univers m'attesterait un miracle tel que la résurrection d'un mort, je pourrais le voir moi-même, que je n'y croirais pas, parce que tout le genre-humain peut se tromper et je puis moi-même me tromper; mais une résurrection est évidemment impossible, et elle n'arrivera jamais.* p. 56

XXXIII. *Toutes les religions se fondent sur des miracles et des martyrs.* p. 58

XXXIV. *Les chrétiens eux-mêmes débitent tant de faux miracles, qu'ils font douter ainsi de ceux de l'évangile.* idem.

XXXV. *S'il s'est fait autrefois des miracles, pourquoi ne s'en fait-il plus?* p. 60

XXXVI. *Si je voyais un seul miracle s'opérer, une seule prophétie s'accomplir, je serais l'homme le plus croyant et le plus fidèle.* idem.

XXXVII. *Comment croirais-je sur un simple récit ce que tant de juifs ont rejeté, après en avoir été les témoins?* p. 61

XXXVIII. *Pourquoi le miracle de la résurrection de J. C., le plus important de tous, ne fut-il pas public? Alors, tout le peuple aurait cru et nous croirions nous-mêmes.* p. 65

XXXIX. *Pour moi, j'aurais cru à J. C. et d'esprit et de cœur, si j'avais vécu du tems qu'il parut sur la terre.* p. 69

XL. *Les ministres et les prêtres sont trop éclairés pour croire à la religion qu'ils annoncent; c'est leur état qui les porte à parler ainsi.* p. 73

XLI. *Mais tant de savans ont nié l'évangile, que je puis en sûreté ne pas y croire à mon tour.* p. 77

XLII. *Veut-on que j'admette pour divine, une*

religion, qui, à la vérité, long-tems persécutée, a compté quelques siècles après des persécuteurs aussi fougueux que ses premiers ennemis? p. 82

XLIII. *Des payens, des barbares se défendent entr'eux; et des chrétiens encensent non-seulement à la traite des noirs, mais ils abandonnent encore les Grecs opprimés. Des chrétiens n'ont plus de vœux, de prières, de larmes, de secours, lorsqu'il s'agit de protéger d'autres chrétiens. Et l'alcoran et les idoles ont plus d'empire sur les cœurs que l'évangile et J. C!* p. 86

XLIV. *L'évangile est divin; je l'admettrais avec transport si on ne l'avait surchargé de superstitions, et si les ministres de J. C., opposés à leur maître, ne tendaient à asservir les consciences et la société tout entière.* p. 95

Fin de la table de la première livraison.

